







L'ENFANT
PRODIGUE.

SE TROUVE

CHEZ LE NORMANT, Libraire, rue de Seine, n.° 8.

Ouvrage du même Auteur :

La Maison des Champs, 1 volume grand in-18
avec une figure. 3 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN.

FMC 236

Richardson

L'ENFANT PRODIGE,

POÈME EN IV CHANTS,

PAR M. CAMPENON.



PARIS,

CHEZ DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, galerie
de bois, n.º 243.

1811.

AVERTISSEMENT.

DE tant d'heureux sujets qu'offrent les écritures, l'un des plus touchans, sans doute, est la parabole de l'*Enfant Prodigue*. Jamais le génie oriental, si fertile en apologues, n'en a imaginé un dont l'action soit plus simple et plus intéressante à la fois, dont la morale soit plus douce, plus affectueuse et plus tendre.

Des pharisiens et des scribes, au cœur dur, murmuraient de ce que Jésus-Christ accueillait des pécheurs et mangeait avec eux *; Jésus-Christ leur dit :

* *Erant autem appropinquantés ei publicani et peccatores ut audirent illum.*

Et murmurabant pharisæi et scribæ, di-

« Un homme avait deux fils ; le plus
 » jeune dit à son père : Mon père, don-
 » nez-moi ce qui doit me revenir de votre
 » bien ;

*centes : quia hic peccatores recipit et manducat
 cum illis ?*

*Et ait ad illos parabolam istam dicens :
 quis ex vobis homo qui habet centum oves ;*

*Et si perdiderit unam ex illis, nonne di-
 mittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad
 illam quæ perierat, donec inveniat eam ?*

*Et cum invenerit eam, imponit in humeros
 suos gaudens ;*

*Et veniens domum, convocat amicos et vi-
 cinos, dicens illis : congratulamini mihi, quia
 inveni ovem meam quæ perierat.*

*Dico vobis quod ita gaudium erit in cœlo
 super uno peccatore pœnitentiam agente, ma-
 gis quam super nonaginta novem justis qui non
 indigent pœnitentiâ.*

» Et le père leur fit le partage de son
» bien. Peu de jours après, le plus jeune
» de ces deux enfans ayant amassé tout
» ce qu'il avait, s'en alla dans un pays

*Aut quæ mulier habens drachmas decem , si
perdiderit drachmam unam , nonne accendit
lucernam et verrit domum et quærit diligenter,
donec inveniatur eam?*

*Et cum invenerit , convocat amicas et vici-
nas , dicens : congratulamini mihi , quia in-
veni drachmam quam perdideram.*

*Ita dico vobis : gaudium erit coram angelis
Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.*

*Ait autem : homo quidam habuit duos fi-
lios :*

*Et dixit adolescentior ex illis patri : pa-
ter , da mihi portionem substantiæ quæ me
contingit ; et divisit illis substantiam ;*

Et post non multos dies , congregatis omni-

» étranger fort éloigné, où il dissipa tout
 » son bien en excès et en débauches.

» Après qu'il eut tout dépensé, il
 » survint une grande famine dans ce

*bus, adolescentior filius peregrè profectus est
 in regionem longinquam, et ibi dissipavit
 substantiam suam, vivendo luxuriosè.*

*Et postquam omnia consummasset, facta
 est fames valida in regione illá, et ipse cœpit
 egere;*

*Et abiit, et adhæsit uni civium regionis
 illius. Et misit illum in villam suam, ut pasce-
 ret porcos.*

*Et cupiebat implere ventrem suum de
 siliquis quas porci manducabant; et nemo illi
 dabat.*

*In se autem reversus, dixit: quanti mercena-
 rii in domo patris mei abundant panibus? Ego
 autem híc fame pereó!*

Surgam, et ibo ad patrem meum, et

» pays, et il commença de tomber dans
 » l'indigence.

» Il s'en alla donc et s'attacha au ser-
 » vice d'un des habitans du pays, qui

*dicam ei : pater, peccavi in coelum et co-
 ram te,*

*Jam non sum dignus vocari filius tuus : fac
 me sicut unum de mercenariis tuis.*

*Et surgens venit ad patrem suum. Cum au-
 tem adhuc longè esset, vidit illum pater
 ipsius, et misericordiâ motus est; et occurrens,
 cecidit super collum ejus, et osculatus est
 eum.*

*Dixitque ei filius : pater, peccavi in coelum
 et coram te; jam non sum dignus vocari filius
 tuus.*

*Dixit autem pater ad servos suos : citò pro-
 ferte stolam primam, et induite illum; et date
 annulum in manum ejus, et calceamenta in pe-
 des ejus,*

» l'envoya à sa maison des champs
 » pour y garder les pourceaux. Et là,
 » il eût été bien aise de se nourrir
 » des écoses que les pourceaux man-

*Et adducite vitulum saginatum et occidite
 et manducemus et lætemur,*

*Quia hic filius meus mortuus erat, et re-
 vixit; perierat, et inventus est. Et cœperunt
 lætari.*

*Erat autem filius ejus senior in agro; et cum
 veniret et appropinquaret domui, audivit sym-
 phoniam et chorum;*

*Et vocavit unum de servis et interrogavit
 quid hæc essent.*

*Isque dixit illi: frater tuus venit, et occidit
 pater tuus vitulum saginatum, quia salvum
 illum recepit.*

*Indignatus est autem, et nolebat introïre;
 pater ergo illius egressus, cœpit rogare il-
 lum.*

» geaient. Mais personne ne lui en don-
 » nait.

» Enfin, étant rentré en lui-même, il
 » dit : Combien y a-t-il chez mon père
 » de serviteurs à gages, qui ont plus de
 » pain qu'il ne leur en faut, et moi je
 » meurs ici de faim!

*At ille respondens, dixit patri suo : ecce
 tot annis servio tibi, et nunquam mandatum
 tuum præterivi; et nunquam dedisti mihi
 hoedum ut cum amicis meis lætarer;*

*Sed postquam filius tuus hic, qui devoravit
 substantiam suam cum meretricibus, venit,
 occidisti illi vitulum saginatum.*

*At ipse dixit illi : fili, tu semper mecum es,
 et omnia mea tua sunt;*

*Lætari autem et gaudere oportebat, quia
 frater tuus hic mortuus erat et revixit; perierat
 et inventus est.*

(Evang. sec. sanct. Luc., cap. xv).

» Il faut que je parte, que j'aie trou-
» ver mon père, et que je lui dise : Mon
» père, j'ai péché contre le ciel et contre
» vous,

» Et je ne suis plus digne d'être ap-
» pelé votre fils; traitez-moi comme l'un
» des serviteurs qui sont à vos gages.

» Il se leva donc et vint trouver son
» père : et lorsqu'il était encore bien loin,
» son père l'aperçut et en fut touché de
» compassion; et courant à lui il se jeta à
» son cou et le baisa.

» Son fils lui dit : Mon père, j'ai péché
» contre le ciel et contre vous, et je
» ne suis plus digne d'être appelé votre
» fils.

» Alors, le père dit à ses serviteurs :
» Apportez promptement la plus belle
» robe et l'en revêtez. Mettez - lui un
» anneau au doigt, et des chaussures

» aux pieds; amenez aussi le veau gras
» et le tuez; mangeons et faisons bonne
» chère,

» Parce que mon fils que voici était
» mort, et il est ressuscité; il était perdu,
» et il est retrouvé. Ils commencèrent donc
» de faire festin.

» Cependant son fils aîné, qui était
» dans les champs, revint; et lorsqu'il fut
» proche de la maison, il entendit les
» concerts et le bruit de ceux qui dan-
» saient. Il appela donc un des serviteurs
» et lui demanda ce que c'était.

» Le serviteur lui répondit : C'est que
» votre frère est revenu, et votre père a
» tué le veau gras, parce qu'il le revoit
» en santé.

» Ce qui l'ayant mis en colère, il ne
» voulait point entrer dans le logis; mais

» son père étant sorti, commençait de l'en
» prier.

» Sur quoi prenant la parole, il dit à
» son père : Voilà déjà tant d'années
» que je vous sers, et je ne vous ai jamais
» désobéi en rien de ce que vous m'avez
» commandé; et cependant vous ne m'a-
» vez jamais donné un chevreau pour
» me réjouir avec mes amis;

» Mais aussitôt que votre autre fils,
» qui a mangé son bien avec des femmes
» perdues, est revenu, vous avez tué pour
» lui le veau gras.

» Alors, le père lui dit : Mon fils, vous
» êtes toujours avec moi, et tout ce que
» j'ai est à vous;

» Mais il fallait faire festin et nous ré-
» jouir, parce que votre frère était mort,
» et il est ressuscité; il était perdu, et
» il est retrouvé ».

Qui peut n'être pas ému en lisant ce récit, où la naïve et sublime simplicité du style est si parfaitement d'accord avec celle du sujet ? Combien cette tendresse indulgente du père de famille pour un fils puni et repentant de ses fautes, est d'une morale plus vraie, plus salutaire, plus appropriée à notre nature que cette inflexible sévérité érigée en vertu par presque toutes les écoles de la philosophie antique ! Les disciples du Portique et même ceux de l'Académie auraient, comme les pharisiens, condamné l'accueil facile que Jésus-Christ faisait aux publicains et aux pécheurs. Ces pharisiens, hypocrites ou fanatiques, exagéraient les préceptes d'une loi de rigueur ; celle que Jésus-Christ venait fonder était *la loi de grâce*. La plus indulgente de toutes les morales est sans contredit la morale de

l'Évangile. Les personnes qui l'accusent d'un excès de sévérité ne la connaissent pas; celles qui l'en font accuser la dénaturent.

Parmi nous, plusieurs genres de littérature se sont emparés de la parabole de l'*Enfant Prodigue*. Ce sujet appartient de droit à la chaire chrétienne, et il devait naturellement se placer sous la plume du plus pathétique de nos orateurs sacrés. Massillon en a fait un de ses sermons les plus touchans.

La scène ne pouvait négliger ce même sujet, qui est une source abondante d'émotions vives et douces, où dominent les affections les plus naturelles et les plus profondes, et où les personnages passent tout à coup de l'excès de l'infortune au comble du bonheur.

Les annales de notre théâtre font men-

tion de deux * comédies de l'*Enfant Prodigé*, jouées vers le milieu du seizième siècle, à cette époque où l'art dramatique, dans son enfance, puisait de préférence dans les histoires sacrées, dont les récits, plus familiers aux spectateurs que ceux de l'antiquité profane, avaient aussi le privilège de les intéresser davantage.

Les jésuites, dont le système d'éducation se ressentait un peu de cette morale que leurs ennemis accusaient de relâchement, s'appliquaient en général à tempérer ce que l'étude de la religion et celle des lettres pouvaient avoir d'austère; ils avaient imaginé, dans cette vue et aussi

* L'une de ces comédies date de 1560, l'autre de 1564. L'auteur de la première est anonyme; celui de la seconde se nomme Antoine Tyron.

pour donner à leurs exercices publics un attrait plus utile à leurs intérêts, des représentations dramatiques où les muses latines et françaises embellissaient ordinairement des sujets tirés des livres saints.

C'est ainsi que le P. Ducerceau, l'un des littérateurs les plus célèbres de la société, composa une comédie latine intitulée *Filius Prodigus*, dont ensuite il donna une imitation libre en vers français, sous le titre de *l'Enfant Prodigue*. Ce dernier ouvrage, dont on a gardé quelque souvenir, mais dont rarement on entreprend la lecture, mérite peu d'être considéré sous le rapport de l'art.

Les sévères convenances du théâtre pour lequel travaillait l'auteur, ne lui permettant point de chercher dans une intrigue amoureuse, les ressources que la

simplicité de son sujet ne lui fournissait pas, il a cru, mal à propos, pouvoir fournir la carrière des cinq actes. Ayant voulu d'ailleurs s'assujétir à la règle des unités, il n'avait qu'une scène, celle de la reconnaissance et du pardon; et cette scène, qu'il n'a point eu les moyens ou l'art de différer, il l'a placée à la fin du second acte; en sorte que les trois derniers renferment une action nouvelle, qui a pour sujet la jalousie du frère de l'Enfant Prodigue.

Du reste, le P. Ducerceau, poussant aussi loin qu'il était possible cette infidélité de costume qui défigurait alors beaucoup de productions de la littérature et des arts, parle de *château* et d'*homme de qualité* dans un drame d'origine juive, où tous les personnages portent des noms hébraïques: c'était peut-être un sacrifice qu'il croyait

devoir faire à la vanité des nobles spectateurs que les jésuites rassemblaient en foule à leurs solennités de collège.

Voltaire, dont le génie éminemment pathétique dut nécessairement être frappé du puissant intérêt que renferme la parabole de l'*Enfant Prodigue*, entreprit de la transporter sur notre théâtre*, mais en dépayçant les personnages, en substituant des mœurs modernes et françaises à celles de l'antique Judée, trop sévères pour que la scène comique pût les admettre, comme elle avait admis quelquefois avec succès les mœurs ou plutôt les vêtemens de l'ancienne Grèce.

Plus libre dans la manière de traiter son sujet que ne l'avait été le poète jésuite,

* L'*Enfant Prodigue* fut joué en 1736, sans qu'on sût le nom de l'auteur.

mais surtout bien plus habile à en développer les ressources et à les augmenter, Voltaire sut mêler, avec un bonheur infini, les tendresses de l'amour à celles de la nature. C'est le peintre sublime et touchant de Zaïre, d'Orosmane et de Lusignan, qui a tracé les scènes délicieuses de Lise et des deux Euphémon; mais, malheureusement, c'est le chantre de la *Guerre de Genève* qui a dessiné le comique faux et burlesque des rôles de Rondon, de Fierenfat et de la baronne de Croupillac.

Voltaire, doué d'un talent si rare pour saisir et lancer lui-même le ridicule, n'a point eu le secret de l'enfermer dans le caractère d'un personnage imaginé, et de l'en faire sortir par la contrainte de la situation. Ses personnages comiques sont de tristes bouffons qui s'efforcent vaine-

ment de nous divertir, ou plus rarement de bons plaisans d'une espèce invraisemblable, qui tournent contre eux-mêmes leurs plus piquantes railleries.

Lorsque la vérité m'a forcé de dire par quelle étrange violation de la plus simple loi du goût, Voltaire a réuni dans un même cadre des caricatures grimaçantes à des figures nobles et pures, ne me sera-t-il point permis de venger ce grand poëte du tort que lui-même a fait à sa gloire, en citant quelques vers de la scène éternellement attendrissante où le jeune Euphémon obtient son pardon de l'amour que ses désordres ont tant outragé? Rappeler des vers si remplis de flamme et d'entraînement et auprès desquels tous les autres pourraient sembler froids et inanimés, c'est m'exposer peut-être à expier sévèrement la témérité que j'ai eue de blâmer

Voltaire, et de vouloir ensuite lui rendre hommage. Puisse le plaisir que mes lecteurs vont éprouver, les rendre indulgens pour cette double imprudence!

Euphémon ose enfin se présenter aux regards de Lise, il se précipite à ses pieds; la suivante de sa jeune maîtresse s'écrie :

Grand Dieu! qu'il est changé!

Oui, dit-il, en s'adressant à Lise,

Oui, je le suis; votre cœur est vengé;

Oui, vous devez en tout me méconnaître.

Je ne suis plus ce furieux, ce traître,

Si détesté, si craint dans ce séjour,

Qui fit rougir la nature et l'amour.

Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;

De mes amis j'avais pris tous les vices;

Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,

Le plus affreux fut de vous offenser.

J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,

Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,

J'ai reconnu ma détestable erreur ;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles ;
Mon feu pour vous , ce feu pur et sacré ,
Y reste seul : il a tout épuré.
C'est cet amour , c'est lui qui me ramène ,
Non pour briser votre nouvelle chaîne ,
Non pour oser traverser vos destins :
Un malheureux n'a pas de tels desseins.
Mais quand les maux où mon esprit succombe
Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe ,
A peine encore échappé du trépas ,
Je suis venu ; l'amour guidait mes pas.
Oui , je vous cherche à mon heure dernière ,
Heureux cent fois , en quittant la lumière ,
Si , destiné pour être votre époux ,
Je meurs du moins sans être haï de vous.

Bientôt Lise croit à tout son amour ;
mais elle veut en douter encore pour s'en
faire assurer davantage : *Vous* , lui dit-elle ,

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore!

— Si je vous aime! hélas! Je n'ai vécu

Que par l'amour qui seul m'a soutenu.

J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie.

Ma main cent fois allait trancher ma vie;

Je respectai les maux qui m'accablaient;

J'aimai mes jours : ils vous appartenaient.

Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,

Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être;

De ma raison je vous dois le retour,

Si j'en conserve avec autant d'amour.

Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes

Ce front serein, brillant de nouveaux charmes.

Regardez-moi tout changé que je suis;

Voyez l'effet de mes cruels ennuis.

De longs remords, une horrible tristesse

Sur mon visage ont flétri la jeunesse.

Je fus peut-être autrefois moins affreux;

Mais voyez-moi; c'est tout ce que je veux.

Avec quelque succès que Voltaire ait
mis l'*Enfant Prodigue* sur la scène, j'ose

croire que ce sujet est plus favorable à l'épopée qu'à la poésie dramatique *. Étranger à la tragédie par les événemens familiers qui le composent, les intérêts privés qui le remplissent et la catastrophe heureuse qui le termine, il ne peut appartenir qu'au genre de la comédie attendrissante; et dans ce genre même, accoutumé à un grand mouvement dramatique et à ce luxe brillant d'esprit, de langage et de manières qui caractérise le théâtre des peuples modernes, il est impossible de conser-

* J'éprouve quelque embarras à me servir ici, relativement à *l'Enfant Prodigue*, du terme d'*Épopée*, qui s'applique aux plus grandes compositions du génie, telles que *l'Énéide* et *la Jérusalem Délivrée*; mais on sait que, dans le langage de la critique littéraire, il n'y a que ce mot pour désigner tout poëme qui contient le récit d'une action, divisé en livres ou chants.

ver l'auguste et touchante simplicité du sujet, ainsi que cette gravité, j'ai presque dit cette pureté des mœurs locales qui en fait un des plus grands charmes.

De là l'indispensable nécessité de surcharger l'action d'un grand nombre d'incidens accessoires et de personnages secondaires, d'en changer le lieu et l'époque, enfin de métamorphoser d'anciens pasteurs de Judée en de riches bourgeois de nos jours et de nos villes.

A cette considération ajoutons-en une autre, que j'ai déjà légèrement indiquée : le poëte dramatique resserré dans la limite étroite d'un seul fait, d'un seul jour et d'un seul lieu, ne peut mettre sous les yeux du spectateur que le retour de l'Enfant Prodigue ; tous les efforts de son talent ne peuvent avoir pour objet que de préparer et de suspendre l'en-

trevue du père et du fils qui est le but et la fin de son action. Il est obligé d'étaler dans une froide exposition et de distribuer dans des récits, plus ou moins naturellement amenés, ce qui a précédé le départ de l'Enfant Prodigue, et ce qu'on a pu savoir ensuite des excès auxquels il s'est abandonné, loin de la maison paternelle.

Le poète épique, au contraire, maître absolu des événemens, des lieux et des temps, vit d'abord dans la famille où ce fils est entouré de tout ce qui compose le bonheur domestique; puis il s'en éloigne avec lui; il l'accompagne dans ses courses lointaines; il est le témoin invisible de ses désordres et de l'horrible abjection qui en est la suite et le châtiment; enfin, il le ramène lui-même aux pieds de son père et assiste au pardon comme il

avait assisté au crime, à la punition et au repentir. Il a tout vu, tout entendu, tout senti; il peut tout raconter.

Il est, je crois, facile d'établir ici en peu de mots que le sujet de l'*Enfant Prodigue* est du ressort de l'épopée, quoiqu'il ne soit point héroïque, que le sort d'une famille seulement y soit intéressé, et que les personnages ne s'élèvent point au-dessus de la condition privée.

Racine, détournant le sens d'un mot de Tacite, et l'appliquant aux convenances du poëme tragique, a dit, et surtout prouvé par un bel ouvrage *, que l'éloignement des lieux suppléait à l'éloignement des temps; et qu'il était également vrai de ces deux sortes de distances,

* *Bajazet.*

qu'elles augmentaient notre respect pour les héros : *major è longinquo reverentia*.

Une autre vérité non moins incontestable découle de ce principe; c'est que, dans les personnages, l'ancienneté compense ce qui pourrait leur manquer du côté de l'importance et de la noblesse; en un mot, qu'ils deviennent à nos yeux plus grands et plus vénérables à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque où nous vivons, et s'enfoncent dans l'obscurité des temps.

Quels hommes auraient plus le droit de produire une semblable illusion que ces pasteurs de la Judée, ces patriarches, dont nos traditions sacrées nous disent que l'origine fut contemporaine de celle du monde! Voilà ce qu'ont senti les auteurs à qui nous devons les poèmes de la *Mort d'Abel*, de *Joseph* et de *To-*

bie; et le public, qui n'a pas donné une égale approbation à leurs ouvrages, n'a reproché à aucun d'eux le choix de son sujet. J'ajouterais que la parabole de l'*Enfant Prodigue* elle-même a déjà été la matière d'un poëme*, si l'auteur n'avait cru devoir la traiter familièrement, en la rajeunissant, et si, par là, son ouvrage n'était étranger à la question que j'agite.

Tous ceux qui ont transporté sur la scène tragique ou dans l'épopée des sujets tirés des saintes écritures, ajoutant au respect que méritent en général les vérités historiques, celui qui est dû particulièrement à cette source sacrée, se sont accordés sur la nécessité de ne point altérer les principales circonstances du fait; mais tous ont dû se permettre d'en changer à

* Voyez la première note du premier chant.

leur gré les circonstances accessoires, d'en supprimer quelques-unes et surtout d'en inventer un plus grand nombre.

J'ai usé de cette liberté nécessaire et innocente avec plus de réserve peut-être et en même temps avec plus de sécurité que mes devanciers, puisque l'aventure de l'Enfant Prodigue n'est point un événement réel, mais un événement imaginé, en un mot, un apologue.

J'ai créé des incidens et des personnages nouveaux ; mais j'ai voulu que toutes ces créations fussent tirées, pour ainsi dire, des entrailles de mon sujet, et qu'elles en fussent un développement nécessaire, plutôt qu'une extension et un embellissement.

Mon changement le plus important est d'avoir donné une mère à mon Enfant Prodigue ; et je ne sais quoi m'assure que

cette idée m'aura été favorable. Quel poëte pourrait repousser de son sujet, ou seulement négliger d'y faire entrer la peinture des douleurs et des joies de l'amour maternel ! Il faut désespérer de les rendre avec toute leur énergie ; mais si faiblement exprimées qu'elles soient, elles ne peuvent manquer d'animer et d'embellir un ouvrage. Du reste, s'il était nécessaire de motiver, sous le rapport de la composition, l'admission de ce nouveau personnage, je dirais qu'il m'a paru bon d'établir un contraste, une sorte d'opposition dramatique entre un père juste, mais rigide, et une mère susceptible de toute la faiblesse que ce titre comporte. La prédilection répréhensible de cette mère pour le plus jeune de ses fils, m'a servi à expliquer et à rendre moins odieuse, sans toutefois l'excuser, la ja-

lousie farouche du fils aîné, à qui j'ai conservé le caractère que lui donne l'écriture. Enfin j'ai mis en action cette vérité, déjà prouvée par beaucoup d'exemples, que faire entre deux enfans un partage trop inégal de son amour et de ses soins, c'est s'exposer à perdre la tendresse de celui-ci, sans s'assurer la reconnaissance de celui-là, et à les rendre ennemis l'un de l'autre ; c'est s'exposer, en un mot, à faire de tous deux de mauvais fils et de mauvais frères.

Lorsque l'Enfant Prodigue est puni de ses dérèglemens par la misère, je n'ai rien dissimulé, rien adouci dans la peinture de l'abjection profonde où il se trouve plongé. Mais une certaine pitié que cet infortuné m'inspirait, et qui sera peut-être partagée par mes lecteurs, m'a porté à le priver alors de l'usage de sa raison, et

à lui épargner ainsi le sentiment d'un mal aussi affreux, aussi décourageant que l'opprobre. C'est aussi une cruelle punition que sa démente; mais du moins son âme anéantie momentanément n'a point à supporter le poids de l'avilissement, qui m'eût semblé devoir en briser le ressort. Quand sa raison lui est rendue, il est éclairé sur son horrible état, mais c'est pour s'en affranchir au plus vite. Du reste, il est en proie aux plus cuisans remords : c'est-là le véritable châtement de sa faute, c'est-là le commencement de son retour à la vertu.

Je n'ai point à faire l'apologie du genre de merveilleux que j'ai employé, en faisant apparaître un ange à l'Enfant Prodigue, au moment où l'Éternel, touché de son amer repentir, veut donner à sa vertu

renaissance le soutien dont elle a encore besoin.

La Bible nous apprend que les anges communiquaient fréquemment, sous une forme visible, avec les serviteurs et même avec les ennemis du Dieu d'Israel, témoins Jacob, Balaam, le fils de Tobie, Habacuc et un grand nombre d'autres.

Le temps et le lieu où l'action se passe sont indéterminés dans la parabole. Je n'ai pas cru devoir établir l'époque avec précision; mais, dans mon poëme, tout indique qu'elle est fort reculée.

J'ai placé la famille de l'Enfant Prodigue dans le pays de Gessen, contrée fertile de l'Égypte inférieure, qui fut donnée par Pharaon à Jacob et à ses fils. C'est parmi leurs descendans, encore alors en possession de cette terre, que j'ai choisi mes personnages, afin de pouvoir retracer

les mœurs judaïques dans toute leur simplicité première, et par-là me conformer naturellement aux mœurs patriarcales empreintes dans la parabole même.

L'Enfant Prodigue, en abandonnant la tente paternelle, se rend à Memphis, qui était alors le séjour des arts, du luxe et de la corruption. J'ai essayé de peindre cette ville opulente et voluptueuse telle que la représentent les anciens historiens et surtout Hérodote. Des notes extraites de leurs ouvrages, et placées à la suite de ce poëme, attesteront au moins le soin que j'ai pris de n'employer que des couleurs fidèles.

Un fils ingrat, fugitif, débauché et repentant; une mère idolâtre de ce fils, prête à mourir de douleur quand elle est abandonnée par lui, prête à mourir de joie quand elle le revoit, après une lon-

gue et criminelle absence; un père, véritable israélite, juste, sévère et résigné à la volonté de Dieu qu'il aime et craint par-dessus tout; un frère né violent, aigri de plus par l'aveugle prédilection dont son jeune frère est l'objet : tous opposés de caractère, divisés d'affections, et réunis enfin par le sentiment du repentir ou de l'indulgence; voilà les principaux personnages de mon poëme, en voilà presque toute l'action.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT

DU CHANT PREMIER.

INVOCATION. — Exposition. — Pays de Gessen, patrie de l'Enfant Prodigue. — Opulence de Ruben, son père. — Nephtale, sa mère. — Pharan, son frère aîné. — Caractère des deux frères. — Prédilection de la mère pour son jeune fils, Azaël. — Fêtes des semaines. — Festin israélite. — Azaël n'assiste point au festin. — Inquiétudes de sa mère. — Elle s' imagine qu' Azaël est épris d'amour pour une jeune Israélite. — Elle charge Pharan de chercher son frère et de le lui ramener. — Duretés de Pharan. — Retour des deux fils à la tente

de Ruben. — Tendresses maternelles. — Froideurs d'Azaël; il remet au lendemain les aveux qu'il se propose de faire à sa famille. — Nuit de tourment. — Aveux d'Azaël; résolution de quitter la tente paternelle. — Rigide équité du père; plaintes et désolations de la mère; jalousie et insensibilité de Pharan. — Départ de l'Enfant Prodigue. — Désespoir de Nephtale.

L'ENFANT PRODIGE.

POÈME.

CHANT PREMIER¹.

FILLE du ciel, Muse aux chastes attraits,
Au sistre d'or, aux accens toujours vrais,
Qui dédaignant les routes fabuleuses
Du frais Ménale² et du riant Tempé,
Du roc fécond par Moïse frappé
Bus à longs traits les eaux miraculeuses,
Et du Très-Haut chantant les saintes lois
Fis résonner, au bruit de tes cantiques,
De Sinaï les cimes prophétiques;

Vierge céleste, encourage ma voix !
 Viens, je confie à ta lyre fidèle
 Du Dieu vivant la parole immortelle!

Redis-moi donc par quelle folle erreur
 Un fils soumis devint un fils rebelle ;
 Quel vain espoir, quelle étrange fureur
 Lui fit quitter la tente paternelle.
 Dis ses excès; dis l'affreux dénûment
 Fruit mérité de son égarement;
 Puis du Dieu saint apaisant la colère,
 Jusques aux cieux fais aussi retentir
 D'un fils ingrat le noble repentir,
 Et le pardon, le doux pardon d'un père.

Heureux Gessen ³, séjour aimé du ciel,
 C'est dans ton sein qu'il avait pris naissance
 Ce fils, long-temps l'opprobre d'Israël,
 Dont jeune encore il était l'espérance.
 C'est dans ton sein que Nephtale et Ruben ⁴

Coulaient tous deux, sous les lois de l'hymen,
Des jours d'amour et surtout d'innocence.
A ce bonheur si pur, si vertueux,
Les dons du ciel ajoutaient l'opulence.
De gras troupeaux se jouaient autour d'eux;
De toutes parts, dans leur domaine immense,
Des plants choisis croissaient en abondance;
Au moindre signe on voyait à leurs vœux
Se présenter des esclaves nombreux;
Et tous les ans, abandonnant leur tente,
Deux cents chameaux, caravane brillante,
Jusqu'à Memphis ⁵ portaient les longs tissus
Du lin soyeux et du moelleux byssus ⁶,
D'un sol fécond dépouille renaissante.

Dans ces beaux lieux, parmi des biens si doux,
Croissaient deux fils, orgueil des deux époux.
L'aîné, Pharan, du domaine champêtre
Cueille les fruits, surveille les troupeaux,
Et sur le sol accru par ses travaux

Étend déjà les yeux jaloux d'un maître.
L'autre, encor faible (Azaël est son nom),
A peine atteint la première jeunesse.
Un jour timide éclaire sa raison ;
Ses goûts naissans respirent la mollesse ;
Je ne sais quoi de vague et d'inquiet,
Au fond du cœur, le tourmente en secret ;
Aucun rapport de goûts, de caractères,
Ne semble enfin rapprocher ces deux frères.
Ce n'était point de Caïn pour Abel
La sombre haine, ou le dédain cruel ;
Mais loin qu'entr'eux régnât la confiance,
Des nœuds du sang naturelle influence,
A chaque instant, leurs débats mutuels
Venaient blesser les regards paternels.

Fallait-il donc que le cœur d'une mère
Autorisât ces sentimens jaloux !
Il est trop vrai que le plus jeune frère
Était l'objet de ses soins les plus doux.

Soit de ses traits que l'heureuse noblesse
Justifiât cette tendre faiblesse ;
Soit qu'en effet l'épouse de Ruben,
Dans cet enfant , dernier fruit de l'hymen ,
Vit s'élever l'appui de sa vieillesse ;
Absent , présent , à toute heure , en tous lieux ,
Nephtale , hélas ! révèle à tous les yeux
Pour Azaël son idolâtre ivresse.

Aveugle amour dont son cœur est épris !
Qu'il est affreux de voir tout ce qu'on aime
Prêt à vous fuir , et d'un amour extrême
L'ingratitude est-elle donc le prix !

C'était le jour où par des sacrifices ,
Des rits pieux et des hymnes touchans ,
Tout Israël des moissons de ses champs
Offrait à Dieu les fidèles prémices.
Dès le matin aux tentes de Ruben
On voit courir les vierges de Gessen ;

Le jeune essaim choisit dans la prairie
Les épis d'or et la vigne fleurie,
Et des rameaux le premier rejeton ;
Près de l'autel, sous leur main vigilante,
Bientôt des champs la dépouille opulente
Se lie en gerbe, ou se tresse en feston.

Quand tout est prêt pour ce doux sacrifice ;
Dès que Pharan, pour frapper la génisse,
N'attend plus rien que l'ordre paternel ;
Dès que Ruben voit sa famille entière
Se réunir aux fêtes d'Israël,
Alors, le front baissé dans la poussière :
« Dieu d'Abraham , écoute ma prière !
» Que le travail au sein de nos sillons
» Ramène encor ta manne salutaire !
» Mûris nos fruits , et sur notre humble terre
» Laisse pleuvoir tes bénédictions » !
Il dit : soudain cent voix religieuses

Chantent de Dieu les merveilles nombreuses :
C'était d'Agar ⁸ l'enfant prêt à mourir
Dans les tourmens d'une soif dévorante ,
Quand, tout à coup, un ange vient offrir
L'eau secourable à sa bouche expirante ;
C'est Jéhova ⁹ qui de l'Égypte en deuil
Sous ses fléaux humiliant l'orgueil ,
De Gessen seul prend en pitié la terre ;
Ou d'Israël ¹⁰ la fuite salutaire ,
Lorsqu'arrachée au lit qu'elle habitait
La vaste mer se lève en double trombe ,
S'ouvre aux Hébreux, et de son poids retombe
Sur l'ennemi qui les persécutait.

A l'instant même où ces vierges pudiques
Jusques au ciel élevaient leurs cantiques ,
Nephtale a vu sur leurs chastes attraits
De son enfant errer les yeux distraits.
Un nouveau trouble a passé dans son âme :
« Dieu ! se peut-il qu'une amoureuse ardeur,

» Si jeune encor , vienne agiter son cœur ,
» Et du désir éveille en lui la flamme » ?
Telle est sa crainte ; et déjà du matin
Le sacrifice est achevé , la foule
Loin du lieu saint en silence s'écoule ;
Et le vieillard , ordonnant un festin ,
Fait préparer les restes des victimes ¹¹ ,
L'agneau sans tache et les simples azymes.

Nephtale veut , d'un œil sage et discret ,
Mieux observer l'enfant de sa tendresse ;
Elle l'attend ; sa crédule faiblesse
Se flatte encor que , s'il brûle en secret ,
Il ne pourra dérober à sa mère
De son amour la confiance entière ;
Ou , si son cœur hésitait à s'ouvrir ,
Que dans ses yeux , son trouble , son silence ,
Ce feu caché saura se découvrir.
Attente vaine , et trompeuse espérance !
O ! quel tourment ! son fils ne paraît pas ;

De ce festin déjà l'heure se passe
Sans qu'Azaël vienne prendre sa place.
« Mon cher Pharan, va, vole sur ses pas.
» Oui, tout me dit qu'après le sacrifice,
» Épris d'amour, notre jeune Azaël
» Aura suivi les vierges d'Israël.
» Ah! de ta mère abrège le supplice;
» Va le trouver; prévenons ses erreurs;
» Va, pars; tu vois mes mortelles terreurs.
» Si, comme à nous, sa présence t'est chère,
» Rends-moi mon fils, ramène-moi ton frère »!
Nephtale dit : aussitôt s'échappant,
Touché des pleurs que sa mère répand
Quoiqu'en secret tout son cœur s'en offense,
L'aîné des fils obéit en silence;
Il part, il court dans les champs de Ruben,
Non loin du puits où venaient sur la pierre
Se reposer les filles de Gessen,
Aux bords du lac où dans ce frais Éden
Les égarait leur course journalière.

Enfin lassé de parcourir ces lieux,
 Il l'aperçoit sur la haute montagne,
 Près du torrent, seul, et portant les yeux
 Loin de Gessen, vers la vaste campagne.
 C'est là qu'errant, son cœur privé de paix,
 Aux flots grondans, aux nuages épais,
 Vient confier l'ennui qui le dévore,
 Et le projet qui trouble sa raison.
 Non, dans son cœur l'amour n'est point encore;
 Mais par-delà cet immense horizon
 Il entrevoit un bonheur qu'il ignore.
 Gessen pour lui n'est plus qu'une prison;
 Il veut la fuir. En ses vœux moins timide,
 Il porte envie au nuage rapide,
 Au noir torrent qui loin de son berceau
 Va s'égarer de rivage en rivage;
 Au faon léger, au pétulant oiseau
 Qui dans les airs, sur un frêle plumage,
 Vole, revient et fuit tout esclavage.



Infortuné! quel démon dans ton sein
A pu souffler ce funeste dessein?
Crains de tes vœux la fougue passagère!
Arrête encor; vois quelle erreur tu suis,
Quels biens tu perds, quel bonheur tu détruis!
Qui te rendra tous les soins d'une mère,
Son tendre appui, son amour sans tourmens,
Et de ses bras les doux enlacements?

C'était ainsi que, plaignant sa misère,
Il eût fallu combattre le poison
Qui d'Azaël égarait la raison;
Mais loin d'avoir ce langage d'un frère,
Loin de calmer ce cœur préoccupé,
Pharan l'aborde avec un front sévère,
Et le ramène aux tentes de son père,
Comme un captif de ses fers échappé.

Et cependant du sommet des montagnes
L'ombre descend et couvre les campagnes,

La nuit s'avance et le couple inquiet
De son asile, à pas pressés, s'approche,
Sans qu'Azaël, pendant ce long trajet,
Forme une plainte ou Pharan un reproche.
Seuls dans Gessen veillaient les deux époux :
Du saint vieillard l'inquiétude amère
Déjà s'exhale en mots pleins de courroux,
Quand tout à coup, ramené par son frère,
L'infortuné qu'appellent tous leurs vœux,
En murmurant, vient s'offrir devant eux.
Sa mère alors : « O mon enfant ! dit-elle,
» As-tu bien pu dans l'attente et l'effroi
» Aussi long-temps laisser ton père et moi ?
» Jamais encor ton absence cruelle
» D'un si long deuil n'a désolé mon cœur.
» Si le tien souffre, est-ce en fuyant ma vue
» Que tu prétends retrouver le bonheur ?
» De tes chagrins la cause m'est connue ;
» Eh ! du secret pourquoi t'envelopper ?
» A nos regards crois-tu donc échapper ?

- » Quand loin de nous et dans la solitude
» Tu vas cacher ta sombre inquiétude,
» Ah! je vois trop que l'amour maternel
» Ne suffit plus au bonheur d'Azaël.
» D'un autre amour tu sens déjà l'ivresse,
» Mais de tes feux loin que mon cœur se blesse,
» Dis-nous quelle est la vierge de Gessen
» Que dans tes bras doit couronner l'hymen.
» Parle, mon fils ; je veux que de ma bouche
» Ta jeune épouse apprenne son bonheur.
» Pour Azaël rien ne coûte à mon cœur ;
» Je la verrai. Si ma douleur la touche,
» Si son front pur, à ton nom prononcé,
» D'un feu soudain rougit embarrassé,
» Je te la donne et de mes mains j'apprête
» Le saint taled qui doit parer sa tête ¹²,
» Pour que mon fils puisse goûter toujours
» D'heureuses nuits, ainsi que d'heureux jours ».

A tous ces soins d'une âme maternelle

Le malheureux, que son trouble décèle,
Cherche à répondre et s'exprime en ces mots :
« Il est bien vrai, je souffre ; et de mes maux,
» Du deuil affreux qui partout m'environne,
» Mon désespoir n'accuse ici personne.
» De cet amour que vous m'avez dépeint,
» Détrompez-vous, je ne suis point atteint ;
» J'ai des projets Vous les saurez, ma mère.
» Mais, d'un seul jour, que l'aveu s'en diffère.
» Oui, votre fils, de tous vos soins touché,
» Demain pour vous n'aura rien de caché ».

Azaël dit, puis s'échappe en silence,

Et d'un repos que lui-même a perdu

A sa famille il ravit l'espérance.

Mais le vieillard : « L'ai-je bien entendu ?

» C'est sous mes yeux, c'est à sa mère en larmes

» Qu'un fils ingrat fait subir ces tourmens,

» Quand elle-même à ses égaremens

» De la pitié n'opposait que les armes !

» Demain, dit-il, nous saurons ses projets.
» Ah! s'il le veut, qu'il garde ses secrets;
» Mais que du moins il marche, en ma présence,
» Dans le respect et dans l'obéissance.
» Viens, ma Nephtale, et toi, fils vertueux,
» D'un fils ingrat consolez-moi tous deux »!
Il dit; chacun, plein de pensers funestes,
Gagne sa couche, et sans oser parler,
De cette nuit, si lente à s'écouler,
En vains projets va consumer les restes.

Dieu! quelle nuit! et quel jour odieux
Va d'une mère épouvanter les yeux!
Ah! pour son cœur que l'attente dévore
L'incertitude est un bonheur encore.

Mais le temps fuit; la vapeur du matin
Blanchit déjà dans l'horizon lointain;
L'aube succède à cette nuit fatale,
Le jour renaît, et la triste Nephtale

De tous les soins d'un fils et d'un époux,
A son réveil, se trouve environnée.
Eh! que lui fait l'hommage le plus doux,
Si d'Azaël elle est abandonnée!
Son cœur vers lui s'échappait en secret,
Quand à leurs yeux le jeune Israélite,
Tout pâle encor du dessein qui l'agite,
Vient révéler son coupable projet.
« Si j'ai, dit-il, par un trop long silence
» De tous vos cœurs lassé la patience,
» C'est qu'avant tout moi-même j'ai voulu
» Fixer mon sort long-temps irrésolu.
» Je cède enfin au pouvoir qui m'entraîne;
» Mais jugez-moi : suis-je digne de haine?
» Dans cet asile où je fus tant aimé,
» Vous le voyez, soit destin, soit faiblesse,
» D'un poison lent je m'éteins consumé.
» Tout sert ici mon oisive mollesse.
» Nul avenir ne rit à ma jeunesse;
» De mes tourmens votre malheur s'accroît.

- » Sous d'autres cieux je ne sais quel présage,
» Dans un lointain que mon œil entrevoit,
» D'un bonheur pur m'offre une vague image.
» Voyez Joseph à Sichem ignoré!
» Sur d'autres bords il vécut honoré.
» Ah! comme lui, dans mes destins prospères,
» Dans l'avenir qui s'ouvre à mes projets,
» Plus d'une fois, aux rives étrangères,
» Mes souvenirs, mes vœux et mes regrets
» Se tourneront vers cette solitude;
» Je me dirai qu'aux tentes de Gessen,
» Le cœur en paix, vous goûtez dans l'hymen
» Ce bonheur simple, exempt d'inquiétude,
» Et qui, toujours, hôte des mêmes lieux,
» Loin de s'user, s'accroît par l'habitude;
» Et moi, je pars, je fuis loin de vos yeux;
» Terre natale où dorment mes aïeux,
» Réduit paisible où je laisse ma mère,
» Champs paternels, recevez mes adieux!
» Je vais partir; bénissez-moi, mon père ».

A ce discours, à ce mot si cruel,
Ce mot d'adieu qui, comme un trait mortel,
S'en vient frapper son âme déchirée,
Trois fois Nephtale, au désespoir livrée,
Cherche à répondre, et sa douleur trois fois
Dans les sanglots laisse expirer sa voix.

Mais de Ruben qu'un saint courroux excite
Telle n'est point la sévère douleur.
Rien n'ébranlait cette âme israélite.

« Mon fils, dit-il, à ce vœu de ton cœur,
» Va, ne crains pas qu'un père aigri s'oppose.
» De tes chagrins puisque telle est la cause,
» Pars, laisse-nous; cherche, loin de ces lieux,
» Cet avenir si brillant à tes yeux.
» Mais quand tu fuis une mère qui t'aime,
» De ma maison tu te bannis toi-même.
» N'y rentre plus; va-t-en sous d'autres cieux!
» Qu'en te voyant les fils de l'étrangère
» Disent entr'eux, avec des ris moqueurs :
» Ce fils ingrat abandonna sa mère.

- » Ah! quand Joseph ¹³ par d'éclatans honneurs
» Vit à Memphis sa foi récompensée,
» Rachel par lui n'était point délaissée.
» Je ne veux pas toutefois à tes maux,
» Dans ton exil, ajouter la misère.
» Cent bourses d'or ¹⁴ vont charger tes chameaux;
» Un serviteur, que choisira ton frère,
» Dans le désert pourra guider tes pas;
» Et puisqu'enfin ton ingrat caractère,
» Las du lien qui joint le fils au père,
» Pour le briser, n'attend point mon trépas;
» Garde ces biens : voilà ton héritage!
» De ce moment, ici rien ne t'engage;
» Tu peux partir, je ne te maudis pas ».

- « Partir! mon fils, est-il vrai, dit Nephtale?
» C'est donc ainsi, cruel, que tu m'apprends
» De ce départ la nouvelle fatale!
» Ah! malheureux, diffère encore; attends
» Qu'à ton absence, à ces jours d'amertume,

» Mon cœur du moins par degrés s'accoutume ;
» A ce bonheur où je ne suis pour rien ,
» Oui, s'il le faut, j'immole tout le mien.
» Mais si tu pars aujourd'hui, dans une heure,
» O mon enfant, tu veux donc que je meure » ?

« Pourquoi gémir et vous désespérer,
» Répond l'ingrat à sa mère éperdue ?
» Je vous l'ai dit, mon destin est d'errer.
» Mais espérons qu'à soi-même rendue,
» Mon âme, un jour, plus calme dans ses goûts,
» Se sentira rappeler près de vous.
» Quand du Delta ¹⁵ j'aurai touché la terre ;
» Quand j'aurai vu les pompes de Memphis,
» D'un père alors désarmez la colère,
» Qu'il me pardonne et près de vous, ma mère,
» Je reviendrai ». — « Vous reviendrez, mon fils !
» Le jeune oiseau qui, désertant nos plaines,
» S'échappe et fuit aux régions lointaines,
» Revient aussi, quand ses goûts sont lassés,

- » Se reposer sur la rive natale;
- » Mais , au retour de sa course fatale,
- » Retrouve-t-il tous ceux qu'il a laissés »!

Soudain ses pleurs coulent en abondance.

A ces momens précurseurs des adieux
Pharan bientôt se dérobe en silence;
Ruben alors , oubliant toute offense,
Sent qu'il est père et détourne les yeux;
Nephtale seule à ce fils qu'elle adore
N'adresse plus ni plainte, ni regret,
Mais sur son cœur qui gémit en secret
Le prend, le quitte et le reprend encore,
Et du bonheur, du tourment de le voir,
Nâvre à loisir sa douleur sans espoir.

Peut-être enfin aux larmes d'une mère
Allait céder ce faible caractère;
Quand de Pharan l'empressement cruel
Fait apporter sous les yeux d'Azaël

Les bourses d'or, fatal présent d'un père ;
Dans ses apprêts il n'a rien oublié ;
Choisi par lui, le guide se présente,
Et les chameaux sont au seuil de la tente,
Le musle au vent et le genou plié.

Le malheureux, que cet aspect enflamme,
Sent de nouveau s'éveiller dans son âme
De ses projets l'inquiète fureur ;
Il veut partir ; il a vu sans horreur
Que Pharan même à sa fuite conspire ;
Près d'elle encor sa mère en vain l'attire ;
Sa mère en vain fait parler ses douleurs ;
Le fils ingrat, peu touché de ces pleurs,
Sur sa monture impatient s'élance,
Presse sa fuite, à sa famille en deuil,
Pour tout adieu, jette un dernier coup d'œil,
Et de Memphis, qu'il voit en espérance,
Déjà ses vœux ont franchi la distance.
Nephtale, en proie au plus affreux tourment,

Veut profiter de ce dernier moment.
Du jeune Hébreu qui se perd dans l'espace
Elle se plaît à suivre encor la trace;
Mais quand son œil, en cet éloignement,
N'entrevoit plus qu'à travers un nuage
Du voyageur la fugitive image;
Quand des chameaux les pas retentissans
D'un bruit lointain ne frappent plus ses sens;
Alors, blessé d'une atteinte mortelle,
Son cœur se brise, elle pâlit, chancelle,
Et sur Ruben, prompt à la secourir,
Tombe expirante et ne pouvant mourir.

FIN DU PREMIER CHANT.

NOTES

DU PREMIER CHANT.

NOTES

DU PREMIER CHANT.

¹ PAGE 41.

ON trouve dans le Recueil de M. Legrand d'Aussi un fabliau intitulé *Lai de Courtois*, qui n'est autre chose que l'histoire de l'Enfant Prodigue. Ce fabliau est une suite de dialogues, dans lesquels l'action se prolonge, et passe d'un lieu à un autre, sans que rien indique au lecteur le changement de scène. Ainsi, au moment de sa plus grande détresse, *Courtois*, qui est l'Enfant Prodigue, forme, dans un monologue, la résolution de s'aller jeter aux genoux de son père, et dans le vers suivant (car le fabliau est en vers de quatre pieds) on le voit prosterné devant son père, et implorant son pardon. M. Legrand d'Aussi attri-

bue à ce fabliau l'origine du Théâtre Français. Ce qui paraît certain, c'est que ce conte a fourni le plan et toutes les scènes d'une très-ancienne comédie de l'Enfant Prodigue dont il est parlé dans la Bibliothèque du Théâtre Français *.

Le *Lai de Courtois* commence par une réprimande du père à son fils aîné : « Allons, allons, debout, lui dit-il, c'est assez dormir; il y a long-temps que le rossignol chante; il fait jour, vous devriez être aux champs avec vos bêtes. — Eh! quoi! mon père, tous les jours me coucher tard et me lever matin; si c'est-là la vie que vous me destinez, elle est aussi par trop dure. Je vous sers de mon mieux, et vous me traitez en vrai serf, tandis que mon frère cadet vit près de vous, sans rien faire, ou qu'il perd *au trémerel* ce qu'avec bien des sueurs nous gagnons tous deux.

Le père défend son second fils contre les reproches de l'aîné. Celui-ci prend de l'humeur et veut s'en aller. Il demande ce qui doit lui revenir de son bien. Le père lui

* Tome 1.^{er}, page 4.

donne *soixante sous* qu'il accompagne de sages avis sur la manière de se conduire. Courtois, qui s'imagine que cette somme ne doit jamais finir, s'en va fort content. Dans sa route, il entend crier : *Bon vin de Soissons à six deniers la mesure*. L'aubergiste l'invite à entrer, lui fait des politesses, et lui offre une chambre dans laquelle il trouvera un bon lit *fait à la française, haut de paille et mou de plume*, avec un oreiller parfumé de violettes, de l'électuaire, de l'eau-rose pour se laver le visage, enfin toutes les petites recherches qu'on peut désirer. Courtois entre. On lui donne à boire. Enchanté de l'empressement qu'on marque à le servir, il s'applaudit d'avoir entrepris de voyager ; et, tout en se moquant des avis de son père, il trouve qu'*il fait là meilleur qu'à l'église*.

Un moment après il est accosté par une fille de joie, nommée Perrette, qui lui présente la tasse d'argent pour boire, et lui fait compliment sur ses beaux yeux et ses grâces. « Que je serais heureuse, lui dit-elle, d'avoir si » bel ami ! Je voudrais qu'il n'eût rien à faire ; on ne trou- » verait en France ni duc, ni comte aussi bien mis » que lui ». Là-dessus arrive une autre fille, d'intelligence avec la première, qui, feignant de venir là par hasard,

s'entretient tout bas avec lui du mérite de sa compagne, et le félicite d'avoir rencontré une pareille aventure : « S'il » cherche un cœur sûr et fidèle, c'est-là son fait ; il ne » saurait mieux trouver ». On boit ensemble, et même on ne veut qu'une seule tasse pour les trois. Les deux filles ont vu de l'argent dans la bourse de Courtois, et font avec l'aubergiste le complot de la lui dérober. Pour en venir-là, on propose de jouer à *la méréelle*. Pendant le jeu la bourse est escamotée, et les deux demoiselles disparaissent. Alors l'hôtelier se présente pour demander son paiement. Courtois, qui n'a plus rien, est obligé de donner ses habits pour s'acquitter, et se trouve, ainsi dépouillé, sur le grand chemin. Alors sans argent, sans moyen d'en avoir, il se rappelle, mais trop tard, les avis de son père, et songe à ce frère qui nage dans l'abondance tandis que lui il va manquer de tout. Un paysan, touché de son état, lui propose de garder ses pourceaux ; il se trouve trop heureux d'accepter, etc. Le reste, et c'est ce qu'il y a de mieux, est comme dans la parabole.

La forme donnée à ce fabliau y répand beaucoup

d'obscurité. On y remarque cependant du mouvement, du naturel et quelques traits assez piquans.

J'ignorais que ce même sujet eût fourni la matière d'un poëme, et j'avais déjà terminé les deux premiers chants du mien, lorsqu'un ami m'apporta un exemplaire de *l'Enfant Prodigue, poëme en huit chants, par M. d'Aillant de la Touche*, imprimé en 1785, à Paris, chez Brunet, place du Théâtre-Italien. J'ouvris le livre et en commençai la lecture avec un vif sentiment de curiosité. Il ne m'appartient pas de donner mon opinion sur l'ouvrage d'un écrivain qui s'est occupé vingt-cinq ans avant moi du même sujet que j'essaie de traiter aujourd'hui; mais si la critique ne dédaigne pas de faire quelque attention à mon ouvrage, elle aurait le droit de me reprocher d'avoir gardé le silence sur le poëme de M. d'Aillant de la Touche; ce silence même pourrait faire penser que j'ai profité de son travail et de ses idées. Pour détruire tout soupçon à cet égard, je crois devoir faire connaître à mes lecteurs un fragment de cet ouvrage. Ceux qui voudront lire le poëme entier, verront que j'aurais pu choisir beaucoup d'autres morceaux capables de donner une opinion moins avantageuse du talent de l'auteur.

* Écoutez-moi, dit un jour ce bon père **

Au jeune Almon, écoutez-moi, mon fils.

L'expérience et la raison sévère

De l'âge mûr sont les précieux fruits,

Et le jeune homme a besoin qu'on l'éclaire.

Jusqu'à ce jour dédaignant mes avis,

Vous avez cru que le bonheur suprême

Ne consistait que dans les vains plaisirs ;

Aveuglément vous suiviez vos désirs,

Et ne vouliez obéir qu'à vous-même.

Le bon esprit, l'aimable vérité

Ne trouvent point de place en vos paroles.

Vos actions, criminelles ou folles,

Troublent mes jours et ma félicité.

Je l'avouerais pourtant avec franchise,

Lorsque j'ai vu les soins respectueux

Que vous rendiez à la nièce d'Orphise,

Ce changement, ou ce présage heureux

A tout à coup soulagé ma tristesse.

Je crois mon fils capable de tout bien

S'il sait aimer, si d'un tendre lien

L'espoir l'occupe, et charme sa jeunesse.

* Chant I, page II.

** Le père de l'Enfant Prodigue.

Sophie, enfin, voit-elle avec bonté
Vos sentimens, votre assiduité?
Épousez-la : le bonheur de la vie
Est dans l'amour qu'hymen a consacré.
Épousez-la : cette union chérie
Contre l'orgueil, l'erreur, ou la folie,
Serait pour vous un remède assuré.
Oui, mon ami, l'homme le moins traitable,
Par une femme honnête, belle, aimable,
S'il n'est un monstre, est bientôt corrigé.
Dans ces doux nœuds de bonne heure engagé,
Comblé de biens, vous verrez, jeune encore,
Autour de vous, vos enfans s'élever.
Sophie, hélas! dès sa première aurore
Perdit son père; elle n'a pu sauver
Que les débris d'un modique héritage.
Mais sa vertu doit suffire à vos vœux.
C'est une dot qui prospère en ménage;
C'est le trésor de tous les gens heureux.
Laissez-moi donc agir auprès d'Orphise.
Qu'attendez-vous pour me rendre content?
Je suis pressé de jouir, mon enfant.
Déjà le temps courbe ma tête grise,
Voile mes yeux, et refroidit mon sang.

Le jeune Almon répondit à son père :

Si je n'ai pas sur vos sages avis
 Réglé mes mœurs, formé mon caractère,
 Excusez l'âge et les erreurs d'un fils
 Que vous verrez désormais plus soumis,
 Plus occupé du désir de vous plaire :
 J'aime Sophie, elle a touché mon cœur,
 De ses attraits je n'ai su me défendre ;
 Puisse l'hymen couronner mon ardeur !
 Puissent les soins que vous voulez bien prendre
 Comblent vos vœux, et hâter mon bonheur !

C'était ainsi qu'en un discours perfide
 Il déguisait ses sentimens secrets...
 Du bon Gernant agréant les projets,
 La sage Orphise aisément se décide,
 Aux deux enfans laisse la liberté
 De se parler, d'être ensemble : Sophie
 Par sa conduite avait bien mérité
 De cette tante honorée et chérie
 La confiance et l'extrême bonté.
 Fille crédule, et vertueuse amante,
 Elle était loin de soupçonner Almon.
 Dans un bosquet voisin de la maison,
 Pour éviter la chaleur accablante,
 Ils vont tous deux, sur la fin d'un beau jour ;
 Lieu redoutable, où la beauté prudente

Ne vient jamais , conduite par l'amour.
Pour marier leur ombre hospitalière
Des arbres verts y croisent leurs rameaux ;
Un ruisseau mêle aux chansons des oiseaux
Son doux murmure , et de son onde claire
Rafraîchissant les gazons et les fleurs ,
Semble accuser le destin qui l'oblige
A s'éloigner de ces bords enchanteurs.
Le dieu du jour les chérit , il s'afflige
De n'en pouvoir percer l'obscurité ,
De n'y pas être avec la volupté ,
Et le zéphyr caressant , qui voltige
Dans un air pur doucement agité.

Asseyons-nous , dit Almon à Sophie ,
Et permettez que ma tendre amitié ,
En rappelant le doux nœud qui nous lie ,
Vous donne ici le nom de ma moitié.
Qu'attendons-nous , en effet , de l'usage ,
De nos parens , de leurs conventions ,
De ces décrets , ces superstitions ,
Que le vulgaire appelle mariage ?
En serez-vous plus aimable à mes yeux ,
Plus belle enfin , et moi plus amoureux ?
Nos sentimens sont notre loi suprême :
Et l'on voudrait , après un si long temps ,

D'un mois encor (quel siècle quand on aime) !
 D'un mois entier différer nos sermens !
 Eh ! pourriez-vous y consentir vous-même ?
 Non : si j'en crois cette aimable rougeur,
 Cet embarras, ce timide silence,
 Vous éprouvez la même impatience.
 O ma Sophie ! écoutez votre cœur....
 Dieux ! que d'attraits ! combien ce regard tendre
 A son amant promet de doux transports !
 La volupté, le plaisir va la rendre
 Plus belle encor.... Par de cruels efforts,
 Contre l'amour cessez de vous défendre.
 Est-ce à l'hymen à ravir ces trésors ?....
 Laissez ma main, dit Sophie effrayée,
 Et retournons promptement au logis.
 Ma bonne tante à nous s'est confiée.
 Se pourrait-il ?.... — Un moment : je ne puis,
 Dit le perfide, endurer ce reproche.
 Vous me craignez ! — Non, dit-elle, en tremblant ;
 Mais dans ce lieu puis-je être déceimment
 Seule avec vous, lorsque la nuit approche ?
 Retirons-nous ; trop prompt à m'alarmer,
 J'eus tort, sans doute, et vous savez aimer....
 Mon cher Almon, continua Sophie,
 En se levant une seconde fois,
 De nos parens il faut suivre les lois.

Ce jour si beau, cette union chérie
 Tarde , il est vrai : mais attendons un mois,
 Pour être heureux le reste de la vie.
 Par un baiser le téméraire Almon
 L'interrompt ; de sa coupable audace
 Il sollicite, il obtient le pardon ;
 Sophie accorde encor une autre grâce ;
 Plus outragée, elle prie et menace ;
 Elle veut fuir, et lui , sur le gazon ,
 Malgré ses pleurs, la retient et l'embrasse,
 En poursuivant ses horribles desseins.
 Mais de ses cris elle perce la nue, etc.

Ce fragment est assez étendu pour qu'on puisse se former une idée de la manière de M. d'Aillant de la Touche , des personnages qu'il met en action, et des ressources qu'il a pu m'offrir.

^a PAGE 41.

Qui dédaignant les routes fabuleuses
 Du frais Ménale et du riant Tempé.

Le Ménale est une montagne d'Arcadie, célèbre dans les écrits des poètes : Apollon y allait chanter, sur sa lyre, la métamorphose de Daphné en laurier. Ce fut le

théâtre de l'un des travaux d'Hercule, et le séjour ordinaire du dieu Pan, que les Arcadiens s'imaginaient quelquefois y entendre jouer de la flûte.

Le Tempé était un vallon de Thessalie, entre le mont Ossa et le mont Olympe. Les dieux et les déesses l'honoraient souvent de leur présence. Les poètes nous représentent la vallée de Tempé comme un des plus beaux lieux de la terre.

³ PAGE 42.

Heureux Gessen, séjour aimé du ciel,

C'est dans ton sein, etc.

Le pays de Gessen était un des lieux les plus fertiles de l'ancienne Égypte. C'est cette contrée que Pharaon donna à Joseph pour qu'il y établit son père Jacob, et toute sa famille. L'écriture la représente comme une terre très-riche en fruits et en pâturages. L'ordre exprès de Dieu la préserva de tous les fléaux qui ravagèrent le reste de l'Égypte.

Les savans ne sont point d'accord sur le lieu de l'É-

gypte où était située la terre de Gessen. Jablonski a fait, sur ce point de géographie ancienne, huit dissertations, dans lesquelles il cherche à combattre l'opinion qui place le pays de Gessen dans la basse Égypte ; il est porté à croire que ce pays est l'ancienne *Héracleopolis** des Grecs, aujourd'hui province de Fioum (ou Faïoum) dans la moyenne Égypte. Ce sentiment ne paraît pas fondé ; il est d'ailleurs réfuté par des autorités respectables. Cam-pège Vitringa** dit positivement que *le pays de Gessen est situé sur la rive orientale du Nil*.*** Guillaume

* *Ostendimus enim, rationibus non contemnendis, Gosen (vel Gessen) Israelitarum in Ægypto domicilium, fuisse illam regni hujus provinciam, quam Græci Heracleopolin, Arabes Fioum, nuncupare consueverunt. Vid. Jablonski Opuscula, tom. 2, pag. 224.*

** *Constat Israelitas consedisse in terrâ Gosen (vel Gessen). Situs ejus non est incertus. Jacebat in orâ Nili orientali. Vid. Geograph. sacr., cap. VIII, s. 2.*

*** *Terra Gessen, quæ fratribus Joseph data fuisse legitur, in eâ parte Ægypti est quæ Syriam respicit, sicut ex lectione libri Geneseos esse deprehenditur. Vid. Gesta Dei per Francos, tom. 1, pag. 969.*

de Tyr, et Jean de Marsham *, écrivains très-versés dans ces sortes de matières, sont du même avis, et placent le pays de Gessen dans la basse Égypte, vers la frontière de l'Arabie. Leur opinion est conforme à la Genèse, qui dit que, quand Jacob vint, avec sa famille, du pays de Chanaan jusqu'à Memphis **, *Joseph fit atteler son chariot et vint en la terre de Gessen jusqu'au-devant de son père.* Or, son père arrivait de Chanaan, pays de Judée; pour que Joseph, qui était à Memphis, pût venir au-devant de lui jusqu'à la terre de Gessen, il fallait nécessairement que Gessen fût situé sur la route qui conduisait de l'ancienne Memphis en Judée. M. Gosselin, dans son savant ouvrage *** intitulé : *Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens*, établit que *cette terre de Gessen est située vers le milieu de la largeur de l'Isthme de Suez, et près des Lacs,*

* *Verum ubi terrarum fuit Gessen? Certe in inferiore Ægypto, et habitatio Israelitarum Syriæ finitima.* In Canone chronico, ad sec. vii, pag. 90.

** Genes., cap., XLVI, vers. 29.

*** Voyez l'ouvrage de M. Gosselin, tome 2, page 182

ou des Marais Amers que l'on trouve encore , et qui répandent quelque fertilité dans leurs environs.

Voilà plus de témoignages qu'il n'en faut pour justifier l'opinion que l'auteur de ce poëme a adoptée, en plaçant le pays de Gessen dans la partie de la basse Égypte qui avoisine l'Arabie.

4 PAGE 42.

C'est dans ton sein que Nephtale et Ruben
Coulaient tous deux , sous les lois de l'hymen,
Des jours , etc.

L'usage est de faire sentir toutes les lettres dans la prononciation des mots hébraïques, tels que *Ruben* et *Gessen*. On ne fait ici cette remarque que parce que, sans l'observation de cette règle, l'oreille serait quelquefois blessée du retour des mêmes sons à l'hémistiche, comme dans ce vers :

C'est dans ton *sein* que Nephtale et *Ruben*;

Et plus haut :

Heureux *Gessen*, séjour aimé du ciel,
C'est dans ton *sein*, etc.

⁵ PAGE 43.

Et tous les ans, abandonnant leur tente,
Deux cents chameaux, caravane brillante,
Jusqu'à Memphis portaient les longs tissus
Du lin soyeux, etc.

On sait maintenant, à n'en pouvoir douter, dans quel point de l'Égypte était située l'ancienne Memphis. Le bourg de Menf, faible reste de cette immense cité, est à six lieues du Grand-Caire, sur la rive gauche du Nil. On y voit encore des ruines remarquables, des pierres dont la sculpture et la peinture excitent l'admiration, et dont le soleil et les injures du temps n'ont pu effacer les couleurs. Ces ruines ont été visitées dans la dernière expédition d'Égypte. Voici l'extrait d'une lettre écrite à ce sujet par le général Dugua à M. Desgenettes, médecin en chef de l'armée d'Égypte :

« Nous partîmes de * Sakkara le 27 **, pour aller,

* Les voyageurs pensent que l'ancienne Memphis s'étendait jusqu'à Sakkara.

** Frimaire an 8.

» à une lieu de là , visiter Méthraïne où , d'après les ren-
» seignemens que j'avais pris , j'avais la certitude de
» retrouver les ruines de Memphis. En y arrivant nous
» eûmes la conviction que nous étions sur le sol de cette
» ancienne capitale de l'Égypte , par la quantité de blocs
» de granit couverts d'hiéroglyphes , de figures qui se
» trouvent autour , dans une esplanade environnée de
» monceaux de décombres qui ont trois lieues de cir-
» cuit. S'il nous était resté quelques doutes , ils se seraient
» évanouis à la vue des débris d'un des colosses qu'Héro-
» dote dit avoir été élevés par Sésostris devant un tem-
» ple de Vulcain. Le poignet de ce colosse que le C.
» Coutelle a fait enlever , annonce que la statue devait
» avoir quarante-cinq pieds de haut.

» Le C. Jacotin a levé le plan de ces ruines et leur
» position géographique. Les artistes se sont empressés
» de dessiner les morceaux de sculpture et les vases que
» ce site leur a offerts, etc. »

(Extrait du *Courrier de l'Égypte* , numéro 58).

Il est à remarquer que ces détails s'accordent parfaite-

ment avec la description que Pline nous a laissée de Memphis, et le lieu où il la place.

(Voyez PLINE le Natur., liv. xxxvi).

⁶ PAGE 43.

Du lin soyeux et du melleux byssus.

Il est probable que le byssus n'était autre chose que le coton. Un passage de Pline le Naturaliste paraît confirmer cette opinion. *Pars Ægypti in Arabiam vergens gignit fructicem quem aliqui gossipion vocant, plures xylon (le coton), et ideò lina inde facta xylyna. Parvus est, similemque barbatae nucis defert fructum, cujus ex inferiore bombyce lanugo netur, nec alia sunt eis candore mollitie ve præferenda. Vestes inde sacerdotibus Ægypti gratissimæ **.

Jules Pollux dans son *Onomasticon* ** rapporte qu'en Égypte on trouve, sur un arbrisseau, une espèce de laine

* Plin. Histor. Natur., lib. xix, cap. 1.

** J. Pollucis Onomasticon, lib. vii, cap. 17.

dont on fait des toiles. Sur cet arbre vient un fruit qui ressemble assez à une noix. Ce fruit a trois capsules. Il se fend dans sa maturité, et alors on en tire quelque chose qui ressemble à de la laine.

Cette description peut très-bien s'appliquer au coton, et ne peut même guère s'appliquer qu'à ce végétal. Le byssus d'ailleurs, ou plutôt le coton, ne s'employait point, en Égypte, uniquement aux habits des prêtres; il servait aussi aux embaumemens. Dans les Mémoires de l'académie des sciences *, M. Rouelle assure que la plupart des toiles qui enveloppent les momies qu'il a examinées, sont des étoffes de coton; les morceaux de linge dont les oiseaux embaumés sont garnis, afin de leur donner une figure plus élégante, sont également de coton.

Il est donc naturel de croire que les Israélites qui habitaient le pays de Gessen (*pars Aegypti in Arabiam vergens*), devaient porter à Memphis le byssus qui était une production de leur sol, et qui servait dans cette grande

* Mem. de l'acad. des sciences, année 1750, page 150.

ville à faire des vêtemens aux prêtres et à envelopper les momies.

? PAGE 45.

C'était le jour où par des sacrifices,
Des rites pieux et des hymnes touchans,
Tout Israël des moissons de ses champs
Offrait à Dieu les fidèles prémices.

Cette fête s'appelle la fête des semaines, dans les écritures; c'est une de celles que Dieu prescrit à Moïse de faire célébrer aux Israélites : *Vous célébrerez la fête des semaines, en offrant les prémices de la moisson du froment. Vous apporterez les prémices des fruits de votre terre en la maison du Seigneur votre Dieu.*

(Exode, chap. xxiv, versets 22 et 26).

Observez le mois des bleds nouveaux qui est au commencement du printemps,

Vous souvenant que vous avez été vous-même esclave en Égypte.

(Deuteronomie, chap. xvi, versets 1 et 12).

8 PAGE 47.

C'était d'Agar l'enfant prêt à mourir
Dans les tourmens d'une soif dévorante,
Quand tout à coup un ange vient offrir
L'eau secourable à sa bouche expirante.

Agar étant sortie de la maison d'Abraham, errait dans un désert : et l'eau qui était dans le vaisseau ayant manqué, elle laissa son fils couché sous un arbre, et s'éloigna de lui, pour ne pas le voir mourir. Elle était là, accablée de douleur, et pleurant amèrement, lorsqu'un ange l'appela du ciel, et lui commanda de prendre soin d'élever son fils, parce qu'il devait être le chef d'un grand peuple. En même temps, Dieu lui ouvrit les yeux; elle aperçut un puits plein d'eau; elle y alla remplir son vaisseau, et donna à boire à son fils. L'enfant se fortifia et demeura dans les déserts.

(Genèse, chap. xxi).

9 PAGE 47.

C'est Jéhova qui de l'Égypte en deuil,
Sous ses fléaux, humiliant l'orgueil,
De Gessen seul prend en pitié la terre.

Ces fléaux sont connus, dans l'écriture, sous le nom de plaies d'Égypte; elles étaient au nombre de dix.

La première fut le changement des eaux en sang.

La seconde fut une prodigieuse multitude de grenouilles que Dieu fit sortir du fleuve : elles entraient dans toutes les maisons et incommodaient Pharaon et les Égyptiens jusque dans leurs lits.

La troisième plaie fut celle des moucheron, dont les hommes et les animaux étaient tout couverts.

La quatrième fut celle des grosses mouches, qui remplirent tous les lieux, excepté le pays où les Israélites habitaient, où il ne s'en trouva aucune.

La cinquième fut une horrible peste qui fit mourir la plus grande partie des animaux des Égyptiens, sans toucher à ceux des Israélites.

La sixième fut celle des ulcères et des tumeurs sur les hommes et sur les animaux.

La septième fut une grêle, mêlée de foudres et de tonnerres, qui frappa de mort les hommes et les femmes qui étaient dans les champs, et qui rompit tous les arbres. Il n'y eut que le pays des Israélites qui en fut exempt.

La huitième fut une multitude prodigieuse de sauterelles, qui rongèrent tout ce que la grêle avait épargné.

La neuvième fut celle des ténèbres épaisses, qui durèrent trois jours, tandis que les Israélites jouissaient de la lumière dans leur canton.

La dixième et dernière plaie fut celle par laquelle l'ange de Dieu frappa de mort tous les premiers-nés des Égyptiens.

L'ordre exprès de Dieu préserva de tous ces fléaux la terre de Gessen, où habitaient les Israélites.

(Exode, chap. VII, VIII et suivans).

¹⁰ PAGE 47.

Ou d'Israël la fuite salutaire,

Lorsqu'arrachée au lit qu'elle habitait,

La vaste mer se lève en double trombe,
S'ouvre aux Hébreux, et de son poids retombe
Sur l'ennemi qui les persécutait.

Les enfans d'Israël , après quelques campemens , arrivèrent dans le désert qui est proche de la Mer-Rouge. Le Seigneur marchait devant eux , dans une colonne de nuées pendant le jour , pour leur montrer le chemin ; la nuit , dans une colonne de feu , pour les éclairer , afin qu'ils marchassent la nuit comme le jour.

Cependant Pharaon fut averti que les Israélites avaient pris la fuite. Aussitôt il fit préparer tous ses chariots de guerre ; il assembla toutes ses troupes et se mit à poursuivre les enfans d'Israël : mais ils étaient sortis sous la conduite d'une main toute-puissante. Les Égyptiens les joignirent près de la Mer-Rouge , où ils étaient campés. Les enfans d'Israël n'eurent pas plutôt aperçu la nombreuse armée de Pharaon , qu'ils furent saisis de frayeur de se voir serrés d'un côté par la Mer-Rouge et de l'autre par leurs ennemis. Ils en murmurèrent hautement contre Moïse , et lui dirent : Il n'y avait pas apparemment de

sépulcres pour nous en Égypte, et c'est pour cela que vous nous avez amenés dans ce désert? Pourquoi nous avoir fait sortir de l'Égypte? Ne vaudrait-il pas mieux que nous fussions encore esclaves des Égyptiens que d'être venus dans ce désert pour y périr? Moïse leur répondit : Ne craignez point ; attendez seulement , et vous verrez le miracle que le Seigneur va faire : il combattra pour vous , et vous demeurerez en repos. En même temps, la colonne de nuées qui était à la tête de l'armée des Israélites se plaça derrière eux, entre leur camp et celui des Égyptiens , de sorte que ceux-ci ne pouvaient avancer.

Ensuite Moïse ayant élevé sa verge sur la mer , le Seigneur l'entr'ouvrit , et les Israélites y marchèrent à pied sec , ayant l'eau à droite et à gauche qui leur servait comme d'un mur. Les Égyptiens se mirent à les poursuivre , marchant après eux , au milieu de la mer. Mais , un peu avant le jour , le Seigneur brisa les chariots des Égyptiens et mit leur armée en déroute. Alors ils se dirent les uns aux autres : Fuyons les Israélites , car le Seigneur combat pour eux contre nous ; et ils commencèrent à rebrousser chemin. Mais Dieu ayant commandé à Moïse

d'étendre sa main sur la mer, les eaux se rejoignirent et enveloppèrent toute l'armée de Pharaon, sans qu'il en échappât un seul homme, tandis que les enfans d'Israël continuèrent de marcher à pied sec, au milieu des eaux. Le Seigneur délivra Israël en ce jour de la main des Égyptiens. Alors Moïse et tout le peuple célébrèrent ce grand miracle par un cantique d'actions de grâces.

(Exode, chap. xiv).

¹¹ PAGE 48.

Et le vieillard, ordonnant un festin,

Fait préparer les restes des victimes,

L'agneau sans tache et les simples azymes.

Faites cuire la chair des victimes à l'entrée du tabernacle du témoignage, et mangez-la en ce même lieu; mangez-y aussi les pains qui ont été mis dans la corbeille de consécration. (Levit. chap. viii, vers. 31). Et dans le lieu que le Seigneur votre Dieu aura choisi pour y établir son nom, vous ferez, vous, votre fils et votre fille, votre serviteur et votre servante, le lévite qui est dans l'enceinte de vos murailles, l'étranger, l'orphelin

et la veuve qui demeurent avec vous, le festin de réjouissance devant le Seigneur votre Dieu.

(Deuteronomie, chap. xvi, vers. 11).

¹² PAGE 53.

Je te la donne et de mes mains j'apprête

Le saint taled qui doit parer sa tête,

Pour que mon fils, etc.

Le taled était un voile garni de franges, dont les Hébreux se servaient dans plusieurs de leurs cérémonies religieuses. Les Juifs s'en couvrent encore aujourd'hui la tête dans leurs synagogues.

¹³ PAGE 59.

Ah ! quand Joseph, par d'éclatans honneurs,

Vit à Memphis sa foi récompensée,

Rachel par lui n'était point délaissée.

Il est tout naturel que l'exemple de Joseph soit cité fréquemment par les Hébreux qu'il avait établis dans la terre de Gessen, et qui furent protégés par lui pendant

tout le cours de sa puissance à la cour des Pharaons. Ruben et sa famille peuvent compter Joseph au nombre de leurs aïeux. Ce sol qu'ils habitent est encore rempli des souvenirs de sa bienveillance ou de son autorité ; et son élévation rapide et prodigieuse devait exercer une influence bien puissante sur l'imagination du jeune Azaël. Au reste, les Musulmans eux-mêmes ont conservé une grande vénération pour Joseph : ils le regardent comme le fondateur d'un grand nombre de monumens et d'établissmens utiles, en Égypte. On peut lire son histoire entière dans le XII.^e chapitre du *Coran*.

¹⁴ PAGE 59.

Cent bourses d'or vont charger tes chameaux.

L'usage de compter par bourses est encore suivi de nos jours chez les Orientaux. On désigne par le nombre des bourses la quantité des tributs qui se lèvent, sur les provinces d'Égypte, au profit du grand-seigneur. M. de Maillet dit, dans sa *Description de l'Égypte*, que chaque bourse peut valoir quinze cents francs de notre monnaie.

15 PAGE 60.

Quand du Delta j'aurai touché la terre.

Tout le monde sait que cette partie de la basse Égypte qu'on nomme le Delta, est ainsi appelée parce que le terrain compris entre la mer et les deux branches principales du Nil, a la forme de cette lettre grecque. Le Delta, arrosé par les inondations du ciel, était plus fertile et surtout plus peuplé que la partie de l'Égypte qui avoisinait l'Arabie. Le sol du Delta, couvert de villes et de villages bâtis sur les hauteurs, ressemble, au moment de l'inondation, à une mer parsemée d'îles. La capitale de cette partie de l'Égypte était Alexandrie, située sur la côte et près des embouchures du Nil, ville autrefois célèbre et dont de belles ruines attestent encore aujourd'hui l'ancienne splendeur.

FIN DES NOTES DU PREMIER CHANT.

ARGUMENT

DE SECOND CHANT

CHANT SECOND.

ARGUMENT
DE SECOND CHANT

CHANT SECOND

ARGUMENT

DU SECOND CHANT.

TRISTESSE profonde de Nephtale après le départ d'Azaël. — Indifférence de Pharan. — Ruben cherche à consoler Nephtale; il lui cite l'exemple d'Isaac qui fut pendant vingt ans privé de la présence de son fils Jacob. — Inutilité de ses soins auprès de cette mère désolée. — Nephtale ne se plaît que dans les lieux où elle a vu son fils. — Elle va jusqu'à l'entrée du désert qui mène à Memphis. — Elle est surprise par un affreux ouragan. — Description du kamsin, ou vent empoisonné. — Nephtale est secourue par une jeune Gessenienne, nommée Jephthè, qui la rappelle à la vie. — Discours de Nephtale à cette jeune fille. — Jephthè lui avoue son amour pour Azaël. — Tendre union de ces deux femmes malheureuses. — Nephtale emmène sous sa tente la jeune Israélite, et l'adopte pour fille. — Jephthè est présentée à Ruben qui

l'accueille. — Sentimens jaloux de Pharan. — Ruben réprime les emportemens de son fils, et annonce le projet qu'il a de charger un de ses serviteurs, au départ de la prochaine caravane pour Memphis, de lui apporter des nouvelles d'Azaël. — Soins touchans que prend ce vieillard pour être instruit du sort de son fils. — Espérances de Nephthale. — Préparatifs pour le départ de la caravane. — Arrivée d'un Moabite sous la tente de Ruben. — Nouvelles d'Azaël. — Consternation dans la famille de l'Enfant Prodigue.

Benjamin

L'ENFANT PRODIGE.

POÈME.

CHANT SECOND.

LORSQUE deux cœurs que le penchant rassemble
Se sont unis du lien le plus doux,
Si, tout à coup, du bonheur d'être ensemble
Ils sont privés par le destin jaloux,
Vaine rigueur! leur noble confiance
Résiste au temps et survit à l'absence.
Mais par des torts indignes de pardon
Perdre à jamais l'objet de sa tendresse ;
Mais recueillir, pour prix de sa faiblesse,

L'ingratitude et surtout l'abandon ,
Et des tourmens qu'on éprouve soi-même ,
Se voir forcé d'accuser ce qu'on aime :
Des coups du sort voilà le plus cruel !
Tu l'éprouvais , malheureuse Nephtale.
Quelle douleur à la tienne est égale !
Combien de fois ton chagrin maternel
Baigna de pleurs la couche conjugale !
Mais tes regrets ne sont point partagés :
Pour cet enfant dont tu pleures l'absence ,
Déjà Pharan à tes yeux affligés
Ne cache plus sa froide indifférence ;
Et de tes maux quand ton cœur consumé
A toute joie , à tout espoir se ferme ,
Autour de toi la douleur a son terme ,
Et tout reprend son cours accoutumé.

« Pourquoi ce deuil ? pourquoi ces pleurs de femme
» Disait Ruben ? pour des maux passagers ,
» Au désespoir doit-on livrer son âme ?

» Lorsque Jacob ¹ sur des bords étrangers
» Voulut au loin se chercher une épouse,
» N'alla-t-il pas, jusqu'aux plaines d'Haran,
» Porter ses vœux aux filles de Laban?
» Et du vieillard quand l'adresse jalouse,
» De son hymen ayant fixé le jour,
» Trompa Jacob, par un honteux détour,
» Et, rebutant sa tendresse soumise,
» Lui refusa, pour prix de tant d'amour,
» La jeune épouse à sa couche promise,
» Contre Laban, qui fut son défenseur?
» Qui le rendit aux tentes de son père,
» Riche, honoré de cet exil prospère,
» Et de Rachel fortuné possesseur?
» La même foi qui, dans sa longue absence,
» De ses parens, soutenait la constance,
» N'est-elle pas vivante dans nos cœurs?
» Livrons-nous donc à la même espérance »!
C'est par ces mots que d'une épouse en pleurs
Ruben croyait adoucir la souffrance.

Mais Ruben même irritait ses douleurs ;
Et si , par fois , la malheureuse mère ,
Dans le seul fils que contemplant ses yeux ,
Veut réveiller le souvenir d'un frère ,
Elle n'entend que mots injurieux ;
Et par Pharan sa plainte repoussée
Vient retomber sur son âme oppressée.

Contre ses maux son unique recours ,
Son seul plaisir était d'errer toujours
Aux mêmes lieux où , non loin d'elle encore ,
Avait erré cet enfant qu'elle adore.
Là , rappelant son bonheur disparu ,
Sur le chemin qu'il avait parcouru ,
De tous ses pas elle observait la trace ;
Cherchait le lieu , s'arrêtait à la place
Où d'Azael , pour la dernière fois ,
Jusqu'à son cœur a retenti la voix.
Et si les vents , en tourbillons volages ,
Se dirigeaient vers l'heureuse Memphis ,

De ses regrets , de ses vœux pour son fils
Elle chargeait les mobiles nuages.
Mais ² quand la nuit , des sommets de Ségor,
Étend son ombre et vient couvrir la terre,
Pâle et sans pleurs , vers son toit solitaire
Elle s'en va , pour revenir encor.

Errant un jour , dans ces courses lointaines,
Elle parvient jusqu'aux arides plaines
Qui vers Memphis s'alongent en désert.
Là , nul sentier , nul abri n'est offert ;
Et toutefois , sans que rien l'intimide ,
Elle marchait , quand ³ son œil intrépide
Voit s'avancer , du fond de l'horizon ,
Des vents du sud la brûlante rafale.
Aussitôt l'air , qui se change en poison ,
Vient la frapper d'une chaleur fatale ;
Le vent de feu , d'un ciel tranquille et pur ,
En s'élevant , court enflammer l'azur ;
Du sol brûlé l'importune poussière

Répond partout une épaisse blancheur ;
L'herbe est sans sève et l'onde sans fraîcheur ;
De toutes parts , sur la nature entière ,
Un jour plombé s'étend , et les chameaux ,
Pour éviter la vapeur meurtrière ,
Ont dans le sable enfoncé leurs nazeaux.

Dans cette mer de poussière flottante ,
Sous le fléau qui la persécutait ,
L'infortunée en vain se débattait ,
Quand de Gessen une jeune habitante ,
Jusqu'au désert ayant suivi ses pas ,
Vers elle accourt , la saisit dans ses bras ,
Et l'entraînant , d'un pas ferme et rapide ,
Loin du désert , loin du vent homicide ,
Dans un vallon où le nopal ⁴ en fleurs
Embaume l'air de sa sève odorante ,
Près d'un ruisseau , la dépose expirante.
Là , mille soins soulagent ses douleurs.

L'eau la plus pure, à la source puisée,

Éteint sa soif promptement apaisée ;

Le plus doux fruit, du dattier détaché,

Baigne de suc son palais desséché ;

Et sur ses yeux qu'obscurcit un nuage,

La jeune fille agite un vert feuillage,

Que d'une eau vive elle avait humecté.

Portant sur elle un regard de bonté :

« Qui que tu sois, je te bénis, ma fille!

» Lui dit Nephtale ; heureuse est ta famille!

» Dans le désert, sans toi, j'allais mourir.

» Ah! puisqu'ainsi tu daignes secourir

» Une infortune à ton cœur étrangère,

» De quels doux soins tu dois combler ta mère »!

« — Ma mère!..... hélas! je n'ai plus de parens,

» Répond soudain la jeune Israélite.

» Pourquoi louer les soins que je te rends?

» C'est un devoir et non point un mérite.

» Bien plus encor que tu ne peux penser,

- » A tes douleurs je dois m'intéresser.
» Cet Azaël, dont la fuite t'expose
» A tous les maux que peut souffrir l'amour,
» De mes tourmens il est aussi la cause.
» Rappelle-toi ce jour, ce triste jour,
» Où, me mêlant à mes jeunes compagnes,
» J'offrais à Dieu, suivant nos rits sacrés,
» Les premiers fruits de nos riches campagnes,
» La vigne en fleur et les épis dorés ;
» Ah! dans quel trouble, avec quelles délices
» Mon faible cœur, en priant l'Éternel,
» Offrit alors à ce même Azaël
» D'un feu naissant les secrètes prémices!
» Du trait soudain dont mon cœur fut frappé,
» Jamais l'aveu ne m'était échappé ;
» Et si ton fils, par une prompte absence,
» N'eût à mes feux ravi toute espérance,
» Dieu m'est témoin qu'un silence discret
» Eût, dans mon sein, retenu mon secret.
» Dirai-je plus? sans tous ses maux, Nephtale

- » N'eût jamais su ma tendresse fatale ,
» Eût de Jephtèle ignoré jusqu'au nom.
» Mais je te vois gémir dans l'abandon ;
» Aux bords des lacs, au sein des vastes plaines ,
» Sans t'aborder, j'ai suivi tous tes pas ;
» J'ai vu tes pleurs, j'ai partagé tes peines :
» Que ta pitié ne me repousse pas !
» Dans ta douleur, ô malheureuse mère !
» Il n'est pas bon ⁵ que tu sois solitaire.
» Le ciel, hélas ! ne m'offre aucun moyen
» De soulager ni ton mal ni le mien :
» Mais puisqu'enfin même deuil nous rassemble,
» Sur Azaël nous gémirons ensemble ».

Des pleurs alors échappent de ses yeux.

Soudain Nephtale : « O ma fille, dit-elle,

- » Serait-ce un songe ? est-ce une voix mortelle ?
» Ou, sous tes traits, est-ce un ange des cieux ?
» Nul être encore, ô ma chère Jephtèle,
» De mots plus doux, de plus tendres accens,

- » Jusqu'à ce jour n'avait frappé mes sens;
» Je me ranime à ta voix consolante;
» A mon oreille elle est plus douce encor
» Que ne peut l'être à ma bouche brûlante
» Le miel si pur des plaines de Ségor.
» A ton malheur, oui, j'unis ma misère.
» Tes maux sont grands, si tu n'as plus ta mère;
» Mais, dès ce jour, tu trouveras en moi
» Les tendres soins d'une amitié fervente.
» Mon fils, hélas! plus à plaindre que toi,
» Est orphelin quand sa mère est vivante.
» Laissons ses torts et plaignons ses malheurs.
» Toi, seul appui qui s'offre à mes douleurs,
» Viens, sois ma fille, et que ta peine amère
» Trouve un refuge au sein d'une autre mère ».

Ainsi déjà ces deux cœurs sont d'accord,
Et l'une et l'autre, unissant leurs alarmes,
Font succéder à ce premier transport
Ces entretiens, ces aveux pleins de charmes,

Où, sans tourment, la douleur a ses larmes ;
Et, vers Gessen, en se donnant la main,
Toutes les deux poursuivent leur chemin.

Mais quelle crainte, ô fille malheureuse !
Vient assaillir ton âme douloureuse,
Quand, tout à coup, Nephtale t'introduit
Aux mêmes lieux, sous ce même réduit
D'où s'est banni l'objet de ta tendresse !
De quel tourment ton cœur est agité,
Lorsqu'au vieillard Nephtale a raconté
Dans le désert sa mortelle détresse,
Les prompts secours de ta vive amitié,
Pour ses douleurs ta soigneuse pitié,
Tout, excepté ton amoureuse ivresse !
Entre la crainte et l'espoir partagé,
Comme ton cœur, en secret soulagé,
Bénit alors, dans sa reconnaissance,
De ce récit l'attentive prudence !

Ruben , guidé par un tendre intérêt,
Met tous ses soins, applique tout son zèle
A rassurer la tremblante Jephthè.
Il plaint ses maux; il voit avec regret
Ses pieds meurtris par un si long trajet;
Ses yeux ⁶ en feu qu'un nuage de sable
Irrite encor et que le jour accable;
Son noble front, ses traits où la douleur
Garde toujours un reste de pâleur;
Et l'admettant au sein de sa famille,
L'appelle aussi du doux nom de sa fille.

Le seul Pharan, blessé de cet accueil,
Laisse éclater un dépit plein d'orgueil.
« Long-temps, dit-il, sans accuser mon frère,
» Sans m'échapper en reproches jaloux,
» J'ai pu souffrir que le cœur de ma mère
» Fût tout entier au fils qu'elle préfère;
» Mais comment voir, sans un juste courroux,
» Que sa douleur, qui se tait devant nous,

- » S'épanche au sein d'une fille étrangère!
» Dans quel espoir? pour que l'indigne objet
» De tant d'égards et de sollicitude
» De leurs discours soit l'éternel sujet!
» Si, pour tout prix du travail le plus rude,
» Je n'ai subi que rigueurs, que dégoûts;
» Faudra-t-il donc, pour être aimé de vous,
» Que je l'imite en son ingratitude»!

- « Ah! c'est aussi de vos emportemens
» Pousser trop loin la fureur impuissante,
» Répond Ruben d'une voix menaçante!
» Modérez mieux ces jaloux sentimens.
» Cessez du moins cet horrible langage;
» Ou, s'il le faut, d'un égal châtement
» Je punirai le fils qui lâchement
» Quitta sa mère, et le fils qui l'outrage.
» Il est trop vrai que, par son abandon,
» Blessé déjà du coup le plus sensible,
» Pour Azaël mon cœur inaccessible,

- » A tous ses torts ne voit aucun pardon ;
- » Mais, devant moi, que personne n'oublie
- » Qu'il est absent, peut-être infortuné.
- » Si loin de lui votre cœur entraîné
- » Brise le nœud qui tous les deux vous lie,
- » Rappelez-vous qu'il est encor mon fils!
- » Le temps approche où le lin de nos plaines,
- » Les purs tissus préparés de nos laines
- » Iront vêtir la superbe Memphis;
- » J'ordonne alors qu'un serviteur fidèle
- » Jusqu'en ses murs cherche mon fils errant.
- » Puisqu'à nos pleurs il fut indifférent,
- » Je ne veux point qu'égaré dans son zèle,
- » Ce serviteur, trompant ma volonté,
- » Ramène ici l'enfant qui m'a quitté;
- » Mais que du moins, éclairant ma tendresse,
- » Un sûr témoin jusqu'à nous arrivant
- » M'apprenne enfin s'il faut, dans ma vieillesse,
- » Le pleurer mort, ou le plaindre vivant ».

Pharan pâlit à la voix de son père.

Tels de Dieu même éclataient les accens,
Quand, se mêlant à la voix du tonnerre,
Au mont Sina, sa parole sévère
De son prophète épouvantait les sens.
O de Ruben équitable tendresse!
Nul soin ne coûte à ce cœur paternel.
Bientôt il veut, devant sa promesse,
Qu'un jeune Hébreu, de l'âge d'Azaël,
Chaque matin, sans tromper son attente,
Vers le désert se rende au jour levant,
Chargé du soin d'amener à sa tente
Tout voyageur de Memphis arrivant;
Et, du soleil quand le flambeau s'efface,
Sur les chemins, et d'espace en espace,
Ses serviteurs ont ordre d'arracher
Du cèdre altier les souches résineuses,
Qui sur les monts s'allument en bûcher;
Pour que la nuit ces traces lumineuses

Viennent frapper d'une heureuse clarté
Sa tente ouverte à l'hospitalité.

Ces soins touchans, ce changement prospère
N'échappent point aux regards d'une mère.
Elle en jouit avec timidité;
Tant le malheur nourrit la défiance!
Et toutefois dans son cœur agité
Déjà se glisse un rayon d'espérance.
Mais c'est en vain qu'un zèle ingénieux
Vient rassurer sa tendresse craintive,
Sur cet enfant, objet de tant de vœux;
Nul avis sûr, nul indice n'arrive.

Enfin Ruben touche à ces jours heureux
Où cent chameaux, dans leurs courses lointaines,
Iront porter, de ses fertiles plaines,
Jusqu'à Memphis les tributs généreux.
Pharan, Nephtale et la jeune étrangère,

D'un soin commun, sous les yeux du vieillard,
Font préparer, pour ce prochain départ,
Des voyageurs l'aliment nécessaire,
Les fruits séchés, et l'outre aux larges flancs
Qui jusqu'au Nil, dans les sables brûlans,
Doit rafraîchir la caravane^s errante.
Un soir qu'enfin leur ardeur vigilante
A prolongé ces pénibles travaux,
Pendant la nuit, sur le seuil de la tente,
Le front poudreux, devant eux se présente
Un étranger, tout vêtu de lambeaux.
Il a du Nil visité les rivages,
Et va, dit-il, terminant ses voyages,
Loin de Memphis, cause de tous ses maux,
Ensevelir à Moab, sa patrie,
L'affreux chagrin dont son âme est flétrie.

Du voyageur Ruben touche la main;
Jephtèle approche, et se courbant soudain,
Avec respect, dans l'onde hospitalière

Lave ses pieds que souille la poussière ;
Et cependant , sur un tissu de lin ,
Nephtale apporte et les dattes vermeilles ,
Et le rayon , doux trésor des abeilles.

Dès que ces mets , par leurs sucs nourrissans ,
Du voyageur ont ranimé les sens ,
Ruben alors , d'une voix attendrie :
« Puis-je savoir , lui dit-il , si le ciel
» Offre à mes yeux un ami d'Israël ?
» Mais , quels que soient ton culte et ta patrie ,
» Dors sous ma tente avec sécurité.
» Si d'Osiris tu quittes la cité ⁹ ,
» Combien d'objets , en cette ville immense ,
» Ont dû s'offrir à ton œil enchanté !
» Raconte au moins à notre impatience
» Quel fait récent occupait les esprits ,
» Quels étrangers habitaient son enceinte ,
» Quand tu quittas ses rivages chéris.
» A nos désirs tu peux céder sans crainte ;

- » Au fond des cœurs, ah! si tu pénétrais,
» Sans nul effort, dans le mien tu lirais
» A te presser quel intérêt m'excite ».
« Qu'exiges-tu, répond le Moabite?
» Fils d'Israël ¹⁰, ton Dieu n'est pas le mien.
» Puisqu'entre nous il n'est aucun lien,
» Pourquoi vouloir qu'un étranger t'apprenne
» Quel fol orgueil, quelle espérance vaine,
» Jusqu'à Memphis, guida sa fille et lui;
» Et quel malheur, quel opprobre aujourd'hui,
» Seul, privé d'elle, à Moab le ramène.
» Heureux vieillard! laisse en paix mes chagrins.
» Le ciel, pour toi, n'a que des jours sereins.
» Des fils soumis, objet de ta tendresse,
» De leurs respects entourent ta vieillesse;
» Ta fille aux soins de l'hospitalité
» Joint la pudeur ainsi que la beauté;
» Laisse-moi fuir; ton bonheur m'importune.
» Adieu! je pars. Plaignez mon infortune!
» Et, pour jouir de tous ces biens si doux,

» Priez le ciel qu'il éloigne de vous
» Ce vil Hébreu, fléau de ma famille,
» Cet Azaël, qui m'a ravi ma fille » !

Il dit : Chacun, d'étonnement frappé,
Reste muet, et s'aperçoit à peine
Que l'étranger, dans sa fuite soudaine,
Loin de leurs yeux déjà s'est échappé.
Du seul Ruben la pitié tutélaire
Songe aux besoins du malheureux qui fuit,
Poursuit ses pas et s'en va, dans la nuit,
De dons furtifs charger son dromadaire.

Mais dans quel deuil, dans quel abattement
Les a plongés ce récit alarmant !
Le front baissé, le regard immobile,
Jephtèle éprouve un désespoir tranquille.
Dans ses rigueurs Pharan même amolli,
D'un cœur jaloux dépouillant la rudesse,
Avec effroi, voit son frère avili ;

Nephtale suit son aveugle tendresse;
Elle ne voit qu'un fils dans le malheur;
Elle le plaint; et dans sa rêverie
Vingt fois l'appelle, et soupire, et s'écrie :
« Il vit du moins! Dieu peut toucher son cœur ».

FIN DU SECOND CHANT.

NOTES

DU SECOND CHANT.

NOTES

DU SECOND CHANT.

² PAGE 103.

Lorsque Jacob sur des bords étrangers
Voulut au loin se chercher une épouse,
N'alla-t-il pas, jusqu'aux plaines d'Haran,
Porter ses vœux aux filles de Laban ?
Et du vieillard quand l'adresse jalouse,
De son hymen ayant fixé le jour,
Trompa Jacob, etc.

JACOB étant arrivé à Haran, ville de Mésopotamie, Laban, son oncle, le reçut chez lui avec de grands témoignages d'affection. Il avait deux filles, dont l'aînée s'appelait Lia et la plus jeune Rachel. Jacob lui demanda Rachel en

mariage, et s'offrit de le servir sept ans. Laban la lui promit à cette condition; mais, les sept ans étant passés, il le trompa, et mit Lia à la place de Rachel. Jacob, s'en étant aperçu, se plaignit hautement de sa mauvaise foi. Laban, pour l'appaiser, lui promit de lui donner Rachel peu de jours après, s'il voulait s'engager à le servir encore sept ans. Il y consentit; et ainsi il le servit quatorze ans pour avoir Rachel. Ce temps étant expiré, il pensait à s'en retourner vers son père : mais Laban, qui voyait son bien prospérer, entre les mains de Jacob, par la bénédiction que Dieu donnait à son travail, le pria de demeurer auprès de lui, et de continuer à prendre soin de ses troupeaux. Ils convinrent ensemble du profit qui reviendrait à Jacob, de sorte qu'il demeura encore six ans au service de Laban. Dieu bénit plus que jamais son travail et son industrie. En peu de temps il devint si riche que Laban et ses fils commencèrent à le regarder de mauvais œil. C'est ce qui fit que Jacob pensa à quitter ce pays, pour retourner vers son père. Dieu même le lui commanda et lui promit qu'il serait avec lui. Jacob, ayant donc pris le temps que son beau-père était absent, partit secrètement avec sa famille et tout ce qu'il possédait. Rachel, sans rien dire à personne, déroba les idoles de son

père, et les emporta; car Laban mêlait le culte des idoles avec celui du vrai Dieu.

(Voyez Genèse, chap. xxviii, xxix et xxx;

Flav. Joseph, Antiq. Jud. liv. i.^{er}, chap. xviii).

• PAGE 105.

Mais quand la nuit, des sommets de Ségor,
Étend son ombre et vient couvrir la terre,
Pâle et sans pleurs, etc.

Le pays de Ségor était dans la tribu de Siméon. Loth s'y retira par le conseil de l'ange, qui le fit sortir de Sodôme. La ville de Ségor fut préservée de l'incendie en sa considération. Ségor est le même lieu que Balé ou Béla. L'écriture nous représente les plaines de Ségor comme un pays délicieux et aussi fertile que l'Égypte. La Genèse l'appelle *le jardin du Seigneur*. On y recueillait un miel excellent.

(Voyez Genèse, chap. xiii, xiv et xv).

Quand son œil intrépide
 Voit s'avancer du fond de l'horizon
 Des vents du sud la brûlante rafale.
 Aussitôt l'air, qui se change en poison,
 Vient la frapper d'une chaleur fatale ;
 Le vent de feu d'un ciel tranquille et pur,
 En s'élevant, court enflammer l'azur.

Ce vent brûlant a deux noms : *kamsin*, qui veut dire cinquante jours ; on le nomme ainsi par la raison qu'il s'élève le plus souvent dans les cinquante jours qui environnent l'équinoxe ; les Arabes du désert l'appellent aussi *sémoun*, qui signifie poison. M. Volney assure que ce vent n'est point particulier à l'Égypte, qu'il se fait ressentir en Syrie, en Arabie, en Perse, en Afrique et même en Espagne. Les effets se ressemblent ; mais la direction diffère selon les lieux. En Égypte, le plus violent vient du sud-sud-ouest. Ce vent n'était point inconnu des anciens, comme on peut le voir dans Plutarque *, qui l'appelle

* Plutarque, Opinions des Philosophes, page 502, tome 12, traduction d'Amyot, édition de Bastien.

le vent brillant. L'auteur du poème de l'*Enfant Prodigue* a essayé de dépeindre les effets les plus remarquables de ce terrible ouragan. M. Bruce, dans son Voyage aux sources du Nil, en donne une description détaillée que le lecteur trouvera sans doute ici avec plaisir :

Le 14*, dit ce voyageur, à sept heures du matin, nous partîmes d'Assa-Nagga, et nous marchâmes droit au nord. A une heure nous fîmes halte à Waadi-el-Halboud, où l'on trouve quelques acacias. Nous avions ce jour-là fait ving-un milles. Nous fûmes tout à la fois surpris et épouvantés par un des spectacles les plus magnifiques qui puissent frapper nos yeux. Nous vîmes à l'ouest et au nord-ouest de nous, et à différentes distances, s'élever, du sein de cet immense désert, un grand nombre de colonnes de sable, qui tantôt couraient avec une prodigieuse rapidité, tantôt s'avançaient avec une majestueuse lenteur. Quelquefois nous tremblions qu'elles ne vinsent tout à coup nous accabler, et nous reçûmes en effet, de temps en temps, une certaine quantité de sable; mais ensuite elles s'éloignèrent au point que nous pouvions à peine les dis-

* Novembre 1772.

tinguer. Elles s'élevaient à une si grande hauteur qu'elles se perdaient dans les nuages. Souvent elles se brisaient très-haut, et ce volume immense de sable se dispersait dans les airs. Quelquefois c'était dans le milieu qu'elles étaient rompues, et le bruit qu'elles faisaient alors ressemblait à l'explosion d'un canon. Vers midi, le vent étant au nord, et soufflant très-fort, les colonnes s'avancèrent rapidement vers nous, et nous en comptâmes onze rangées à environ trois milles. Le diamètre de la plus grande me parut, à cette distance, d'environ dix pieds. Heureusement le vent passa au sud-est, et les colonnes s'éloignèrent; mais elles me laissèrent une impression qu'il est impossible de définir; c'était un mélange d'étonnement, de terreur et d'admiration. C'eût été en vain que nous eussions voulu fuir; le cheval le plus vite, le vaisseau le plus léger n'égalent point leur célérité; et la persuasion où j'étais de ne pouvoir leur échapper, me fit rester longtemps immobile à les contempler; de sorte qu'ensuite j'eus de la peine à rattraper nos chameaux.

Nous partîmes le 15 à sept heures et un quart du matin, dirigeant notre route un peu à l'ouest-nord-ouest et, autant que j'en pus juger, droit à Syène.

Nous revîmes ce jour-là des colonnes de sable mouvant , comme celles que nous avions vues la veille. Elles étaient pourtant en plus grand nombre et moins grandes. Elles s'avancèrent souvent jusqu'à deux milles de nous. Au lever du soleil , ces colonnes parurent comme un bois épais , et obscurcirent le ciel. Puis , les rayons du soleil pénétrant à travers , leur donnèrent l'air de véritables colonnes de feu. Alors tous nos compagnons furent au désespoir. Les Grecs disaient que c'était sans doute le jour du jugement. Imaël prétendait que ce ne pouvait être que l'enfer que nous voyions devant nous ; et tous les Turcororys croyaient que le monde était en feu. Je demandai à Idris s'il avait déjà vu un pareil spectacle. Il me répondit qu'oui , qu'il en avait vu fréquemment d'aussi terribles ; mais jamais de plus dangereux , parce que la rougeur de l'air semblait nous présager le sémoun. Je priai alors cet Arabe de n'en pas parler à nos gens , parce qu'ils l'avaient déjà senti à Imhauzara sur la route du Ras-el-Feel à Teawa , ainsi que dans l'Acaba de Gerri , et qu'ils avaient déjà assez peur de le retrouver ici.

A quatre heures de l'après - midi , nous partîmes de Waadi-del-Aned , marchant un peu à l'est de la ligne de

Syène. Les colonnes de sable qui, la veille, s'étaient évaporées le soir, ne paraissaient presque plus ce jour-là, ou du moins elles étaient à l'horizon à une très-grande distance. Cependant notre tranquillité ne dura pas long-temps. Idris ne la partagea même pas, et il nous dit, que, dès que nous verrions venir le sémoun, nous n'avions qu'à nous jeter la face contre terre, en appuyant notre bouche sur le sable, de manière que nous n'avalassions pas cet air empoisonné, aussi long-temps que nous pourrions tenir notre respiration. Nous fîmes halte à six heures du soir, auprès d'un rocher situé au milieu des sables stériles, où nos chameaux furent obligés de passer la nuit sans rien manger. Cet endroit s'appelle Ras-el-Seah; mais les Bishareens le nomment El-Mout, c'est-à-dire la Mort, nom de mauvaise augure!

Le 16, à dix heures et demie du matin, nous laissâmes El-Mout, marchant presque en droite ligne vers Syène. Nos gens étaient, sinon en gaieté, du moins plus contents que je ne les avais vus depuis notre départ de Gooz. Un des Barbarins entonna une chanson; mais le turc Hagi le fit taire, en lui disant gravement que, quand on chantait en pareille occasion, c'était vouloir

tenter la providence. Certes, il n'y a rien de si différent que la bravoure et le courage d'esprit. Hagi Ismael était en état de combattre vaillamment, et il n'avait pas la patience de souffrir.

A onze heures du matin, nous contemplions avec plaisir le sommet escarpé du Chiggre, dont nous approchions, et où nous espérions de pouvoir nous régaler de bonne eau, tout à notre aise, quand tout à coup Idris nous cria : *Jetez-vous à terre ; voilà le sémoun.* Je vis venir du sud-est un nuage aussi rouge que celui de l'arc-en-ciel, mais non pas si épais et si serré. Il avait environ vingt brasses de largeur, et était à douze pieds au-dessus du sol. Il s'avancait avec une extrême rapidité ; car à peine eus-je le temps de me détourner vers le nord, pour me jeter à terre, que je sentis la chaleur qui me frappait le visage. Nous restâmes tous, la bouche collée au sable, comme si nous étions morts, jusqu'à ce qu'Idris nous avertit que nous pouvions nous relever. Le météore que j'avais vu était en effet passé ; mais l'air était encore si chaud, que nous courions risque d'être suffoqués. Pour moi, je sentis bien que j'en avais respiré une partie ; et je fus dès ce moment attaqué

d'une espèce d'asthme, qui ne m'abandonna que lorsque j'eus fait usage des bains de Poretta en Italie, où j'allai deux ans après.

Un découragement général s'était emparé de notre caravane. Un silence morne régnait autour de moi; ou si mes compagnons se parlaient, c'était par des chuchotemens qui faisaient assez connaître que leurs discours ne m'étaient pas favorables, ou que mes gens s'intimidaient les uns les autres par de vaines suggestions, qui, dans aucun cas, ne pouvaient jamais produire aucun bon effet. Alors, je rassemblai toute la troupe; je lui fis une réprimande, et je l'exhortai à la patience, le plus qu'il me fut possible. Je leur dis de considérer que le *sémoun* m'avait presque ôté l'usage de la voix, et fait enfler le visage; qu'à peine je pouvais voir; que mon cou était couvert de pustules, et mes pieds enflés et entamés en plusieurs endroits.

Ce phénomène du *sémoun* auquel nous ne nous attendions pas, quoiqu'Ildris l'eût prévu, nous jeta tous dans le plus grand abattement. Ce vent terrible continua à souffler au point que nous en fûmes presque

entièrement épuisés ; et cependant son souffle était en même temps si faible, qu'à peine il aurait pu soulever une feuille d'arbre. A quatre heures quarante minutes cessa enfin le sémoun , et il se leva du côté du nord une brise rafraîchissante, qui soufflait par rafales de cinq ou six minutes, et laissait ensuite des intervalles de calme. Nous étions alors aux pieds de l'Acaba, qu'il fallait monter, avant d'arriver à Chiggre, où nous nous proposions de passer la nuit ; mais nous marchions tous en silence, sans qu'aucun de nous dît jusqu'où il croyait que nous devions aller.

(Voyage aux Sources du Nil, par James Bruce, traduit par M. Castera, tome 4, pages 630 et suivantes).

D'autres voyageurs assurent que, quand ces vents commencent à souffler, l'air prend d'abord un aspect inquietant ; le ciel, toujours si pur en ces climats, devient trouble ; le soleil perd son éclat et n'offre plus qu'un disque violace. L'air n'est pas nébuleux, mais gris et poudreux ; et réellement il est plein d'une poussière très-déliée, qui ne se dépose pas et qui pénètre partout. Ce vent, toujours léger et rapide, n'est pas d'abord très-chaud ; mais, à mesure qu'il prend de la durée, il

croît en intensité. Les corps animés le reconnaissent promptement au changement qu'ils éprouvent. Le poumon, qu'un air trop raréfié ne remplit plus, se contracte et se tourmente; la respiration devient courte, laborieuse. La peau est sèche, et l'on est dévoré d'une chaleur interne. On a beau se gorger d'eau, rien ne rétablit la transpiration. On cherche en vain la fraîcheur : les corps qui avaient coutume de la donner, trompent la main qui les touche; le marbre, le fer, l'eau, quoique le soleil soit voilé, sont chauds. Malheur, dit M. Volney qui donne ces détails, malheur aux voyageurs qu'un tel vent surprend en route, loin de tout asile! ils en subissent tout l'effet, qui est quelquefois porté jusqu'à la mort. Le danger est surtout au moment des rafales. Alors, la vitesse accroît la chaleur, au point de tuer subitement, avec des circonstances singulières. Tantôt un homme tombe, frappé, entre deux hommes qui restent sains; et tantôt il suffit de se porter un mouchoir aux narines, ou d'enfoncer le nez dans un trou de sable, comme font les chameaux. Le cadavre du malheureux qui succombe à cet air meurtrier, demeure chaud, enfle, devient bleu, et se déchire aisément.

4 PAGE 106.

Dans un vallon où le nopal en fleurs
Embaume l'air de sa sève odorante ,
Près d'un ruisseau la dépose expirante.

L'ouvrage de Savary sur l'Égypte , les Lettres édifiantes et les récits des voyageurs modernes nous apprennent que le nopal se trouve abondamment dans l'Égypte , et principalement dans les plaines ; il croît même dans les contrées désertes. Mais il est vraisemblable qu'à l'époque où je place l'action de ce poëme , le nopal n'était point connu en Égypte ; il est originaire d'Amérique ; c'est sur cette plante que se nourrit et se colore l'insecte appelé cochenille. « On prétend , dit M. Valmont de » Bomare , que les feuilles sortent les unes des autres ; » mais on pourrait dire avec plus de justesse que ce » sont ses branches. Les feuilles sont proprement les » petits boutons qui paraissent toujours aux endroits où » les épines croissent par la suite. Au reste , puisque ce » que nous appelons des branches , avec Bradley , a tou-

» jours été regardé comme des feuilles, nous con-
» tinuerons à leur donner le même nom que tout le
» monde.

» Il y a plusieurs espèces de ces plantes, qui différent
» principalement par la grandeur de leurs feuilles, la cou-
» leur de leurs fleurs et de leurs fruits, et par la couleur
» et la longueur de leurs épines. En général, elles ont toutes
» les feuilles de figure ovale : il y en a des espèces qui
» les ont de près d'un pied de longueur, et d'autres seu-
» lement de deux ou trois pouces ; leurs feuilles sont
» ordinairement garnies, de distance en distance, de
» nœuds d'épines ; il y en a de si longues que les Indiens
» s'en servent au lieu d'épingles ; d'autres ont les épines
» si courtes qu'on les aperçoit à peine. Les petites épines
» causent des piqûres cuisantes, et quand elles sont
» entrées dans la chair, elles sont quelquefois plus d'un
» mois à sortir, si l'on n'a bien soin de les chercher sur-
» le-champ. Les fruits paraissent toujours avant les fleurs
» sur cette espèce de plante, et lorsqu'ils semblent être bien
» mûrs, la fleur s'épanouit au bout. Elle est composée
» d'environ dix pétales, et d'une grappe de petits filets au
» milieu. Cette fleur s'ouvre toujours pendant la chaleur

» du soleil et se referme aussitôt que le soleil est passé.
» Lorsqu'on touche les filets des étamines , avant qu'elles
» aient répandu leur poussière fécondante , qui est com-
» posée de molécules , ordinairement sphériques , très-
» petites , jaunâtres et luisantes , ils se couchent tous cir-
» culairement les uns sur les autres , pendant que les antères
» jettent leur poussière. (Un mouvement semblable a été
» observé par M. de Jussieu dans les étamines de l'hélian-
» thème). Quand le fruit est mûr , il a une ressemblance
» grossière avec nos figues : il est ordinairement d'une
» couleur rouge foncée , et il a cela de particulier qu'il
» rend l'urine de celui qui en mange , rouge comme du
» sang , sans cependant lui faire aucun mal. C'est le suc
» de ce fruit qui donne la couleur rouge à la cochenille
» qui s'en nourrit ; aussi cet insecte nous donne-t-il en
» teinture une des plus belles couleurs. On dit que les
» teinturiers indiens se servent du suc même des fruits
» pour teindre en rouge.

» Les fleurs des opuntias sont jaunes pour l'ordinaire ,
» à l'exception d'une espèce qui a des fleurs couleur
» d'écarlate ; mais cette espèce est plus tendre , plus
» difficile à conserver et plus sujette à pourrir que les

» autres. Les unes se plaisent à ramper sur la terre ,
» d'autres croissent plus droites ; mais toutes aiment les
» endroits pierreux et les rochers. Ces plantes demandent
» une chaleur proportionnée au climat d'où elles viennent :
» il y en a une petite espèce à feuilles rondes, qui vient
» d'Italie ; on peut la laisser dehors tout l'hiver : elle
» porte du fruit en abondance. Les espèces de la Caroline
» et de la Virginie peuvent aussi résister en plein air ,
» à l'abri d'une muraille bien exposée. On les multiplie
» toutes en plantant les feuilles simples à deux pouces de
» profondeur.

» Les Indiens plantent et cultivent , autour de leurs ha-
» bitations, ces nopals, sur lesquels ils espèrent de faire
» plusieurs récoltes dans l'année. Ces prétendues feuilles ,
» comme celles de quantité de plantes grasses des pays
» chauds, peuvent rester long-temps hors de terre sans
» se dessécher, et reprendre étant fichées en terre. L'a-
» vantage qu'on en peut tirer, pour la nourriture des
» cochenilles, donne lieu à quelques Américains d'y em-
» ployer des terres inutiles, trop maigres, ou comme
» épuisées par d'autres plantations : elles y montent jus-

» qu'à la hauteur de huit pieds, quand on a bien soin
 » d'empêcher l'herbe de croître aux environs ».

(Valmont de Bomare).

⁵ PAGE 109.

Dans ta douleur, ô malheureuse mère!

Il n'est pas bon que tu sois solitaire.

Expression de l'écriture : *Il n'est pas bon que l'homme
 soit seul.*

⁶ PAGE 112.

Ses yeux en feu , qu'un nuage de sable

Irrite encore et que le jour accable.

On sait que les ophthalmies sont produites par ce vent brûlant, et que cette maladie est très-commune en Égypte. Ces tourbillons, dit M. de Paw, entraînent un sable si fin et si chaud qu'il blesse les glandes lacrymales et la rétine de ceux qui le reçoivent au visage, comme ferait un feu volant.

(Voyez Recherches philosophiques sur les Égyptiens
 et les Chinois, tome 1.^{er}, page 96).

7 PAGE 115.

Tels de Dieu même éclataient les accens,
Quand, se mêlant à la voix du tonnerre,
Au mont Sina, sa parole sévère
De son prophète épouvantait les sens.

Moïse, continuant de parler à Dieu, lui dit : Faites-moi voir votre gloire. Dieu lui répondit : Je vous montrerai toutes sortes de biens, et je vous ferai entendre le grand nom de l'Éternel ; car je ferai miséricorde à qui je voudrai, et j'userai de clémence envers qui il me plaira. Mais vous ne pourrez me voir vous-même, parce que nul homme ne peut me voir et vivre ; puis il ajouta : Il y a un lieu où je serai : vous vous tiendrez là sur le rocher, et je vous couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé : ensuite j'ôterai ma main, et vous me verrez par derrière ; mais vous ne pourrez voir mon visage.

Dieu dit ensuite à Moïse : Taillez deux tables de pierre, et tenez-vous prêt dès le grand matin, pour monter sur la montagne, où vous demeurerez seul avec moi. Moïse,

après avoir taillé deux pierres , se leva avant le jour , et monta , avec les deux tables , au sommet de la montagne de Sinai. Le Seigneur, étant descendu dans la nuée, passa devant Moïse , et lui fit entendre son grand nom , en disant : l'Éternel , le souverain Seigneur , le Dieu tout-puissant , plein de miséricorde et de douceur , lent à se mettre en colère , riche en bonté , véritable dans ses paroles ; qui fait sentir sa miséricorde jusqu'à mille générations ; qui efface le péché , l'iniquité et le crime ; devant qui nul n'est innocent par lui-même ; qui punit l'iniquité des pères dans les enfans et les petits-enfans , jusqu'à la troisième et quatrième génération. Dans ce moment Moïse se prosterna le visage contre terre , et fit cette prière à Dieu : Seigneur , si j'ai trouvé grâce devant vous , marchez , je vous supplie , avec nous ; car ce peuple a la tête dure et inflexible. Effacez nos iniquités et possédez-nous comme votre héritage.

Moïse demeura sur cette montagne avec le Seigneur, pendant quarante jours et quarante nuits , sans boire ni manger. Dieu écrivit les dix commandemens de sa loi sur les deux tables de pierre : après quoi , Moïse descendit de la montagne pour les apporter au peuple. Son

visage , sans qu'il le sût , était tout rayonnant de lumière , depuis l'entretien qu'il avait eu avec Dieu. Aaron et les enfans d'Israël , le voyant , craignaient d'approcher de lui ; mais Moïse les appela , et tous s'étant approchés , il leur fit savoir ce que le Seigneur lui avait dit sur la montagne. Après leur avoir parlé , il couvrit son visage d'un voile , qu'il ôtait toutes les fois qu'il entrait dans le tabernacle , pour parler à Dieu , et il le reprenait lorsqu'il avait à parler au peuple.

(Genèse , chap. xxxiv).

⁸ PAGE 117.

Pour ce prochain départ ,
Des voyageurs l'aliment nécessaire ,
Les fruits séchés , et l'outre aux larges flancs
Qui , jusqu'au Nil , dans les sables brûlans ,
Doit rafraîchir la caravane errante.

L'établissement des caravanes est de la plus haute antiquité. La première que l'on remarque dans l'histoire romaine remonte au temps d'Auguste , lors de l'expédition des légions pour découvrir les aromates de l'Arabie.

9 PAGE 118.

Si d'Osiris tu quittes la cité,
Combien d'objets, en cette ville immense,
Ont dû s'offrir à ton œil enchanté!

Plusieurs historiens ont donné à Memphis le nom de *ville d'Osiris*. Il paraît certain que les Égyptiens adoraient le soleil sous le nom d'*Osiris*. « Les anciens Égyptiens, dit Diodore de Sicile *, ayant construit la voûte des cieux élevée sur leurs têtes, et admiré l'ordre merveilleux qui règne dans l'univers, regardèrent le soleil et la lune comme des dieux éternels, et les honoraient d'un culte particulier. Ils nommèrent l'un Osiris, et l'autre Isis ». « Il est reconnu, dit Macrobe **, qu'Osiris n'est autre chose que le soleil. Lorsque les Égyptiens veulent le désigner avec leurs caractères hiéroglyphiques, ils peignent un sceptre et un œil ».

* Diodore de Sicile, liv. 1^{er}.

** Macrobe, Saturnales, liv. 1^{er}.

10 PAGE 119.

Fils d'Israël, ton Dieu n'est pas le mien,
Puisqu'entre nous il n'est aucun lien,
Pourquoi vouloir, etc. ?

Après la mort d'Achab, Moab secoua le joug d'Israël.

(Voyez les Rois, liv. v, chap. 1^{er}).

FIN DES NOTES DU SECOND CHANT.

TROISIÈME CHANT.

ARGUMENT

DU TROISIÈME CHANT.

ARRIVÉE d'Azaël à Memphis. — Son étonnement à la vue des merveilles que renferme cette vaste cité. — Arts et luxe de Memphis. — Azaël visite la plaine des Momies, le lac Achéruse et les Pyramides. — Palais de Pharaon. — Jardin royal. — Les canaux ; le papyrus ; le lotos. — Azaël se lasse bientôt d'admirer les monumens des arts, ou les productions du sol. — Fêtes d'Apis. — Réjouissances et débauches publiques. — Affluence d'étrangers à Memphis. — Azaël observe, pendant les fêtes, une jeune Moabite éclatante de beauté. — Il en devient épris. — Il lui déclare la violence de ses feux. — Peinture de l'amour dans ces

brûlans climats. — Épisode d'Azaël et de Lia. — Azaël écarte loin de lui tout ce qui peut lui rappeler son Dieu ou sa patrie. — Tristes pressentimens de Lia. — Azaël l'abandonne. — Désordres de l'Enfant Prodigue. — Nuits de débauches. — Horribles excès. — Jeu. — Sa fortune s'épuise. — Famine causée à Memphis par le défaut de crue du Nil. — Effroi des Égyptiens. — Renvoi des étrangers. — Rétablissement de l'ancienne coutume qui veut qu'une femme soit immolée au Nil, pour obtenir des Dieux le plein débordement du fleuve. — Dévouement de Lia. — Elle se précipite dans le Nil. — Fureur du peuple contre Azaël. — Il est chassé de Memphis.



L'ENFANT
PRODIGE.

POÈME.

TROISIÈME CHANT.

L'HÔTE des airs qu'un importun grillage
A retenu dans un long esclavage,
S'il peut franchir, dans son vol assuré,
Le fer jaloux dont il est entouré,
Reprend soudain sa liberté sauvage,
Au sein des bois cherche un nouvel abri,

Et dédaigneux des mains qui l'ont nourri,
Va, tout le jour, dans sa fuite imprudente,
Battre les airs d'une aile indépendante.

Tel Azaël, aux bords du Nil errant,
Vers sa famille à la douleur en proie
Jette de loin un œil indifférent;
Sur le rivage où Memphis se déploie,
Sur les granits¹, les jaspes, les métaux,
De toutes parts taillés en chapiteaux,
Dressés en mur, allongés en portique,
Sur ces beaux lieux, d'un beau ciel couronnés,
Fixe long-temps des regards étonnés,
Et, s'enivrant d'un bonheur fantastique,
Voudrait avoir, dans ses fougueux désirs,
De nouveaux sens pour de nouveaux plaisirs.

Il touche enfin² cette terre chérie,
De tous les arts primitive patrie.

Voilà ces bords où, par un flux constant,
Loin de son lit le fleuve qui s'étend,
Court épancher son onde tributaire,
Et la rappelle, en léguant à la terre
Ces sels nitreux, ces féconds sédimens,
Heureux produit de ses débordemens.
A tous ces dons de la riche nature
Se joint des arts la magique imposture :
Les chars roulans dans la vaste cité ;
Les longs tissus éclatans de dorures ;
Les jeux, les chants, les fêtes, les parures,
Pour les regards d'Azaël enchanté
Tout est prestige ; et la mort elle-même
Cache son deuil sous un utile emblème.

Vers cette plaine³, asile du trépas,
Où se dépose, avec un soin fidèle,
Des fils d'Isis la dépouille mortelle,
Le jeune Hébreu porte bientôt ses pas.
Il voit ce champ⁴, leur funèbre héritage,

Ce lac qui s'ouvre à leur dernier passage,
Et cette barque où le dur nautonier,
La rame en main, pour le fatal voyage,
Vient de la mort réclamer le denier ;
Tableaux touchans, coutume ingénieuse
Dont s'empara la Grèce fabuleuse.
Et si plus loin, dans ses vœux indiscrets,
Il veut errer sous ces temples secrets,
Sous ces caveaux, dont la voûte solide
Jusques aux cieus se dresse en pyramide,
Là, dans les suc⁵ dont l'heureux appareil
Garde à la mort tous les traits du sommeil,
Sous les bandeaux dont l'adroit assemblage
Du corps détruit conserve encor l'image,
Les Pharaons⁶ que la mort a frappés,
S'offrent à lui, dans leur noble attitude,
Du lin royal encor enveloppés ;
Et lui contemple avec inquiétude,
Dans tous ces rangs par la pourpre occupés,

Ces rois muets ⁷ dont la froide assemblée
Impose encor à son âme troublée.

Mais, rappelé dans la ville des arts,
Il va soudain reposer ses regards
Sur ces palais, sur ces vastes asiles,
Des rois vivans somptueux domiciles ;
Sur ces jardins où dans d'étroits canaux
Le large fleuve, emprisonnant ses flots,
Court arroser d'une onde passagère
Le papyrus ⁸, dont l'écorce légère
Se tresse en natte, en voile, en vêtement,
Et dont la cime, orgueilleux ornement,
Sur les autels déposée en offrande,
Sert d'holocauste, ou, pieuse guirlande,
Pare le front du sacrificateur ;
Et le lotos ⁹, dont la pudique fleur
Ouvre en tremblant son calice bleuâtre
Au dieu du jour dont elle est idolâtre,
Le pleure absent, aussitôt qu'il a lui

Du fond des eaux lève sa tête humide ,
Et jusqu'au soir prenant l'astre pour guide ;
Au sein des flots se replonge avec lui.

Pourquoi faut-il que l'art et ses miracles,
Que ce beau sol et ses rians spectacles
Au jeune Hébreu n'offrent qu'un vain attrait,
Bientôt détruit, aisément satisfait ;
D'une nature à ses yeux étrangère
Effet rapide, impression légère ;
Contre le feu qui couve dans ses sens
Faibles secours, remèdes impuissans !

Memphis prépare une fête nouvelle.
Les prêtres saints ¹⁰, les ministres des lois
Vont présenter, pour la première fois,
Aux yeux d'un peuple à tous ses dieux fidèle,
Le jeune dieu, quadrupède naissant,
Du vieil Apis héritier mugissant.
O ! quel spectacle et quelle horrible fête

S'offrent alors aux regards d'Azaël,
Remplis encor des pompes d'Israël !
Au seuil du temple où la foule s'arrête,
Dans les parvis, brillent de tous côtés
Les vases d'or de sardoine incrustés,
Les hauts trépieds, les lourdes draperies,
Que charge encor le poids des broderies.
On voit plus loin le sésame onctueux
Des lampes d'or alimenter les feux.
Le cynamome et la myrrhe enflammée
Montent dans l'air en vapeur embaumée ;
Des doigts savans, en sons mélodieux,
Font retentir le sistre ¹¹ harmonieux,
Et, tout le jour, ¹² le peuple dans l'ivresse
Laisse éclater sa bruyante allégresse,
Se livre aux jeux, aux danses, aux festins,
Aux vils amours, aux hymens clandestins,
A tout l'essor des voluptés brutales,
De ces climats hideuses bacchanales.

Parmi la foule et dans ces flots nombreux
De spectateurs, d'étrangers de tout âge
Qui, dans l'espoir de partager ces jeux,
Ont de Memphis abordé le rivage,
Azaël fixe un regard curieux
Sur une fille inconnue, étrangère.
Près d'un vieillard qu'elle appelle son père,
Vers cette pompe, en détournant les yeux,
Elle marchait; et quand la foule émue,
Sur les chemins s'arrêtant à sa vue,
Pour l'admirer, l'environnait; soudain
Elle cachait sous son voile de lin
Ses traits charmans, comme la jeune plante
Qui craint la bise et les vents du midi,
Cache sa fleur sous la voûte brillante
Du verre en dôme autour d'elle arrondi.

A tant d'attraits se livrant sans défense,
L'Israélite examine en silence
Ces vêtemens à Memphis ¹⁵ étrangers,

Ces longs cheveux ceints de bandeaux légers,
Ces anneaux d'or, des filles moabites
Riches atours, parures favorites.
Quand Azaël, l'observant de plus près,
Eut à loisir admiré tous ses traits,
Il veut la fuir; un pouvoir qui l'entraîne
Vers elle encor, malgré lui, le ramène.
Plus il la suit, et l'écoute, et la voit;
Plus de ses sens l'embrassement s'accroît.
Durant sept jours, la même fête appelle
Au même lieu les mêmes spectateurs;
Sept jours entiers, l'œil attaché sur elle,
Le malheureux, dans ses traits enchanteurs,
Dans ses regards que le trouble embarrasse,
Puisse l'amour, et l'espoir, et l'audace.
Déjà vingt fois, de sa bouche échappés,
Des mots brûlans, qu'elle écoute en silence,
De ces deux cœurs l'un de l'autre occupés
Ont préparé la douce intelligence.
S'il ne saisit le jour, l'instant offert,

Où retrouver l'occasion qu'il perd ?
Plus de délais ! Azaël sent qu'il aime,
Il faut aussi qu'il sache, à l'instant même,
Si du poison qu'il combat vainement
La jeune vierge éprouve le tourment.
A ce projet son âme est décidée ;
Il n'a qu'un but, qu'un espoir, qu'une idée :
La foule entière à ses yeux disparaît,
Et de ses feux révélant le secret :

« O de Moab la fille la plus chère !

» (dit-il tout bas à la jeune étrangère)

» Tu vois mon trouble ; il t'apprend mon amour ;

» C'est toi que j'aime , et tu vas , dans ce jour ,

» Fixer d'un mot ma destinée entière.

» Si tes dédains repoussent ma prière ,

» Je cours au Nil, et ses flots vont cacher

» Le malheureux qui ne t'a pu toucher.

» Mais près de toi si ta pitié m'arrête ,

» Si dans ton sein , toi-même , tu ressens

» Ce feu secret qui dévore mes sens ;

- » Écoute-moi : ces pompes, cette fête,
» Ces voluptés d'une foule en fureur,
» Ainsi qu'aux tiens à mes yeux font horreur.
» Il est, crois-moi, de plus pures délices,
» Des jeux plus doux et d'autres sacrifices.
» Quitte ces lieux ; suis mes pas ; sois ma sœur.
» Au jour tombant, viens sous la vigne en fleur ;
» Viens ! à ma foi que ta pudeur se livre.
» Tourne les yeux vers le fleuve ; vois-tu
» Ce bord désert par la vague battu ?
» Je te l'ai dit , sans toi je ne puis vivre ;
» J'y cours t'attendre : oseras-tu me suivre » ?

La jeune fille, éperdue aux accens
De cette voix qu'elle craint et qu'elle aime,
De volupté sent frémir tous ses sens ;
N'ose répondre, et dans l'ivresse extrême
D'un cœur brûlant qui se trahit lui-même,
Dénoue, et jette aux pieds de son amant
L'étroit tissu qui ceint son vêtement.

Il s'en saisit, et tout fier de ce gage,
Dont l'aspect seul rallume ses désirs,
Ivre d'espoir, il fuit vers le rivage,
Futur témoin de ses premiers plaisirs.

Mais sur ces bords qu'il parcourt en silence,
Dans quelle attente il compte les instans !
Oh! qu'il voudrait, en son impatience,
Vers l'avenir précipiter le temps !
Pourquoi faut-il qu'un si long jour devance
L'heureuse nuit où son bonheur commence!

Et dans son cours le soleil cependant
Déjà s'abaisse aux portes d'occident ;
Des bords du Nil une vapeur légère
S'exhale et monte en brume passagère ;
Le vent du soir frémit dans les roseaux ;
Le jour s'éteint ; on n'entend sur la rive
Que les ibis ¹⁴ qui, d'une aile craintive,
Viennent raser la surface des eaux ;

Et lui , lassé par une vaine attente ,
Sur le chemin vers Memphis prolongé
Fixait encor son œil découragé ,
Quand , tout à coup , devant lui se présente ,
De loin d'abord et comme une ombre errante ,
La jeune fille , objet de tous ses vœux .
A cet aspect , qui redouble ses feux ,
Son pas rapide a supprimé l'espace ;
Il part , il vole , il franchit comme un trait
Ce long chemin que son œil mesurait ,
Il est près d'elle , et , tout bouillant d'audace ,
De la beauté dont son cœur a fait choix ,
Sous ses baisers fait expirer la voix ,
Et de ses bras l'enveloppe et l'enlace .

 Ange du ciel , qui , de ce pur séjour ,
Viens des mortels légitimer l'amour ,
Et de l'hymen consacre le mystère ,
Ne laisse voir qu'à la nuit solitaire
Ces nœuds secrets , ces coupables transports ,

Ces courts plaisirs suivis de longs remords ;
Voile ta face ; et qu'un chaste nuage
Dérobe au ciel un hymen qui l'outrage !

O jour fatal ! dès que le jeune amant
Eut, dans l'excès de sa nouvelle flamme,
Aux voluptés abandonné son âme,
Dans tous ses goûts quel soudain changement !
Ces bourses d'or, ce funeste héritage,
Entre ses mains jusqu'ici sans usage,
Qu'il va bientôt en sentir tout le prix !
Sur les attraits dont sont oeil est épris
Il veut que l'or en longs tissus se joue,
Brille en réseau, tombe en voile flottant,
Ou, sur ce front de blancheur éclatant,
En bandeau souple et s'attache et se noue.
Lui-même il voit d'un regard de dédain
Son vêtement, dont le tissu de lin
Lui retraçait, sur ces bords infidèles,
Le souvenir des tentes paternelles ;

Il s'en dépouille ; il écarte, à dessein ;
Loin de l'objet de son idolâtrie,
Ce seul témoin qui dépose à ses yeux
Qu'en d'autres temps, il eut, sous d'autres cieux,
Ruben pour père, et Gessen pour patrie.
L'attrait du luxe et la soif des plaisirs
De tous ses sens éveillent les désirs.
Aux bords du fleuve ¹⁵, aux lieux où le rivage,
Mélange heureux de la terre et des eaux,
En golfes s'ouvre, en îles se partage,
L'art a créé pour ces hôtes nouveaux
D'un frais abri l'élégant édifice,
Où, quand du soir l'étoile reparait,
Le couple heureux s'achemine en secret,
Et de la nuit aux voluptés propice
Vient consumer, jusqu'au réveil du jour,
Les courts instans qu'abrège encor l'amour ;
Et du matin quand la clarté première
Frapait leurs yeux de sa pâle lumière,

Errant alors sur ces bords enchantés,
 L'Hébreu, près d'elle, ivre de voluptés,
 De ce bonheur qui l'étonne et l'agite
 Entretenait la jeune Moabite.

- « Chère Lia, lui disait-il un jour,
 » Apprends-moi donc par quel charme ineffable
 » Tu satisfais, tu préviens tour à tour
 » Dans tous ses vœux ce cœur insatiable !
 » Eh ! quel désir pourrais-je encor former ?
 » Je suis heureux, dès que l'aube nouvelle
 » Vers ce rivage à tes côtés m'appelle ;
 » Sûr de te plaire, et plus sûr de t'aimer,
 » Je suis heureux, quand la nuit, sous la tente,
 » De mes amours discrète confidente,
 » A tous nos jeux donne un plus libre essor.
 » Dans le sommeil je suis heureux encor :
 » Je crois sentir sur ma bouche enflammée
 » De tes baisers la saveur embaumée.
 » Ces doux transports tu les fis naître en moi ;

» Tout mon bonheur a commencé par toi ;
» Ah! que par toi tout mon bonheur finisse,
» Et que le fleuve à tes yeux m'engloutisse,
» Si tu n'es pas, jusqu'à mon dernier jour,
» Ma seule joie et mon unique amour »!

La Moabite écoute avec ivresse
Tous ces aveux qui flattent sa tendresse,
Et toutefois d'un sourd pressentiment,
D'un vague effroi son âme est dévorée.
Si, de son père occupée un moment,
Elle gémit d'en être séparée,
Au nom d'un père, elle voit son amant
Qui, repoussant sa tendre confiance,
L'écoute à peine et frémit en silence.
Lui-même, hélas ! la quitte plus souvent,
Revient moins vite, ou l'aborde en rêvant.
S'il était vrai qu'on trahît sa tendresse !
Ce noir soupçon qu'elle combat en vain,
Toujours chassé, se reproduit sans cesse,

Et par ces mots elle décèle enfin

L'affreux tourment dont le fardeau l'opresse :

- » Mon bien aimé, quand tu parles, je sens,
- » Jusqu'à mon cœur pénétrer tes accens,
- » Et cette voix à qui tout est possible
- » Ne frappe point une oreille insensible.
- » Mais mon regard est-il donc condamné
- » A voir toujours mon père abandonné ?
- » Ce souvenir me poursuit comme un crime.
- » Malgré moi-même il m'atteint dans tes bras,
- » Et vient troubler ma joie illégitime.
- » Bien plus que toi je fus coupable, hélas !
- » Le ciel est juste ; et sans que je refuse
- » Un châtement qui m'unit à ton sort,
- » Cherchons tous deux si pour le même tort,
- » Nous n'aurions pas aussi la même excuse ;
- » Tous deux unis par le même lien,
- » Allons rejoindre et mon père et le tien ;
- » Et de Ruben si l'équité sévère
- » Fermait sa tente à l'épouse étrangère,

- » Peut-être, un jour, toi-même, sans danger,
» Tu fléchirais son courroux passager ;
» Sans accuser une main qui t'est chère,
» Sans devancer, par des vœux indiscrets,
» Cet heureux jour promis à ma misère,
» Dans ta tribu, du moins, je l'attendrais,
» Et, s'il le faut, j'y servirais ta mère ».

- « — Qui! toi, Lia! peux-tu former ce vœu?
» Puis-je l'entendre? et connais-tu si peu
» Quel Dieu terrible adore ma patrie?
» Ne sais-tu pas que, pour ce Dieu jaloux,
» Notre hymen seul est une idolâtrie,
» Et que Gessen n'a plus d'abris pour nous?
» Si j'écoutais ce vœu pusillanime,
» Lia, toi-même en serais la victime.
» Quand ton époux, dans Gessen revenu,
» T'y garderait la foi qu'il t'a promise;
» Veux-tu, dis-moi, qu'un père prévenu
» Loin de mon lit te bannisse, ou me dise :

- » Retire-toi ¹⁶ ! je ne t'ai point connu.
» Non, non, Lia ! dans ton cœur trop facile
» N'entretiens pas un espoir inutile :
» Je suis chassé du foyer paternel.
» Ton sort t'attache au sort d'un criminel ;
» Pour le subir, arme-toi de courage ;
» Vivre exilés , voilà notre partage » !

A ce discours, à ce langage affreux ,
Lia pâlit, dans son sein douloureux
Retient sa plainte, enferme ses alarmes,
Et son regard s'est voilé de ses larmes.

Il est donc vrai ! dans cet état cruel,
Son seul asile est aux bras d'Azaël ;
Son cœur se ferme à toute autre espérance ;
Un long chagrin la consume en silence ;
De jour en jour , sur ses jeunes traits
De la douleur le voile vient s'étendre ,
Sans qu'Azaël, par un seul mot plus tendre,

D'un mal qu'il cause arrête les progrès;
Loin d'affermir ce timide courage,
De ses douleurs qu'il pourrait soulager,
De ses remords qu'il devrait partager,
Le seul aspect l'importune et l'outrage;
Il s'en éloigne, ou, d'abord avec soin,
Plus rarement s'en montre le témoin;
Puis, se livrant à ses goûts infidèles,
Poursuit déjà des voluptés nouvelles;
Et de son cœur il a bientôt chassé
Le souvenir de son bonheur passé.

Tandis qu'en proie au chagrin qui la tue,
Lia gémit, sous ses maux abattue;
De tout devoir, de tout soin dégagé,
Dans les plaisirs son amant est plongé.
Memphis le voit, prodigue de largesses,
Sur ses excès attirant tous les yeux,
De vingt beautés, opprobre de ces lieux,
Solliciter les vénales tendresses.

Déjà son bien follement dispersé
Suffit à peine à son luxe insensé.
Le jour, la nuit, sous une vaste tente
Où l'or se mêle à la pourpre éclatante ;
Dans des banquets où les mets somptueux ,
Les flots du vin, les chants voluptueux
De tous les sens vont allumer l'audace,
A ses côtés effrontément il place
Et l'adultère, au regard alarmé,
Et la débauche, au visage enflammé.
Un vil ramas de femmes impudiques,
D'hommes flétris, honte et fléau des mœurs,
A tous ses goûts, à toutes ses fureurs
Viennent offrir des voluptés cyniques.
D'un chaste hymen veut-il troubler les feux ?
Si vainement il a porté ses vœux
A la beauté qu'il brûle de séduire,
D'obscurs suppôts, par son ordre agissant,
Bientôt près d'elle ont l'art de s'introduire ;
Leur main lui verse un philtre assoupissant,

Et, dans la nuit, à l'heure fortunée
Qui de ses droits avertit l'hyménée,
L'un d'eux, sans bruit, et sûr de la trouver,
Va de son lit hardiment l'enlever.
La jeune épouse, encor toute assoupie,
Croit, en entrant sous cette tente impie,
Gagner la couche où son époux l'attend;
Près d'Azaël un esclave l'étend;
D'un long sommeil victime involontaire,
Elle est livrée à son amour brutal,
Et dans ce lit à la pudeur fatal
Entre innocente, et s'éveille adultère.
Et quand l'excès de tant d'affreux plaisirs
A d'Azaël abattu l'énergie,
Son cœur se livre à d'avares désirs.
Le jeu se mêle à la bruyante orgie ;
Les dés soudain résonnent agités.
Autour de lui ce signal fait paraître
Tous ces brigands que le désert voit naître,
Des bords du Nil ces hôtes redoutés,

Qui, méditant leur adroite rapine,
Vont d'Azaël consommer la ruine.
Leur main rusée étale sous ses yeux
Les bourses d'or, les bijoux précieux;
Du sort, par eux, toute chance est prévue.
Le jeune Hébreu croit déjà s'emparer
De tous ces biens que convoite sa vue;
Mais, contre lui prompt à se déclarer,
Le sort, que guide une adresse coupable,
A ses regards s'obstine à présenter
Du dé fatal la chance inévitable;
Battu du sort, il veut encor lutter;
Le dé toujours vient tromper son attente.
Il voit enfin sa fortune expirante
Tomber aux mains de ces hommes sans foi;
Et, gémissant sur sa bourse épuisée,
Reste en spectacle à leur lâche risée.
De chaque nuit tel est l'affreux emploi;
Et lorsqu'enfin les heures fugitives
Montrent l'aurore à l'orient vermeil,

Le jour qui naît plonge en un lourd sommeil
Ses vils amis et ses impurs convives.

Mais quel fléau ¹⁷, quelle calamité
Des Pharaons vient frapper la cité !
Sur ce rivage, où tout un peuple abonde,
Pourquoi ce deuil, ce désespoir, ces cris ?
Voici les temps où le sol d'Osiris,
Fertilisé par le flot qui l'inonde,
Doit se couvrir d'une moisson féconde ;
Et cependant, infidèle à ses bords,
Le dieu du Nil, de son urne profonde,
N'a point versé les liquides trésors.
Point de moisson ! la foule misérable,
L'œil sur les flots tristement attaché,
Depuis trois mois, vers le sol desséché
Appelle en vain le fleuve inexorable.
De la famine ¹⁸ affreux avant-coureur,
Déjà l'effroi de tous les cœurs s'empare.

De ce moment, plus de pitié! la peur
Règne partout et la peur est barbare.

Un prompt édit, dans ce commun danger,
Loin de Memphis, bannit tout étranger.
Des magistrats la prudence sévère
A reproduit l'usage ¹⁹ sanguinaire
Qui, quand le Nil, en son fatal repos,
Refuse aux champs l'aliment de ses flots,
Veut qu'une femme, au rivage amenée,
Soit dans le fleuve à périr condamnée.
L'édit sanglant, dans Memphis proclamé,
A la famine ajoute l'épouvante.
Chacun frémit; le jeune homme alarmé
Cache aux regards sa sœur ou son amante;
Plus d'un vieillard, plus d'un père, en secret,
Se plaint aux dieux de ce funeste arrêt,
Et chaque mère, au sein de sa famille,
Entre ses bras presse en tremblant sa fille.

Un sûr avis, de son destin cruel
Vient informer l'amante d'Azaël.
Pour tous les deux Memphis n'a plus d'asile;
Ah! si du moins l'arrêt qui les exile,
Dans le malheur, pouvait les réunir,
O! que Lia se montrerait docile
A cette loi qui vient de la bannir!
Mais de l'ingrat la longue indifférence
A dans son cœur détruit toute espérance.
Combien de jours passés déjà sans lui!
Que devenir! vers Moab qu'elle a fui
La verra-t-on ramenant sa misère,
Et d'un époux révélant l'abandon,
Quand elle-même a besoin de pardon,
Contre Azaël armer le cœur d'un père;
Ou, se fiant aux droits d'un vain hymen,
Montrer sa honte aux tentes de Gessen?
L'infortunée! un autre espoir l'anime.
Le Nil, dit-on, demande une victime;
C'est à ce prix que les dieux ont voulu

Rendre à Memphis la paix et l'abondance :

C'en est assez, son sort est résolu.

C'est trop long-temps souffrir sans espérance ;

Elle a vécu ²⁰. Sans frayeur, sans regrets,

Du sacrifice elle fait les apprêts.

Un triste soin, pour dernière parure,

Lui fait choisir cette même ceinture

Qu'à l'infidèle abandonna sa main.

Bientôt, du Nil ayant pris le chemin,

Parmi la foule elle s'ouvre un passage ;

En s'approchant du funeste rivage,

Au bruit des flots qui vont l'envelopper,

De quelqu'effroi son cœur se sent frapper ;

Mais, aussitôt recueillant son courage,

Au bord du fleuve elle arrête ses pas,

D'un long regard le mesure en silence,

Un seul moment plaint son cruel trépas ;

Puis, tout à coup, dans l'horizon immense

Apercevant un nuage léger

Qui vers Moab semblait se diriger :
« Heureux séjour de la douce patrie !
» Champs de Moab ! terre long-temps chérie !
» Pourquoi faut-il, sous un ciel en courroux,
» Borner ma course, et mourir loin de vous !
» Fleuve sacré, puissent tes ondes pures
» D'un cœur coupable effacer les souillures !
» Puisse ma mort, en désarmant tes flots,
» Permettre enfin que l'auteur de mes maux
» Habite en paix tes rivages qu'il aime,
» Et qu'avec lui j'ai tant aimés moi-même !
» Je meurs du moins en lui gardant ma foi.
» Je meurs pour lui, qui ne vit plus pour moi.
» Dieux de Memphis, prenez votre victime » !
Elle s'écrie et dans les flots s'abîme.

Son dévouement, sa déplorable fin
Saisit les cœurs d'un intérêt soudain ;
Une pitié rapide et généreuse,
Dans tous les rangs, fait bientôt parvenir

Les derniers sons de sa voix douloureuse ;
 Pour la venger, chacun voudrait punir
 L'indigne amant qui, par un lâche outrage,
 Au désespoir a réduit son courage :
 C'est lui surtout que Memphis doit bannir.

Contre ses jours une foule inhumaine
 Formait déjà tous les vœux de la haine ;
 Quand vers ces bords un instinct curieux
 Pousse Azaël, qui, non loin de ces lieux,
 Rêvait sans doute à des erreurs nouvelles.
 Ce bruit l'étonne ; il court, il a des ailes ;
 Il veut savoir s'il est quelque danger ,
 Quelque malheur qu'il doive partager.
 En le voyant, la foule qui s'anime
 Montre le fleuve et parle de victime.
 Pourquoi ce mot qu'il entend proférer
 D'un jour fatal semble-t-il l'éclairer ?
 A ce seul mot, pourquoi dans sa pensée
 Lia soudain s'est-elle retracée ?

Il doute encor ; il peut encor douter.
Dieu ! quel objet ! quelle affreuse lumière !
De son amante il voit au loin flotter,
Il reconnaît la dépouille dernière.....

Trop assuré de son funeste sort,
Le malheureux, à cette horrible image,
Reste sans voix, sans force, sans courage,
Et l'œil fixé sur ce fleuve de mort
Qui, pour jamais, engloutit tant de charmes.
Le peuple en vain l'accable de mépris ;
Morne, insensible, il n'oppose à ses cris
Qu'un deuil sans plainte, un désespoir sans larmes.
Tous les excès d'une foule en courroux
Sont, à ses yeux, des châtimens trop doux.
Il veut mourir ; il veut qu'au même abîme,
La mort du moins le joigne à sa victime ;
Il va la suivre ; on l'arrache à ces bords ;
Loin de son lit le fleuve aussi l'exile ;

Et sans pitié l'on ferme à ses remords
Ce seul refuge et ce dernier asile.

C'est vainement qu'au jour de ses dangers,
Autour de lui son infortune appelle
De son bonheur les amis passagers ;
A ses revers nul n'est resté fidèle.
Chacun l'accuse, ou l'outrage, ou le fuit.
Hors de Memphis il est enfin conduit ;
Aux cris alors succède un long silence ;
En criminel, il reçoit la sentence
Qui pour jamais le bannit de ces lieux ;
Puis, dans sa fuite, évitant tous les yeux,
Vers le désert il marche sans se plaindre ;
Et là du moins il n'aura plus à craindre
Que ses remords et le courroux des Cieux.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

¹ PAGE 152.

Sur les granits, les jaspes, les métaux
De toutes parts taillés en chapiteaux,
Dressés en mur, allongés en portique,
Sur ces beaux lieux d'un beau ciel couronnés
Fixe long-temps des regards étonnés.

ON se figure aisément l'impression que dut faire un tel spectacle sur un jeune Hébreu, échappé des solitudes de Gessen, lorsqu'aujourd'hui même les ruines seules de Memphis inspirent un semblable enthousiasme aux voyageurs européens que la curiosité amène dans ces contrées.

Voici l'extrait d'une lettre du capitaine Louis Norden , datée de Copenhague le 19 avril 1739. Cette lettre est tirée des *Nouvelles littéraires* , publiées à Florence en 1740.

« Je ne finirais point si je voulais me mettre en de-
 » voir de vous communiquer exactement ce que j'ai vu
 » dans cette source de toutes les sciences (l'Égypte an-
 » cienne). Qu'on ne me parle plus de Rome ; que la
 » Grèce se taise , si elle ne veut pas être convaincue qu'elle
 » n'a jamais rien su que par le moyen de l'Égypte.
 » Quelle vénérable architecture ! quelle magnificence !
 » quelle mécanique ! quelle nation enfin qui a eu le cou-
 » rage d'entreprendre des ouvrages si surprenans ! Ils sur-
 » passent en vérité l'idée qu'on s'en peut former : j'y
 » trouve seulement à dire qu'en m'exprimant sans la
 » moindre exagération à leur sujet , on aura toujours
 » peine à me croire ».

Je dois dire ici que j'ai puisé un grand nombre de renseignements utiles , sur l'ancienne Memphis , dans l'excellente traduction que M. Langlès a donnée du *Voyage de Norden*.

Quant aux *murailles de métaux* dont il est parlé dans ma description de Memphis, une note extraite par M. Langlès, d'un manuscrit arabe de la Bibliothèque Impériale, apprend que *l'on comptait à Memphis soixante et dix portes en fer; et qu'une muraille de fer et de cuivre environnait cette ville.*

^a PAGE 152.

Il touche enfin cette terre chérie,
De tous les arts primitive patrie.

« Les Égyptiens prétendent que le genre humain a
» commencé en Égypte; et ils allèguent pour raison la
» fertilité de leur terroir et les avantages que leur rap-
» porte le Nil. Ils disent que dès que les élémens ont été
» développés, l'Égypte a produit les premiers hommes,
» puisqu'enfin dans la disposition même où est maintenant
» l'univers, la terre d'Égypte est la seule qui enfante
» encore quelques animaux. De plus, s'il est échappé quel-
» ques êtres vivans du déluge de Deucalion, c'est l'Égypte
» qui les a sauvés, puisqu'étant en partie sous l'aspect

» immédiat du soleil, elle est plus exempte des grandes
 » pluies que tout autre pays. Si au contraire ce déluge
 » les a tous fait périr sans exception, on ne peut placer,
 » avec quelque vraisemblance, les premiers essais du re-
 » nouvellement de la nature que dans l'Égypte; car la
 » chaleur de son climat, tempérée par les vapeurs froides
 » et humides qui lui étaient apportées de tous les endroits
 » de la terre, devait former un air très-propre à la géné-
 » ration des animaux ».

(Diodore de Sicile, liv. 1.^{er}, section 1^{re}).

Ces raisonnemens sont d'une logique qui est bien loin
 d'être péremptoire, et, à coup sûr, d'une bien mau-
 vaise physique; mais ils prouvent que telle était alors
 l'opinion répandue chez les Égyptiens. Une opinion mieux
 fondée est celle qui établit que la plupart des arts ont
 été apportés des bords du Nil dans la Grèce.

3 PAGE 153.

Vers cette plaine, asile du trépas,
 Où se dépose, avec un soin fidèle,

Des fils d'Isis la dépouille mortelle,

Le jeune Hébreu, etc.

On voit qu'il est ici question de la plaine des Momies. Cette plaine était aux portes de Memphis ; on y arrivait en traversant le lac Achéruse : c'est là que se déposaient les momies des Égyptiens qui n'étaient point assez riches pour avoir d'autre sépulture. Cette plaine peut avoir douze lieues de tour : son fond est un rocher très-plat qui paraît avoir été couvert autrefois par les eaux de la mer , et qui se trouve aujourd'hui caché sous cinq ou six pieds de sable. Avant de pouvoir creuser le caveau où se déposait le cadavre , il fallait enlever le sable qui couvrait le rocher : ensuite on pratiquait une espèce de chambre dans la pierre même ; cette chambre enfermait plusieurs niches destinées à recevoir les corps des chefs de la famille à qui cette sépulture était destinée. A chaque cadavre qu'on y déposait , on avait soin de fermer exactement l'ouverture , par une pierre taillée si juste que le sable ne pût point y pénétrer. C'est de cette plaine qu'ont été tirées les momies envoyées en Europe. Les habitans de Memphis ne pouvaient guère choisir de lieu plus avantageux , soit pour la conservation des corps , puisque

la nature même du terrain semblait les mettre à l'abri de la corruption, soit pour les préserver d'être violés par un effet de l'avarice ou de l'impiété des hommes.

4 PAGE 153.

Il voit ce champ, leur funèbre héritage,
 Ce lac qui s'ouvre à leur dernier passage,
 Et cette barque où le dur nautonier,
 La rame en main, pour le fatal voyage,
 Vient de la mort réclamer le denier ;
 Tableaux touchans, coutume ingénieuse
 Dont s'empara la Grèce fabuleuse.

Comment ne pas reconnaître dans une foule d'images de la mythologie des Grecs, et surtout dans leur fable des Champs Élysées, les usages des peuples d'Égypte, chez lesquels avaient voyagé, au rapport d'Hérodote et de Diodore, les plus illustres personnages de la Grèce, tels que Orphée, Musée, Mélampe, Dédale, Homère, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, etc.? « Orphée, » nous dit Diodore de Sicile, a rapporté de son voyage

» ses mystères, ses orgies et toute la fable de l'Enfer.
 » Il n'y a d'autre différence que celle du nom entre
 » les fêtes de Bacchus et celles d'Osiris, comme entre
 » les fêtes de Cérès et celles d'Isis. Les supplices des
 » méchans dans le Tartare, le séjour des bons aux
 » Champs Elysées, et quelques autres idées semblables,
 » sont visiblement prises des funérailles des Égyptiens.
 » Mercure, conducteur des âmes chez les Grecs, a
 » été imaginé sur un homme à qui l'on remettait an-
 » ciennement, en Égypte, le corps d'un Apis mort,
 » pour le porter à un autre, qui le recevait avec un
 » masque à trois têtes, comme celles de Cerbère. Or-
 » phée ayant parlé en Grèce de cette pratique, Ho-
 » mère en a fait usage dans ces vers de l'Odyssée * :

» Avec son caducée, aux bords des fleuves sombres

» Mercure des héros avait conduit les ombres.

» Le poète ajoute un peu plus bas :

» Ils passent l'océan et le pâle rocher ;

» Et bientôt abordant par l'effort du nocher,

* Odyssée, livre xxiv.

- » Aux portes du soleil, lieu des images vaines,
» Ils parviennent enfin à ces heureuses plaines
» Où, jouissant de tout, excepté de leurs corps,
» Et libres de nos soins, on voit errer les morts ».
- » Or, l'Océan est le Nil même, auquel les Égyptiens
» donnent en leur langue un nom qui signifie la même
» chose qu'océan. Les portes du soleil sont la ville
» d'Héliopolis; et ces plaines heureuses, qu'on dit être
» le séjour des justes morts, ne sont à la lettre que
» les belles campagnes qui sont aux environs du lac
» d'Achérouse auprès de Memphis, et qui sont parta-
» gées par des champs et par des étangs couverts de
» blé ou de lotos. Ce n'est pas sans quelque fondement
» qu'on a dit que les morts habitent là; car c'est là
» qu'on termine les funérailles de la plupart des Égyptiens,
» lorsqu'après avoir fait traverser le Nil et le lac
» d'Achérouse à leurs corps, on les dépose enfin dans
» des tombes qui sont arrangées sous terre en cette
» campagne. Les cérémonies qui se pratiquent encore
» aujourd'hui dans l'Égypte conviennent à tout ce que
» les Grecs disent de l'Enfer, comme à la barque qui
» transporte les corps; à la pièce de monnaie qu'il faut
» donner au nocher, nommé Caron en langue égypt-

» tienne; au temple de la ténébreuse Hécate, placé à
» l'entrée de l'Enfer; aux portes du Cocyte et du Lé-
» thé, posées sur des gonds d'airain; à d'autres portes
» qui sont celles de la vérité; au simulacre de la justice
» qui est sans tête. Il en est ainsi de tout le reste, qui
» paraît n'être qu'une copie exacte de ces funérailles,
» telles même qu'on les fait actuellement.

» Dans la ville d'Acanthe, qui est au-delà du Nil,
» du côté de la Lybie, à six vingts stades de Memphis,
» il y a un tonneau percé, dans lequel trois cent
» soixante prêtres versent tous les jours de l'eau ap-
» portée du Nil.

» On dit que c'est Mélampe qui a apporté les fêtes
» de Bacchus en Grèce, la fable de Saturne, le combat
» des Titans, les périls et les malheurs des dieux.

» Dédale a imité, dans la Crète, le labyrinthe de l'É-
» gypte, qui subsiste encore aujourd'hui, quoiqu'il
» ait été bâti sous le roi Mendès, ou, comme d'autres le
» croient, sous le roi Marus, bien des années avant
» Minos. Toutes les statues que le même Dédale a

» faites en Grèce, sont du même goût que celles qu'il
» avait vues en Égypte; il avait fait même le mer-
» veilleux vestibule du temple de Vulcain à Memphis,
» ouvrage qui lui acquit tant de gloire, que l'on plaça
» dans ce temple sa statue en bois, faite de sa pro-
» pre main. Mais, de plus, le génie et les inventions
» de Dédale le mirent dans une si haute réputation,
» qu'on lui a rendu les honneurs divins; et l'on voit
» encore aujourd'hui, dans une des îles voisines de
» Memphis, un temple consacré sous son nom, et qui
» est en grande réputation dans le pays. Les Égyp-
» tiens allèguent différens témoignages du séjour d'Ho-
» mère chez eux, mais particulièrement le breuvage
» qu'il fait donner par Hélène à Télémaque chez Mé-
» nélas, pour lui faire * oublier ses maux; car, ce
» Népanthès, que le poète feint qu'Hélène a reçu de
» Polymneste, femme de Thon, à Thèbes en Égypte,
» n'est autre que ce fameux remède usité chez les fem-
» mes de Diospolis, et qui a fait dire d'elles qu'elles
» avaient seules le secret de dissiper la colère et le cha-

* Odyssée, livre iv.

» grin. Or, ils prétendent que Diospolis et Thèbes ne
» sont qu'une seule et même ville. L'épithète de toute
» d'or qu'Homère donne à Vénus, vient de l'Égypte,
» où l'on voit encore auprès de Memphis un champ
» consacré à la déesse ainsi surnommée. Il a tiré de
» la même source le mariage de Jupiter et de Junon,
» et le voyage des dieux en Éthiopie ; car, tous les ans,
» on transporte d'Égypte en Lybie, en traversant le
» fleuve, une chapelle de Jupiter, que l'on ramène
» quelques jours après, pour représenter le retour du dieu
» de son voyage d'Éthiopie. L'union de Jupiter et de
» Junon a été imaginée par Homère, sur certaines fêtes
» où les prêtres portent les deux chapelles de ces deux
» divinités, à côté l'une de l'autre, sur une montagne
» qu'on a jonchée de fleurs. Nous avons déjà remar-
» qué ce que les Égyptiens disent au sujet des lois
» de Lycurgue, de Solon et de Platon ; à l'égard de
» Pythagore, ils soutiennent que ses symboles, ses
» théorèmes de géométrie, ses nombres et sa mé-
» tempsycose ont été puisés chez eux. Ils prétendent
» aussi que Démocrite a passé cinq ans en Égypte, et
» qu'il y a appris tout ce qu'il a su d'astrologie. Ano-
» pidès, selon eux, ayant eu commerce avec leurs pré-

» tres et leurs astronomes, s'est instruit de même de
» plusieurs particularités touchant les astres, et en-
» tr'autres le soleil, dont le mouvement propre et an-
» nuel se fait dans un cercle oblique à l'équateur, et
» en un sens contraire au mouvement journalier du
» premier mobile. Ils disent la même chose d'Eudoxe,
» qui s'acquit beaucoup de gloire en portant chez les
» Grecs les observations astrologiques, et d'autres dé-
» couvertes des Égyptiens. Ils vont plus loin; car ils
» assurent que les plus fameux des anciens sculpteurs
» de la Grèce ont été élevés dans leurs écoles. Tels
» sont Téléclès et Théodore, fils de Rhæcus, qui ont
» fait la statue d'Apollon Pythien qui est à Samos;
» de telle sorte que Téléclès en ayant fait une moitié
» à Samos, pendant que son frère Théodore faisait
» l'autre à Éphèse, les deux pièces se rapportèrent si
» juste, que toute la figure ne paraît être que d'une
» seule main ».

(Diodore, livre 1.^{er}, section 2.^e).

⁵ PAGE 154.

Là, dans les suc's dont l'heureux appareil
Garde à la mort tous les traits du sommeil,
Sous les bandeaux dont l'adroit assemblage
Du corps détruit conserve encor l'image.

Hérodote * nous a transmis quelques détails sur la manière dont on embaumait les corps des grands, en Égypte. « Les embaumeurs, dit-il, tirent d'abord la » cervelle par les narines, partie avec un ferrement » recourbé, partie par le moyen des drogues qu'ils in- » troduisent dans la tête. Ils font ensuite une incision » dans le flanc, avec une pierre d'Éthiopie tranchante. Ils » tirent par cette ouverture les intestins, les nettoient » et les passent au vin de palmier; ils les passent encore » dans des aromates broyés; ensuite ils remplissent le » ventre de myrrhe pure broyée, de canelle et d'autres

* Histoire d'Hérodote, livre II, traduction de M. Larcher.

» parfums, l'encens excepté; puis ils le recousent. Lors-
 » que cela est fini, ils salent le corps, en le couvrant de
 » *natrum* *, pendant soixante et dix jours. Il n'est pas
 » permis de le laisser séjourner plus long-temps dans le sel.
 » Ces soixante et dix jours écoulés, ils lavent le corps
 » et l'enveloppent entièrement de bandes de toile de coton
 » enduites de *commi* **, dont les Égyptiens se servent ordi-
 » nairement comme de colle. Les parens retirent ensuite
 » le corps ***; ils font faire en bois un étui de forme hu-
 » maine; ils y renferment le mort, et le mettent dans
 » une salle destinée à cet usage; ils le placent droit
 » contre la muraille. Telle est la manière la plus magni-
 » fique d'embaumer les morts ».

* Le *natrum*, sel alkali fixe, qui s'unit aux liqueurs lymphatiques, huileuses, et aux graisses, et les sépare des parties solides.

** Le *commi* est la gomme arabique; on la tire de l'acacia, arbre très-commun dans l'Égypte.

*** Diodore de Sicile ajoute que le corps est alors revenu à sa première forme, de telle sorte que les poils mêmes des sourcils et des paupières sont démêlés, et que le mort semble avoir gardé l'air de son visage et le port de sa personne.

(Diodore de Sicile, livre 1, section 2).

⁶ PAGE 254.

Les Pharaons que la mort a frappés,
S'offrent à lui, etc.

Ce nom de *Pharaon* était un titre accordé alors aux rois d'Égypte, comme celui de *Ptolémée* fut donné aux mêmes rois, successeurs d'Alexandre; celui de *César* ou d'*Auguste*, aux empereurs romains; celui de *Mithridate*, aux rois de Pont; et d'*Antiochus*, aux rois de Syrie.

⁷ PAGE 155.

Ces rois muets, dont la froide assemblée
Impose encor à son âme troublée.

Cette description de l'intérieur des pyramides a fourni au père Lemoine, auteur du *Poème de Saint Louis*, des vers très-remarquables par la grandeur des images et le mérite de l'expression. J'espère que mes lecteurs me sau-

ront gré de leur donner ici ce fragment. C'est le morceau le moins défectueux du poëme, *quoique*, au jugement de M. de La Harpe, *on y aperçoit encore quelque rouille.*

Sous les pieds de ces monts taillés et suspendus,
 Il s'étend des pays ténébreux et perdus,
 Des déserts spacieux, des solitudes sombres,
 Faites pour le séjour des morts et de leurs ombres.
 Là sont les corps des rois et les corps des sultans,
 Divercement rangés selon l'ordre des temps.
 Les uns sont enchâssés dans des creuses images,
 A qui l'art a donné leur taille et leurs visages;
 Et dans ces vains portraits, qui sont leurs monumens,
 Leur orgueil se conserve avec leurs ossemens.
 Les autres embaumés sont posés en des niches,
 Où leurs ombres encor éclatantes et riches
 Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,
 La pompe de leur vie en celle de leur mort.
 De ce muet sénat, de cette cour terrible
 Le silence épouvante et la face est horrible.
 Là, sont les devanciers avec leurs descendans;
 Tous les règnes y sont; on y voit tous les temps;
 Et cette antiquité, ces siècles dont l'histoire
 N'a pu sauver qu'à peine une obscure mémoire,
 Réunis par la mort en cette sombre nuit,
 Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

Si le père Lemoine , ajoute M. de la Harpe , avait un certain nombre de pareils morceaux , il y aurait de quoi excuser toutes ses fautes. Il mériterait d'être lu , et il le serait.

(Cours de Littérature , tome 4 , page 179).

⁸ PAGE 155.

Le papyrus , dont l'écorce légère
 Se tresse en natte , en voile , en vêtement ,
 Et dont la cime , orgueilleux ornement ,
 Sur les autels déposée en offrande
 Sert d'holocauste , ou , pieuse guirlande ,
 Pare le front du sacrificateur.

Le papyrus est la plante qu'Hérodote appelle *byblos*. Théophraste , Pline et Strabon ont donné différentes descriptions de cette plante ; je vais les rapporter ici. « Le » papyrus * ne vient pas dans une eau profonde , mais » d'environ deux coudées ou même moins. La racine , qui

* Theophrast. de Plantis , lib. IV.

» est de la grosseur du poignet d'un homme robuste , et
 » longue de plus de dix coudées , croît au-dessus de la
 » terre même ; mais elle y tient par un grand nombre de
 » racines obliques et minces. La tige de cette plante est
 » triangulaire et environ de quatre coudées ; elle a une
 » chevelure faible : elle ne porte point de fruit... Le pa-
 » pyrus sert à beaucoup de choses : on en construit des
 » barques , et , de la pellicule de l'écorce , on fait des
 » voiles , des nattes , de certains vêtements , des couver-
 » tures de lit , des cordages , et beaucoup d'autres choses
 » en très-grand nombre.... Antigonus en fit faire des
 » cordages pour ses vaisseaux ».

« Le papyrus , dit Pline * , croît dans les lieux maré-
 » cageux de l'Égypte , ou dans des eaux dormantes que
 » le Nil laisse après son inondation , quand elles n'ont
 » pas plus de deux coudées de profondeur. La racine est
 » tortueuse et de la grosseur du bras : la tige est trian-
 » gulaire , elle va toujours en diminuant , et n'excède pas
 » dix coudées. Le haut , en forme de thyrsé , ne contient
 » point de graine , et ne sert qu'à faire des couronnes aux

* Plin. Hist. Nat. , lib. XIII , cap. XI.

» dieux à défaut de fleurs..... De la tige du papyrus en-
» trelacée on construit des barques, et du *liber*, on fait
» des voiles, des nattes, des habillemens, des couvertures
» de lit et des cordes..... On a appris depuis peu qu'il
» croissait du papyrus dans l'Euphrate, aux environs de
» Babylone, et qu'on en faisait aussi du papier ».

Strabon * nous dit qu'il y a deux espèces de papyrus ; l'une d'une qualité inférieure, et l'autre, qui est la meilleure, servant aux usages sacrés. Il pense aussi que la rareté de cette plante en Égypte doit être attribuée à la même ruse qui est employée par les Juifs à l'égard du dattier et du baumier : ils ne souffrent pas qu'elle croisse en beaucoup de lieux, pour augmenter le revenu de l'état, en en faisant hausser le prix.

D'après ce qu'on vient de lire, il paraît que c'est à tort que M. de Paw, dans ses *Recherches philosophiques* ** sur les Égyptiens et les Chinois, prétend que la

* Strab., lib. xvii.

** Tome 1.^{er}, page 168.

plante que les anciens appelaient *papyrus*, et qui croît en Égypte, n'est autre chose que la canne à sucre.

9 PAGE 155.

Et le lotos, dont la pudique fleur
Ouvre en tremblant son calice bleuâtre
Au dieu du jour dont elle est idolâtre,
Le pleure absent, aussitôt qu'il a lui, etc.

« Lorsque le Nil a pris toute sa crue, dit Hérodote *,
» et que les campagnes sont comme une espèce de mer,
» il paraît dans l'eau une quantité prodigieuse de lis, que
» les Égyptiens appellent lotos : ils les cueillent et les font
» sécher au soleil ; ils en prennent ensuite la graine : cette
» graine ressemble à celle du pavot, et se trouve au mi-
» lieu du lotos ; ils la pilent, et en font du pain qu'ils
» cuisent au feu. On mange aussi la racine de cette
» plante : elle est d'un goût agréable et doux ; elle est
» ronde et de la grosseur d'une pomme ». Diodore de

* Histoire d'Hérodote, livre II, traduction de M. Larcher.

Sicile s'accorde avec Hérodote sur l'usage que les Égyptiens faisaient de cette plante ; mais il donne une description plus détaillée de la fleur. « Le lotos , selon lui , » pousse une petite fleur semblable à celle du lis : il » produit plusieurs fleurs entassées les unes sur les autres ; » elles se resserrent quand le soleil se couche , et plongent » la tête dans l'eau ; mais , au lever du soleil , elles se re- » lèvent au-dessus de l'eau et s'épanouissent ».

Plusieurs modernes , et entr'autres Prosper Alpin , ont aussi donné des descriptions de cette plante. M. de Paw * assure qu'elle a disparu de l'Égypte. Savary prétend que *les ** ruisseaux des environs de Damiette en sont couverts et que , si les voyageurs qui ont parcouru l'Égypte n'ont pas vu le lotos , c'est qu'il ne se trouve point sur les grands canaux du Nil , mais dans les ruisseaux qui traversent l'intérieur des terres.*

Les récits des voyageurs ne nous donnaient que des

* *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois* , tome 1.^{er} , pages 165 et 166.

** *Lettres sur l'Égypte* , page 8 , note 9.

conjectures , la plupart erronées , sur le lotos , lorsque M. Savigny fit connaître à l'institut d'Égypte le résultat de ses recherches sur cette plante curieuse. La notice qu'il lut à cette société savante est peu connue ; elle a été publiée au Caire , pendant l'expédition d'Égypte , et elle trouve ici trop naturellement sa place pour que je veuille en priver mes lecteurs.

Parmi les plantes qui croissent au milieu des eaux , dit M. Savigny , et dont les fleurs , par l'éclat , la richesse , la variété de leur coloris , font l'ornement des ruisseaux , des fleuves et des lacs , on trouve une petite famille connue par les botanistes sous le nom de famille des morrènes. Ce sont des herbes peu élevées , à longues racines , à feuilles souvent radicales , tantôt flottantes à la surface de l'eau , tantôt entièrement submergées : leurs fleurs sont complètes et offrent un calice plus ou moins divisé , des pétales plus ou moins nombreux , des étamines toujours insérées au pistil , et un ovaire , ordinairement inférieur , chargé de styles ou simplement de stygmates. On range ces plantes dans la classe des unilobées , parce que leur semence est composée d'un seul cotyledon , ou de deux , dont un très-petit et presque insensible.

De tous les genres qui font partie de cette famille de morrènes, il n'en est aucun dont les fleurs ne le cèdent en grandeur et en beauté à celles du genre *nymphæa*. On reconnaît bientôt les diverses espèces qui le composent à leurs pétales très-multipliées, au nombre considérable de leurs étamines, à leur stygmate sensible, formant un large disque rayonné et posé immédiatement sur le sommet de l'ovaire, enfin à leur baie sèche, divisée en plusieurs loges, et renfermant plusieurs semences. Il ne s'en trouve que deux en Europe: l'une et l'autre se rencontrent aux environs de Paris; et il n'est personne qui, en se promenant sur les rives de la Seine, ou dans les prairies basses et noyées, voisines de ce fleuve, n'ait eu plus d'une fois l'occasion d'admirer les belles fleurs du nénuphar jaune, et les fleurs encore plus belles et plus éclatantes du nénuphar blanc. Nous allons voir que l'Égypte n'a rien à envier, sous ce rapport, aux contrées européennes.

En effet, depuis l'époque où le Nil commence à croître et à s'étendre dans les campagnes, jusqu'à celle où il a entièrement retiré ses eaux, la surface des canaux, des rivières, et généralement de presque tous les terrains

inondés, est émaillée de fleurs dont les magnifiques corolles, les unes blanches, les autres azurées, charment la vue par leur fraîcheur, et l'odorat par leur agréable parfum. Ces fleurs sont celles de deux espèces de nymphæa particulières à l'Égypte. La première, que Linnée appelle nymphæa lotus, est célébrée depuis long-temps par les historiens et les poètes : tous les voyageurs anciens et modernes lui ont payé leur tribut d'éloges et d'admiration. Savary, dans ses Lettres sur l'Égypte, la fit souvent paraître sur la scène pour embellir ses tableaux : aussi cette espèce est-elle bien connue des auteurs systématiques, et la plupart l'ont-ils caractérisée et décrite d'une manière très-satisfaisante.

Il n'en est pas de même de la seconde espèce, c'est-à-dire de celle dont les corolles sont azurées ; elle fut à peine aperçue par quelques voyageurs ; et, si l'on en fit mention, ce ne fut jamais que d'une manière vague et peu précise. Forskal, qui parcourut l'Égypte en 1761, et qui donna une Flore très-bien faite de ce pays, ne paraît pas l'avoir observée. Son silence à cet égard est d'autant plus étonnant, que la plante dont il s'agit croît toujours à côté du nymphæa lotus, et semble prendre

plaisir à confondre ses corolles avec les siennes : elle n'est pas même indiquée dans la dernière édition du *Systema Naturæ*, publié par Gmelin ; et on sait cependant que cet auteur a rassemblé avec l'attention la plus scrupuleuse toutes les espèces éparses dans les différens ouvrages de botanique qui avaient paru jusqu'à lui.

Ainsi il était indispensable d'assigner un nom et un caractère spécifique à ce nymphæa ; il fallait encore en donner une description faite avec exactitude : c'était en quelque sorte enrichir la botanique d'une plante nouvelle ; c'est aussi le but que je me suis proposé dans ce mémoire.

Mais comme cette espèce a beaucoup de rapports avec le nymphæa lotus , et qu'il ne serait pas impossible qu'on les eût souvent confondues , j'ai cru avantageux de les décrire comparativement ; car, par ce moyen , on sentira mieux les caractères qui les séparent , et qui obligent d'en former deux espèces distinctes.

La racine du nymphæa lotus , et celle de l'autre espèce que je nommerai , d'après la couleur de ses corolles , nénuphar azuré , en latin *nymphæa cærulea* , consistent

en un faisceau de très-longes filamens , charnus , blanchâtres , dont l'extrémité supérieure tient à des tubercules arrondis. Dans plusieurs provinces de l'Égypte , on arrache , après l'inondation , ces mêmes tubercules , principalement ceux de la première espèce ; on les y emploie comme aliment : la saveur en est sèche , terreuse , et en fait un mets peu délicat.

Dans l'une et l'autre , les feuilles sont grandes , assez nombreuses , sous-orbiculaires , divisées en deux lobes , depuis leur base jusqu'à l'endroit où s'insère le pétiole , c'est-à-dire à peu près jusqu'au milieu du disque : elles sont moins épaisses que celles de nos nénuphars d'Europe , d'un vert un peu foncé , luisantes en dessus , souvent lavées de pourpre ou de violet en dessous. Ces feuilles sont portées par des pétioles radicaux , cylindriques , légèrement comprimés , quelquefois très-longes ; et elles nagent à la surface des eaux.

Les fleurs sont très-grandes et ont souvent plus de quatre pouces de diamètre. Leurs pédoncules , qui naissent de la racine , sont uniflores et ne diffèrent que très-peu des pétioles.

Le calice de ces fleurs est composé de huit folioles, disposées sur deux rangs et colorées en dedans. Les plus intérieures sont aussi les plus colorées, et ressemblent un peu aux pétales.

Ces derniers, au nombre de douze à vingt, sont également disposés sur plusieurs séries.

Les étamines sont de couleur jaune, à filamens larges, pétaliformes.

Les rayons du stygmate varient ordinairement pour le nombre, depuis douze jusqu'à vingt-cinq : ils sont de la couleur des étamines, comprimés et légèrement infléchis à leur sommet.

Voilà ce que les racines, les feuilles et les fleurs offrent de commun. Examinons actuellement les différences qu'elles présentent.

Les feuilles du *nymphæa lotus* sont bordées, dans tout leur contour, de dentelures très-aiguës, fermes et presque piquantes : leurs lobes sont le plus souvent exactement

parallèles, et quelquefois même ils convergent et se recouvrent mutuellement; leur surface inférieure est chargée de nervures très-saillantes qui y forment un réseau bien apparent; enfin leurs pétioles sont hispides.

Celles du *nymphæa*, au contraire, ont leur bord à peine sinué; leurs lobes sont plus pointus et divergent ordinairement. La surface inférieure ne présente que des nervures peu sensibles, dont les principales seules sont légèrement saillantes, les autres étant concaves et moins élevées que le disque: les pétioles de ces feuilles sont très-glabres.

Dans le *nymphæa lotus*, les fleurs sont toujours plus ouvertes. Les folioles de leur calice sont ovales, lancéolées, verdâtres extérieurement, sans taches, mais marquées de sept nervures plus pâles, très-distinctes.

Les folioles du calice dans le *nymphæa cærulea* sont beaucoup plus étroites, lancéolées, presque cunéiformes: leur côté extérieur est d'un vert foncé, varié constamment d'un nombre infini de points et de petites lignes d'un pourpre noirâtre, d'ailleurs sans veines apparentes.

Les pétales du *nymphæa lotus* sont ovales, lancéolés et très-inégaux, ceux du dernier rang étant beaucoup plus petits que les autres : leur couleur est un blanc de lait pur, rarement lavé de pourpre, verdâtre à l'extérieur.

Dans le *nymphæa cærulea*, les pétales sont lancéolés, tous parfaitement égaux, d'un blanc brillant, teint, surtout vers le sommet, du plus bel azur, tirant quelquefois cependant légèrement sur le violet.

Les étamines dans le *nymphæa lotus* ont des anthères très-comprimées, lancéolées, sans aucun appendice à leur sommet, et à peine de la longueur des filamens.

Les anthères du *nymphæa cærulea* sont au contraire peu comprimées, linéaires et plus longues que les filamens : leur sommet est d'ailleurs terminé par un appendice subulé, bleuâtre, semblable à un petit pétale.

Enfin les sommets des rayons du stigmate sont plus longs et subulés dans le *nymphæa lotus*; plus courts et ovales, lancéolés, dans le *nymphæa cærulea*.

L'odeur qu'exhalent les fleurs de chaque espèce est aussi très-différente : celle du *nymphæa cœrulea* est extrêmement douce et suave ; celle du *nymphæa lotus* est plus forte , plus piquante et beaucoup moins agréable.

Quant au fruit , il ne m'a pas offert de différences remarquables : c'est , dans l'une et l'autre espèce , une baie sèche , arrondie , recouverte des bases des folioles du calice et de celles des pétales , tronquée et radiée à son sommet , qui est toujours sali par la décomposition des étamines et des pétales intérieurs ; elle est divisée en plusieurs loges , dont chacune répond à un rayon de stygmates , et renferme quantité de petites semences rondes , de couleur rose.

Les Arabes ont très-bien su distinguer ces plantes et leur donner à chacune un nom particulier : ils appellent la première *neoufar* , et la seconde *bachenin*.

En choisissant , dans la description que je viens de mettre sous les yeux , les différences les plus saillantes , on pourra caractériser l'une et l'autre espèce , ainsi qu'il suit :

Nymphæa lotus. Nymphæa foliis dentatis, antheris apice simplicibus.

Nymphæa cærulea. Nymphæa foliis repensis, antheris apice subulatopetaloides.

10 PAGE 156.

Les prêtres saints, les ministres des lois
 Vont présenter, pour la première fois,
 Aux yeux d'un peuple à tous ses dieux fidèle,
 Le jeune dieu, quadrupède naissant,
 Du vieil Apis héritier mugissant.

Cette cérémonie s'appelait *apparition*. On sait que le bœuf Apis était un objet de culte pour les Égyptiens. Il paraît que les prêtres de Memphis fixaient un terme à ses jours. Pline * nous apprend que *le bœuf Apis ne peut pas vivre au-delà d'un certain nombre d'années. Lorsqu'il y est parvenu, on le noie dans la fontaine des*

* Pline, livre VIII.

*prêtres. On annonçait alors qu'Apis avait disparu , et on s'occupait de lui chercher un successeur. Les anciens nous ont laissé des peintures fort détaillées de la douleur des Égyptiens à la mort de cet animal sacré. Lorsqu'Apis meurt, dit Lucien *, est-il un Égyptien assez amoureux de sa longue chevelure pour ne pas la couper sur-le-champ , et faire éclater sur sa tête tonduz les signes de sa douleur ?*

La fête de l'apparition excitait une joie générale parmi le peuple. On accourait à cette cérémonie de toutes les parties de l'Égypte. *Quand le nouvel Apis est désigné , on le conduit à Nilopolis , ou ville du Nil, où il est nourri pendant quarante jours ; on l'embarque ensuite dans une gondole , où il y a pour lui une chambre dorée , et il est conduit , comme un Dieu , dans le temple de Vulcain à Memphis.* A ces détails qui sont fournis par Diodore de Sicile **, Strabon ***, qui avait visité le palais d'Apis , ajoute que le bœuf était nourri

* Lucien , des sacrifices.

** Diodore de Sicile , livre II.

*** Strabon , livre XVII.

dans un appartement sacré devant lequel s'ouvrait une grande cour. La maison dans laquelle on garde la vache qui l'a produit, en occupe un côté. Les prêtres le produisent aux regards du public.

Suétone * et Tacite ** nous apprennent que Titus et Germanicus allèrent visiter Apis et lui rendre hommage.

11 PAGE 157.

Des doigts savans en sons mélodieux
Font retentir le sistre harmonieux.

Le sistre était employé dans les cérémonies religieuses des Égyptiens et des Hébreux. Bochart prouve que, dans des siècles très-éloignés, l'Égypte entière a été surnommée *la terre des sistres*. On attribuait une grande influence au son de ces instrumens. Du temps de Plu-

* Vie de Titus.

** Annales de Tacite, livre II.

tarque, les Égyptiens croyaient encore que le bruit du sistre faisait fuir le monstre Typhon. *Typhonem clangore sistrorum pelli posse credebant.*

(De Iside et Osiride).

¹² PAGE 157.

Et tout le jour le peuple dans l'ivresse
Laisse éclater sa bruyante allégresse ;
Se livre aux jeux, aux danses, aux festins ;
Aux vils amours, aux hymens clandestins,
A tout l'essor des voluptés brutales.

Les fêtes d'Apis duraient sept jours. C'était un temps de réjouissances et de débauches publiques. « Il » serait trop long, dit Élien *, de décrire les danses, » les spectacles, les festins, les excès de toute espèce » auxquels les Égyptiens se livrent dans cette circons- » tance ; il est impossible d'exprimer la joie qui éclate » dans toutes les villes du royaume. « Pendant les qua-

* Élien, Traité des Animaux.

rante jours qui suivaient l'installation du bœuf Apis dans le temple de Vulcain à Memphis, les femmes avaient la permission de le voir. Elles se présentaient à lui, dépouillées de vêtemens et dans les attitudes * qui blessent le plus la pudeur. La débauche la plus grossière présidait à ces fêtes. Juvénal ** donne à entendre qu'on y portait la dissolution au même point où la portèrent les Grecs de Canope.

. *Horrida sane*
Ægyptus; sed luxurid, quantum ipse notavi,
Barbara famoso non cedit turba Canopo.

Ces sortes de solennités ne se passaient point sans quelques prodiges. Ammien Marcellin *** prétend que, « pendant les sept jours des fêtes d'Apis, les crocodiles oublient leur férocité naturelle, deviennent doux et ne font de mal à personne ».

* *Sublevatis vestibus, pudenda ei ostentant.* Diodore de Sicile, livre 1.^{er}, section 1.^{re}.

** Juvénal, satire xv.

*** Ammien Marcellin, livre xxii.

23 PAGE 158.

Ces vêtements à Memphis étrangers,

Ces longs cheveux ceints de bandeaux légers,

Ces anneaux d'or, des filles moabites

Riches atours, parures favorites.

Les femmes et les filles juives, et particulièrement les Moabites, portaient des bracelets aux bras et aux jambes; leurs cheveux étaient relevés avec un bandeau; souvent elles les peignaient de la couleur qu'elles croyaient la plus avantageuse. Elles portaient des anneaux aux oreilles, et même au nez. Cet ornement s'appelait le *nezem*. Il en est souvent parlé dans l'écriture. Elles ne paraissaient en public qu'avec un voile. Leur taille était entourée d'un *petigil*, espèce de ceinture qui avait une double échancrure propre à soutenir le sein. C'est ce qu'exprime Ausone par ce vers :

Punica turgentes redimebat zona papillas.

On lit dans Judith (chap. x) : « Elle se lava le corps ,

» se l'oignit d'un parfum précieux , arrangea ses che-
 » veux , et se mit une coiffure magnifique sur la tête ;
 » elle se revêtit de ses habits de fête , prit une chaussure
 » très-riche , des bracelets , des lis d'or , des pendans
 » d'oreilles , des bagues et se para de tous ses ornemens ».

24 PAGE 162.

On n'entend sur la rive
 Que les ibis qui, d'une aile craintive,
 Viennent raser la surface des eaux.

Hérodote reconnaît deux espèces d'ibis. « Ceux de la
 » première espèce , dit - il , sont de la grandeur du crex
 » (autre oiseau) ; leur plumage est extrêmement noir. Ils
 » ont les cuisses comme celles des grues , et le bec re-
 » courbé. Ils combattent contre les serpens. Ceux de la
 » seconde espèce sont plus communs , et l'on en ren-
 » contre souvent. Ils ont une partie de la tête et toute
 » la gorge dénuées de plumes ; leur plumage est blanc
 » excepté celui de la tête , du cou et de l'extrémité des
 » ailes et de la queue , qui est très-noir. Quant aux cuisses

» et au bec , ils les ont de même que l'autre espèce * ».
 Strabon ** assure que l'ibis ressemble beaucoup à
 la cigogne. Elieii *** prétend que cet oiseau se
 laisse mourir , dès qu'on le transporte hors de l'Égypte ;
 on est cependant parvenu à conserver un ibis vivant
 à la ménagerie de Versailles. Voici la description qui
 en a été donnée dans les Mémoires de l'Académie des
 Sciences **** : « Son plumage était d'un blanc sale et un
 » peu roussâtre , presque partout le corps , y ayant
 » seulement au - dessous de l'aile des taches de deux
 » sortes de rouge ; quelques-unes d'un rouge pourpré et
 » d'autres d'un rouge couleur de chair. Les grandes plumes
 » du bout des ailes étaient noires. Tout le haut de la véri-
 » table jambe était couvert de petits filets de plume fort
 » rares , ainsi qu'il se voit en quelques autruches. Il avait
 » le dessus de la tête , l'entour des yeux et le dessous de
 » la gorge , proche le bec , dégarnis de plumes et revêtus

* Hérodote, trad. de M. Larcher, tome 2, liv. II, sect. LXXV.

** Strabon, lib. XVII.

*** AElian. de Naturâ Animal., lib. II, cap. XXXVIII.

**** Mémoires de l'Académie des Sciences, tome 3, page 63.

» d'une peau rouge et ridée... Le bec de l'ibis était
» fort gros vers le commencement, où il avait un pouce
» et demi de large ; le bout n'était pas en pointe, mais
» paraissait coupé, ayant demi-pouce en cet endroit ; il
» se recourbait en-dessous, dans toute sa longueur et
» dans ses deux parties, au contraire de ce qui se voit
» dans la plupart des autres oiseaux dont le bec est re-
» courbé, parce qu'il ne l'est ordinairement que par le bout,
» et seulement en la mâchoire supérieure. Il était d'un
» jaune fort clair à son commencement, et cette cou-
» leur, se fortifiant insensiblement, devenait encore fort
» chargée vers le bout... Sa surface était lisse et polie.
» Les côtés du bec étaient tranchans, et avaient, ainsi
» que tout le reste du bec, une dureté et une fermeté
» capables de couper les serpens, dont il est tellement
» l'ennemi qu'il va les attendre à leur passage d'A-
» rabie en Égypte. Le bas des véritables jambes était
» rouge, et avait plus de quatre pouces de longueur ;
» cette partie, aussi bien que le pied, était partout
» garnie d'écaillés de figure hexagone, à la réserve des
» écaillés des doigts, qui étaient toutes en tables... Les
» doigts étaient bordés par des peaux qui s'allongeaient
» jusqu'à leur extrémité.... Les ongles étaient étroits,

» pointus et noirâtres , de même que les extrémités des
» doigts ».

L'ibis était consacré au dieu Theut, le Mercure des Égyptiens. Ces oiseaux étaient respectés de ce peuple , par la faculté qu'ils avaient de détruire les serpents *. L'ibis s'appelle communément poule de Pharaon. On voit au déclin du jour ces oiseaux voler, par bandes, sur les bords du Nil.

¹⁵ PAGE 165.

Aux bords du fleuve , aux lieux où le rivage,
Mélange heureux de la terre et des eaux,
En golfes s'ouvre , en îles se partage,
L'art a créé pour ces hôtes nouveaux
D'un frais abri l'élégant édifice , etc.

Les historiens arabes rapportent que, dans les environs de Memphis , les bords du Nil étaient couverts d'une

* *Avertunt pestem ab Ægypto, cum volucres angues interficiunt atque consumunt.*

(Cicero de Naturâ deorum, lib. 1, cap. xxxvi).

multitude de maisons de campagne et d'habitations délicieuses. Ils donnent le nom de *Memphis aquatique* à cette partie de la ville. A certains temps de l'année, on avait établi sur ce rivage des fêtes et des foires, où venaient en foule les habitans de l'Égypte. Alors les jeux, les spectacles, les promenades sur le fleuve, la commodité avec laquelle on les faisait dans des bateaux communs pour le peuple, et dans de riches gondoles pour les personnages distingués, la vitesse avec laquelle ces barques remontaient le Nil ou le descendaient, la fraîcheur de l'air qu'on y respirait, l'envie même de remplir les devoirs d'une religion qui imposait ces sortes de pèlerinages; tous ces motifs faisaient affluer, pendant la belle saison, une foule prodigieuse d'Égyptiens dans la Memphis aquatique.

Les rois d'Égypte ne manquaient point de se promener sur le fleuve à l'époque de son accroissement. Ils avaient sur le Nil des palais flottans. M. de Maillet *, qui a puisé ces détails dans les écrivains arabes, assure

* Description de l'Égypte, tome 1.^{er}, page 97.

que ces palais flottans avaient quatre étages de dix pieds chaque, et étaient les seuls qui fussent entièrement dorés en dehors et en dedans. Les seigneurs de la cour avaient des maisons flottantes moins bien dorées, où ils venaient passer les nuits d'été. Ces nuits avaient aussi leur agrément par le nombre infini de lumières qui les éclairaient, et les rendaient en quelque sorte aussi brillantes que le jour; car il n'y a point de réjouissance en Égypte qui ne soit accompagnée d'illuminations. La plupart de ces nuits étaient consacrées à la débauche. Ces motifs suffisent pour expliquer la passion qu'on a toujours eue, en Égypte, de passer les nuits sur les bords du fleuve, ou sur le fleuve même, pendant les chaleurs accablantes de l'été.

¹⁶ PAGE 170.

Veux-tu, dis-moi, qu'un père prévenu

Loin de mon lit te bannisse, ou me dise :

Retire-toi! je ne t'ai point connu.

Ce dernier vers est une imitation de Job. *Si on l'arrache de sa place*, dit Job, en parlant de l'impie,

le lieu même où il était le renoncera et lui dira : Je ne t'ai jamais connu.

(Job, chap. VIII, vers. 18).

¹⁷ PAGE 175.

Mais quel fléau, quelle calamité
Des Pharaons vient frapper la cité!
Sur ce rivage où tout un peuple abonde
Pourquoi ce deuil, ce désespoir, ces cris?
Voici les temps où le sol d'Osiris,
Fertilisé par le flot qui l'inonde, etc.

Le Nil commence presque toujours à s'enfler régulièrement à un certain temps de l'année. Les anciens et les modernes ne parlent pas uniformément de cette inondation régulière. Tous conviennent, à la vérité, qu'elle dure depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne; mais ils ne sont pas d'accord sur l'époque de son commencement. Les uns disent que le Nil ne commence à croître qu'après que les vents étiésiens ont commencé à souffler. D'autres prétendent, au contraire,

que cette croissance arrive avant qu'ils ne soufflent. Pline * la fixe même à la nouvelle lune qui suit le solstice d'été. *Incipit crescere*, dit-il, *novâ lunâ quæcumque est post solsticium*; ce qui pourrait peut-être s'entendre de l'accroissement qui est sensible. Enfin, il y en a qui soutiennent que ce fleuve commence à grossir dès que le soleil est en-deçà de la ligne; mais cette première augmentation est insensible. On peut dire qu'en général l'accroissement des eaux du Nil ne commence que dans les derniers jours d'avril, ou dans les premiers jours de mai.

L'augmentation des eaux du Nil commence par la cessation de sa diminution. Les Arabes donnent à ces premiers signes de la crue du fleuve, un mot qui, dans leur langue, signifie *émotion*, *mal de cœur*, tel qu'il en arrive aux femmes dans les premiers mois de leur grossesse. Ce terme paraît désigner assez bien l'état où le fleuve se trouve alors. Ses eaux qui, depuis l'équinoxe d'automne, avaient toujours diminué, se

* *Histoir. Natur. de Pline*, livre v, chap. x.

troublent d'abord, et restent quelque temps dans cet état; ce qu'on peut regarder, en quelque sorte, comme la première marque d'accroissement. Elles grossissent ensuite d'une manière presque insensible, et continuent de même pendant une grande partie du mois de juin. Enfin, au solstice d'été, l'augmentation est très-considérable.

Comme il n'y a rien de plus intéressant, pour les habitans de l'Égypte, que de connaître, sûrement et de bonne heure, l'abondance ou la stérilité future de l'année, il n'y a rien aussi que de tout temps ils n'aient mis en usage pour juger par avance de la plus grande ou plus faible augmentation du fleuve. On lit dans divers auteurs arabes que, du temps de Pharaon, il y avait des temples où il se trouvait des puits, des obélisques, ou des colosses, par le moyen desquels, après certains sacrifices qui, à des jours déterminés, se faisaient en présence du peuple, on apprenait infailliblement quelle devait être l'augmentation du fleuve.

Le nilomètre d'Éléphantine servait aussi à indiquer l'inondation future. Des hommes chargés d'en surveiller

les progrès, se hâtaient d'en avertir les préfets des provinces. D'après cet avis, on ordonnait les travaux nécessaires au bien de l'agriculture. Aujourd'hui encore, des officiers préposés à cette fonction examinent les progrès de l'accroissement, et en font part aux crieurs publics, qui le proclament dans les rues du Caire.

Dans tous les temps, l'époque de cette proclamation paraît avoir été un jour de réjouissance pour les Égyptiens. L'augmentation du Nil est d'une si grande importance pour l'Égypte, dit M. de Maillet *, que ses variations occupent absolument l'attention de tous ses habitans. Pour peu que la croissance paraisse lente et paresseuse, on voit un peuple immense se transporter sur ses bords, passer sur ce rivage des journées entières, examinant avec une attention mêlée d'effroi jusqu'à ses mouvemens les moins sensibles. S'il arrive alors la moindre diminution dans ses eaux, on voit une consternation générale s'emparer de cette multitude. Si

* Description de l'Égypte, tome 1.^{er}, page 85.

on remarque au contraire la plus légère augmentation, le ciel retentit de cris de joie, qui annoncent sur-le-champ dans tous les environs une si heureuse nouvelle.

18 PAGE 175.

De la famine affreux avant-coureur,
Déjà l'effroi de tous les cœurs s'empare.

Les années où le Nil n'atteint point le degré de croissance nécessaire à ses débordemens, sont toujours des années de disette et de famine pour l'Égypte. En 1784, ce fleuve n'ayant point atteint les termes favorables, la disette se déclara sur-le-champ. Dès la fin de novembre, la famine enlevait au Caire une multitude de ses habitans. Les rues, qui d'abord étaient pleines de mendiants, n'en offrirent bientôt plus un seul; tout périt ou déserta. Un nombre infini de malheureux, qui voulurent échapper à la mort, se répandit dans les pays voisins. La Syrie en était inondée. En janvier 1785, les rues de Saïde, d'Acre et la Palestine étaient pleines d'Égyptiens, reconnaissables partout à leur peau

noirâtre. L'on ne peut évaluer précisément la dépopulation de ces deux années, parce que les Turcs ne tiennent pas de registres de morts, de naissances, ni de dénombrement ; mais l'opinion commune était que le pays avait perdu le sixième de ses habitans.

M. de Volney, témoin de tous les ravages de ce fléau, assure qu'en mars 1785, revenant de Syrie en France, il a vu sous les murs de l'ancienne Alexandrie deux malheureux assis sur le cadavre d'un chameau, et disputant aux chiens ses lambeaux putrides.

19 PAGE 176.

Des magistrats la prudence sévère

A reproduit l'usage sanguinaire

Qui, quand le Nil, en son fatal repos,

Refuse aux champs l'aliment de ses flots,

Vent qu'une femme au rivage amenée

Soit dans le fleuve à périr condamnée.

Les historiens arabes nous assurent qu'environ deux mille ans avant notre ère, on noyait dans les eaux du Nil une

eune fille pour obtenir de ce fleuve un plein débordement. Voltaire parle de cette coutume, dans sa *Philosophie de l'histoire*. Abdol-Rahman raconte que, lorsque les musulmans se rendirent maîtres de l'Égypte, les habitans de ce royaume vinrent trouver Amru, et lui dirent que, suivant une tradition, le Nil ne se répandait que lorsque, vers le 12 du mois de bouna, on noyait une vierge dans le fleuve. Amru n'ayant pas voulu leur permettre ce sacrifice, le Nil ne crût point pendant deux mois. Là-dessus, il en écrivit à Omar, qui adressa une lettre au Nil, dans laquelle il lui dit : « Si tu refuses » de te répandre volontairement et de ton propre mouvement, sache qu'il y a un Dieu vainqueur qui peut » te contraindre à le faire ; en attendant, nous prions » Dieu instamment de te faire couler ». Amru jeta cette lettre dans le Nil, et le lendemain les eaux crurent de seize coudées.

Il paraît que ce culte abominable a été remplacé par un usage qui subsiste encore de nos jours. Sur la digue du *Calig du Prince des Fidèles*, les Égyptiens font encore une statue de terre à laquelle ils donnent la forme

d'une femme, et qu'ils nomment *la fiancée*; ils la précipitent dans le fleuve avant d'ouvrir le canal.

(Voyez les Lettres de Savary sur l'Égypte),

2^o PAGE 178.

C'est trop long-temps souffrir sans espérance,
Elle a vécu.

C'est le mot de Didon résolue à se donner la mort ;

Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi.

(AEncid., lib. iv).

FIN DES NOTES DU TROISIÈME CHANT.

ARGUMENT
DU QUATRIÈME CHANT

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT

DU QUATRIÈME CHANT.

AZÆL errant dans le désert, s'abandonne à son désespoir. — Il tombe épuisé de fatigue, de douleur et de besoin. — Sa raison s'aliène. — Près de mourir, il est secouru par une caravane d'étrangers bannis, comme lui, de Memphis. — Reconnu bientôt par plusieurs d'entr'eux, il se voit accablé d'outrages et d'humiliations. — Ils le couvrent d'un habit d'esclave, et le forcent à garder leurs pourceaux. — Profonde abjection d'Azaël. — Il est enfin secouru de Dieu et un ange lui apparaît. — Discours de l'ange. — Azaël, rendu à lui-même, gémit sur ses désordres passés. — Il prend la résolution de retourner vers son père. — L'ange lui sert de guide dans le chemin. — Impressions qu'il éprouve à la vue des tentes de Gessen. — Retour d'un banni. —

Craintes d'Azaël sur le sort de sa famille. — Il est abordé par l'Hébreu que son père envoie, chaque jour, sur le chemin de Memphis. — Discours de cet Hébreu. — Amertume des remords de l'Enfant Prodigue. — Dans son découragement, il invoque la mort. — Soutenu par une force supérieure, il marche enfin à la tente de Ruben. — Au moment d'y entrer, il entend et reconnaît la voix de sa mère qui s'entretient de lui avec Ruben. — Azaël, le cœur brisé, se précipite à leurs pieds. — Larmes et repentir de l'Enfant Prodigue. — Joie ineffable de sa mère. — Pardon accordé par Ruben. — L'ange retourne aux cieux. — Entrevue d'Azaël et de Jephthé. — Nephthale fait connaître ses projets sur cette jeune Israélite et sur son fils. — Azaël est paré de ses habits de fête. — Préparatifs du festin. — Jalousie de Pharan à la vue de son frère. — Discours de Pharan et de Ruben. — Réconciliation des deux frères. — Banquet d'hymen. — Fêtes sous la tente de Ruben.

L'ENFANT
PRODIGUE.

POÈME.

CHANT QUATRIÈME.

L'INFORTUNÉ qui perd tout ce qu'il aime,
Fuit les humains, et, dans son deuil extrême,
Cherche un désert où sa douleur du moins
S'égare en paix, et pleure sans témoins.
Là, dans une âme à ses devoirs fidèle,
Le souvenir de tous les soins rendus,
Sans consoler de nos amis perdus,
Aide à souffrir leur absence éternelle.
Mais quel tourment! quels pénibles efforts,

Quand, dans ce cœur que la douleur oppresse,
La solitude alimente sans cesse
Des souvenirs qui sont tous des remords !

A ce tourment Azaël est en proie ;
Dans l'amertume où son âme se noie,
Il songe à peine en quels lieux il se rend,
Quel but le guide et quel destin l'attend.
Il marche , il fuit sans qu'aucun soin l'arrête ,
Et vers Memphis n'ose tourner la tête.
Aux bords du Nil un douloureux attrait
L'appelle encor et l'attache en secret.
Il croit toujours , tant son erreur l'abuse !
Que de ces flots, si calmes dans leur cours,
Va s'élever une voix qui l'accuse ,
Et sur la vague il voit flotter toujours
Ce corps glacé, dont l'image assidue
D'un long effroi persécute sa vue.

Déjà le jour a trois fois éclairé

Le malheureux sur ces bords égaré ;
Trois fois la nuit a fait fuir la lumière,
Sans qu'au sommeil ait cédé sa paupière,
Sans qu'à son cœur le repos soit rendu.
Il tombe enfin sur le sable étendu ;
De tous ses sens l'abattement s'empare ;
Son œil se trouble et sa raison s'égare.

Quand la famine, en sa morne fureur ,
Eut sur Memphis fait planer la terreur ,
On vit alors, de la reine des villes,
Mille étrangers fuir sous un autre ciel,
Cherchant au loin, sur des bords plus tranquilles,
Un air plus pur et de plus doux asiles.
Plusieurs, chassés par un édit cruel,
En s'éloignant, dans leur fuite prudente,
Suivent le Nil, et vont porter leur tente
Non loin des lieux où s'égare Azaël.

Bientôt la plaine où le désert commence

Voit s'avancer leur cortège poudreux ,
Puis , avec ordre , en pelotons nombreux ,
Se déployer la caravane immense.
La voix du guide et le pas des chameaux
Vont du désert réveiller les échos ;
Les longs tissus , dont la voûte légère
Doit abriter la halte passagère ,
Sur des appuis dans le sable enfoncés ,
En pavillon dans les airs sont dressés ;
De noirs enfans que l'Égypte a vus naître ,
Aux bords du fleuve , à la voix de leur maître ,
Courent en foule , et , sur le flot penchés ,
Viennent remplir l'outre aux flancs desséchés.

Ils revenaient du rivage à la tente
Quand , sur le sable , à leurs yeux se présente
Du jeune Hébreu , par la soif consumé ,
Le corps livide et presque inanimé.
Sans leurs secours , c'en est fait ! il expire !
Vers lui soudain la pitié les attire ;

Soudain, l'un d'eux, pour réveiller ses sens,
Épanche une outre, et dans sa bouche aride
Laisse jaillir, en flots rafraîchissans,
Des eaux du Nil le breuvage limpide.
O! de leurs soins effet inespéré!
Prodige heureux! cette onde bienfaisante
A ranimé sa force défaillante;
Son œil au jour s'est ouvert par degré,
Et les enfans ont déjà vers la tente
Guidé sa marche encor pénible et lente.

Là, d'autres soins, là, d'utiles secours
Calment ses maux et protègent ses jours.
Mais ses tourmens, qui pourra les suspendre!
Mais sa raison, qui pourra la lui rendre!
L'éclat du jour, le bruit lointain des flots,
Le seul aspect de ces hôtes nouveaux,
Tout vient aigrir sa démence sauvage;
Et, si parfois ses yeux épouvantés

Se reposaient sur ces jeunes ¹ beautés,
Filles du Nil, qui, loin de son rivage,
Du voyageur épris de leurs appas
Jusqu'au désert accompagnent les pas,
Sur tous ses traits, empreints d'un noir délire,
Errait alors un effroyable rire.

Ah! dans l'abîme où le voilà plongé,
Par la pitié qu'on doit même au coupable,
Que son malheur soit du moins soulagé!
Pourquoi se joindre au destin qui l'accable?
Quel cœur si lâche oserait insulter
Au trouble affreux de sa raison perdue!
Infortuné! la pitié t'est bien due!
La pitié..... non! tu n'y dois plus compter.
L'un des bannis qui plaignaient ta misère,
D'un œil plus sûr t'examinant soudain,
Dans tes regards, que la démence altère,
Cherche, découvre et reconnaît enfin
Ce jeune Hébreu qui, superbe naguère,

A Memphis même, étalait sans pudeur
D'un luxe altier l'insolente splendeur.
O! quels transports de haine et de vengeance
A dans son cœur excité ta présence!
« Amis, dit-il, si nous avons quitté
» Des Pharaons la brillante cité,
» Si de l'exil vous subissez l'outrage,
» De cet Hébreu tous vos maux sont l'ouvrage.
» N'en doutez pas! Sans ses lâches amours
» Dont mille excès ont signalé le cours,
» Memphis pour nous eût été moins barbare,
» Le ciel plus doux, et le Nil moins avare.
» Quelle pitié peut donc vous retenir?
» Guerre au banni qui nous a fait bannir!
» Puisqu'à nos yeux le coupable s'expose,
» Qu'il soit puni des tourmens qu'il nous cause ».

Il dit : l'horreur succède à la pitié.
Des voyageurs la prompte inimitié
Contre Azaël se répand en injures.

Tous, à l'envi, dépouillent l'insensé
De ces tissus, de ces riches parures,
Derniers débris de son luxe passé;
Le vêtement, signe de l'esclavage,
Sur lui s'étend et, pour comble d'outrage,
Dès l'instant même à sa garde est livré
Un vil troupeau² des Hébreux abhorré;
Et puisse-t-il, en sa longue souffrance,
Garder toujours son heureuse démence!

Eh quoi! faut-il par ces affreux tourmens
Punir en lui de courts égaremens!
Lorsque déjà tout ce qui l'environne
Sur ses revers porte un œil endurci,
Dieu de bonté! lorsque tout l'abandonne,
Voudrais-tu donc l'abandonner aussi?
Tu vois ses maux. Ta faible créature,
Sous tes rigueurs, se débat vainement.
Le malheureux, pour unique aliment,
Aux vils pourceaux dispute leur pâture.

Il fut coupable, il est vrai ; mais pourtant,
Malgré ses torts, il désire, il espère
Revoir bientôt les tentes de son père,
Et dans Gessen sa mère encor l'attend.
Qu'il serve un jour d'exemple salutaire
A ta clémence, et non à ta colère ;
Suspends tes coups, et sois pour Azaël
Plus indulgent qu'il ne fut criminel !

Jusqu'au Très-Haut ta prière est montée,
Muse, et des cieux ta voix est écoutée !
Un prompt sommeil, que Dieu même a permis,
Couvre les yeux du jeune Israélite ;
Il a revu, dans des songes amis,
L'heureux séjour que sa famille habite :
Et de ces lieux si long-temps délaissés,
Quand tout à coup une image nouvelle
Vers les objets par l'absence effacés,
Eut rappelé sa mémoire infidèle ;
Sur Azaël, qui croit rêver encor,

Un pur esprit étend ses ailes d'or.

- « Fils de Ruben ! lui dit l'archange, écoute :
» Dieu te punit ; mais un juste remords
» De sa pitié peut r'ouvrir les trésors.
» Lève-toi donc. Vers Gessen prends ta route.
» Dans ce trajet, Dieu te prête aujourd'hui
» Pour guide un ange, et son bras pour appui.
» Suis le sentier que trace ma lumière,
» Et, de tes pieds secouant la poussière,
» Sans hésiter, va-t-en, loin de Memphis,
» Courber ton front sous le pardon d'un père.
» Que craindrais-tu³ ? Viens ! c'est moi qui naguère
» Au vieux Tobie ai ramené son fils ».

A ces accens, à cette voix puissante,
Dans le désert au loin retentissante,
Le jeune Hébreu, frappé d'un nouveau jour,
De sa raison sent déjà le retour.
Sur le Très-Haut déjà sa foi s'appuie ;
Prêt à marcher, il se lève ; il essuie

Son front souillé, dont la froide sueur
De tous ses sens atteste la frayeur.
Il ose même, essayant son audace,
Du chérubin considérer la face;
L'ange aussitôt l'éblouit de ses feux,
Fuit vers Gessen, et, d'une aile rapide,
Au voyageur, qui suit des yeux son guide,
Ouvre en partant un chemin lumineux.

Azaël seul, saisi d'un trouble extrême,
Sur ses destins s'interroge lui-même.
Son œil retrouve avec étonnement
L'impur troupeau que ses mains ont fait paître.
A ses côtés, il voit, pour vêtement,
L'habit du pâtre, et, dans l'éloignement,
Tous ces bannis, dont chacun fut son maître.
De sa démence et de son dénûment
Il garde à peine une confuse idée;
Mais, de remords son âme est possédée.
Il craint toujours que ses excès passés,

Par tant de maux, ne soient point effacés ;
Près d'obéir, il doute, il délibère ;
Puis, à son sort humblement résolu :
« C'est trop tarder ; puisque Dieu l'a voulu,
» Partons, dit-il ; allons trouver mon père » !

Triste départ ! ô ! combien il diffère
De ce voyage où le même Azaël,
Vers ce climat, ce fleuve, ce beau ciel,
D'où maintenant s'éloigne sa misère,
A l'avenir confiant tous ses vœux,
Courait, volait, dévorant la distance,
De son chameau pressant les flancs poudreux,
Fier de sa fuite et brillant d'espérance !
Tout est changé ; mais de ses maux enfin
Le désespoir n'aigrit plus l'amertume ;
A la douleur son âme s'accoutume,
Dans le désert, une invisible main
Soutient sa force, alimente sa faim ;
L'ange de Dieu dans Gessen le précède,

Et, de Lia quand l'image l'obsède,
 Il trouve au moins, dans son cœur abattu,
 Le repentir, si ce n'est la vertu.

Depuis sept jours il marchait solitaire,
 Quand d'Israël il touche enfin la terre.
 Dès qu'à ses yeux le Ciel natal a lui,
 Du guide ailé, qui marche devant lui,
 Il cherche en vain les traces éclatantes,
 Et son regard, à l'horizon poudreux,
 Dans le lointain, voit, comme un camp nombreux,
 De sa tribu se déployer les tentes.

Heureux, sans doute, heureux est le banni,
 Qui, par les siens injustement puni,
 Ne porte point aux rives étrangères
 De vains dépits, d'orgueilleuses misères;
 Qui, pardonnant à ses frères séduits,
 Même loin d'eux, à des liens détruits,
 Au fond du cœur, demeure encor fidèle;

Et, lorsqu'enfin son pays le rappelle ,
S'offre sans crainte aux yeux de l'amitié,
De tous ses goûts retrouve l'habitude ,
Plaint les méchans, et n'a rien oublié ,
Que son outrage et leur ingratitude !

Du jeune Hébreu tel n'est point le retour.
Dans son exil, il a trahi l'amour ;
Il fut parjure envers un cœur fidèle ;
Et dans Gessen quand son Dieu le rappelle ,
De ce séjour, que lui-même a quitté,
Plus il approche, et plus, au fond de l'âme,
De tous les siens il redoute le blâme.
A ses regards chaque objet présenté
D'un nouveau tort accuse son absence.
Il voit déjà tous les cœurs indignés,
Ses nœuds rompus, ses remords dédaignés ;
De sa tribu l'honorable abondance
Insulte encor à sa vile indigence ;
Sur les coteaux où rit la vigne en fleur,

Sur les moissons, sur la riche verdure,
Le malheureux lève dans sa douleur
Des yeux jaloux de toute la nature.
Et, si son cœur, en ce triste abandon,
Ose s'ouvrir à l'espoir d'un pardon,
Quel doute affreux, et quelle inquiétude
De ses destins accroît l'incertitude !
S'il était vrai qu'un père courroucé,
Contre le fils dont il est délaissé,
Eut chez les morts emporté sa colère !
Et ce pardon, cet oubli salutaire,
Que d'une mère il a droit d'espérer,
Si de sa tombe il fallait l'implorer !
Ah ! loin d'offrir à leurs cendres tranquilles
Un deuil sans fruit et des remords stériles,
Dans les déserts quand il errait caché,
Pourquoi la mort n'a-t-elle pas tranché
Des nœuds maudits et des jours inutiles !
Son désespoir formait ce vœu cruel,

Quand un Hébreu , de l'âge d'Azaël,
Qui , dans les jeux de leur commune enfance,
Plus d'une fois à ses yeux s'est offert,
Par le chemin qui conduit au désert,
Sort de Gessen et jusqu'à lui s'avance.
C'est de Ruben le jeune messenger,
Qui sur la route où son devoir l'appelle,
Vient chaque jour avec un soin fidèle,
Et près d'un père amène l'étranger,
Que sur son fils il veut interroger.

Du voyageur la détresse effroyable,
Ses traits changés , sur son corps presque nu
D'affreux lambeaux , aux yeux qui l'ont connu
Tout désormais le rend méconnaissable.

« Rassurez-vous : je viens vous secourir ,
» Lui dit l'Hébreu , qui l'aborde avec joie.
» Sur ce chemin , c'est Ruben qui m'envoie.
» Suivez mes pas ; sa tente va s'ouvrir

- » Au voyageur fatigué de la route.
» Des bords du Nil vous arrivez sans doute ?
» En visitant l'opulente Memphis,
» Du saint vieillard que tout Gessen révere,
» Vos yeux peut-être ont vu l'indigne fils ?
» Des longs chagrins dont il accable un père,
» Si jusqu'à vous le bruit est parvenu.
» Vous frémissez ? . . . son nom vous est connu.
» Ah ! dans Gessen, jurez-moi donc de taire
» Les vils excès où l'ingrat s'endurcit ;
» Plus d'une fois ce fidèle récit
» D'un juste deuil vint affliger sa mère.
» Envers les siens puisqu'il fut sans pitié,
» Que de Gessen son nom soit oublié !
» Mais vous, mon frère, allez jusqu'à la tente,
» Où du vieillard les soins vous sont offerts ;
» Quelques malheurs que vous ayez soufferts,
» Espérez tout de sa vertu constante :
» Le Dieu qu'il sert, est le Dieu dont la main
» Soutient le pauvre, et nourrit l'orphelin ».

Il dit, s'éloigne, et vers Gessen devance
Le voyageur qui demeure sans voix.
Quand tous les maux l'accablent à la fois,
« O Dieu ! dit-il, après un long silence ,
» Au malheureux ⁴, à souffrir condamné,
» Pourquoi le jour a-t-il été donné !
» Il est trop vrai ; j'ai détruit la tendresse ,
» Dans tous les cœurs amis de ma jeunesse.
» Eh ! quel espoir pourrais-je encor nourrir ?
» Tout me repousse ; allons ! sachons mourir.
» Sans doute aux lieux où j'ai reçu la vie,
» L'ange voulait qu'elle me fût ravie ».

Oh ! qu'as-tu dit ? insensé ! quel effroi
Vient, près du but, décourager ta foi ?
Dieu t'a gardé la mère qui t'adore,
Et d'un pardon tu peux douter encore !
Eh ! malheureux , ne dois-tu pas savoir
Tout ce que peut une âme maternelle !
Le repentir n'est pour toi qu'un devoir ,

Mais le pardon est un besoin pour elle.
Va donc, ingrat, où ta mère t'appelle !
L'orgueil en vain t'inspire un autre vœu :
Pour obtenir ce pardon nécessaire,
Tu dois porter, jusqu'aux pieds de ton père,
De tes erreurs l'humiliant aveu !

Soit que l'archange, au jeune Hébreu fidèle,
Par ce discours eût animé son zèle ;
Du sol natal soit que l'aspect vainqueur,
De ses transports calmant l'inquiétude,
Accrût sa force, et déjà dans son cœur
De ses devoirs réveillât l'habitude ;
Il marche enfin. Des tentes de Ruben
Il a repris la route accoutumée ;
Autour de lui, des foyers de Gessen
Il voit déjà s'étendre la fumée ;
Déjà sa course a franchi les ruisseaux
Où de Ruben s'abreuvent les troupeaux ;
En s'avancant dans la fertile plaine,

Dans les jardins, il reconnaît à peine
Les bois grandis, les jeunes arbrisseaux,
A son départ famille humble et rampante,
Qui, dans les airs déployant ses rameaux,
Du vieux Ruben couvre aujourd'hui la tente.
De ce réduit qu'habite encor le deuil,
Il touche enfin le redoutable seuil,
Quand une voix, du sein de cet asile,
Se fait entendre, et l'arrête immobile :
« Oui, cher époux, ta bouche l'a promis
» (Dit cette voix qu'il ne peut méconnaître),
» A tes regards s'il ose reparaître,
» Notre Azaël est donc sûr d'être admis !
» Ah ! tu vois trop ma tendre inquiétude.
» Mais tout ici m'atteste vainement
» Et son absence, et son ingratitude ;
» Mon cœur, bercé d'un doux pressentiment,
» L'attend toujours dans cette solitude.
» Sans le blâmer, plains mon aveuglement.
» Eh ! de mes vœux pourrais-tu prendre ombrage ?

- » C'est toi que j'aime en ta vivante image.
» Oui, ta tendresse est mon plus sûr trésor ;
» Des autres biens Nephtale est peu jalouse.
» Mais, s'il venait, tu me verrais encor
» Heureuse mère autant qu'heureuse épouse ».

Ah ! c'en est trop. A ces mots, Azaël,
Rendu sans doute à sa vertu première,
Ouvre la tente, et, comme un criminel,
Le cœur brisé, le front dans la poussière :
« Grâce, dit-il ! je suis ce malheureux
» Qui, s'échappant de vos bras généreux,
» Loin du séjour de son heureuse enfance
» Alla porter sa folle indépendance !
» Sur quel espoir, et pour quels biens honteux
» Je dédaignai le bonheur véritable !
» Ah ! quand le cœur formé un dessein coupable,
» Dieu nous punit, en exauçant nos vœux.
» Couvert de honte, accablé de souffrance,
» La mort long-temps fut ma seule espérance ;

- » Je l'implorais ; enfin , je me suis dit :
- » Rassure-toi , tu ne fus pas maudit ,
- » Et le remords m'a conduit à mon père.
- » S'il est un vœu que j'ose encor former ,
- » Mon lâche cœur ne vient pas réclamer
- » Ces noms si doux et de fils et de frère.
- » Où sont mes droits à ces titres flatteurs ?
- » J'ai tout perdu ; mais , pour unique grâce ,
- » Souffrez qu'au moins , parmi vos serviteurs ,
- » On me reçoive à la dernière place ».

D'un fils coupable ô fortuné retour !

O d'une mère inépuisable amour !

Eh ! qui peindrait ce moment plein de charmes ,

Cet heureux jour , payé de tant de larmes !

Dans le délire où s'égare son cœur ,

Des mots sans suite échappent de sa bouche :

« Quoi ! c'est mon fils ! mais , non ! c'est une erreur » !

Pour s'en convaincre , elle approche , le touche ;

Fixe long-temps des regards douloureux

Sur tous ses traits qu'a flétris l'indigence ;
 D'un long baiser couvre son front poudreux ,
 Au cœur d'un père éveille l'indulgence ,
 Et , sans regret aux pleurs qu'elle a versés ,
 Bénit le ciel de tous ses maux passés.

Mais le vieillard , plus calme dans sa joie :
 « Quand Dieu , dit-il , près de nous te renvoie ;
 » Quand , t'accusant de tes torts expiés ,
 » Le repentir te ramène à mes pieds ,
 » Je n'irai point , écoutant la colère ,
 » D'un vain reproche accabler ta misère.
 » Pour tous tes maux , Dieu m'a donné des pleurs ,
 » Et des pardons pour toutes tes erreurs.
 » Viens , mon enfant ! si ton cœur est sincère ,
 » Relève-toi ; je t'ai rendu ton père ».

Dès que Ruben , par ce mot solennel ;
 Eut rassuré le tremblant Azaël ,
 Qui dans la poudre à ses pieds s'humilie ,

L'ange aussitôt, témoin mystérieux
Du pacte saint qui les réconcilie,
Loin de Gessen prend son vol radieux;
Et le pardon fut écrit dans les cieux.

Si promptement vers la céleste route,
Ange de Dieu, pourquoi prends-tu ta route ?
Sur Azaël abaisse encor les yeux ;
De son pardon tous les cœurs sont joyeux ;
Il est déjà consolé par ses hôtes
De ses chagrins et même de ses fautes.
A ce bonheur, ouvrage de tes soins,
L'amour bientôt doit ajouter ses charmes ;
Mais l'amour pur ; et de ces feux du moins,
Sans éprouver de pudiques alarmes,
Tes yeux encor pouvaient être témoins.

Le jeune Hébreu, dans les bras de sa mère,
Autour de lui cherchait en vain son frère ;
Et tout à coup, promenant le regard

Sous cette tente où sa famille habite ,
Il aperçoit la fille israélite
Qui dans le fond, seule, assise à l'écart ,
Muet témoin de leur commune ivresse ,
Semblait cacher sa timide allégresse.
En la voyant, son cœur n'éprouve pas
Ce feu des sens dont la rapide flamme
Aux bords du Nil avait troublé son âme ;
Mais à sa mère il demande tout bas
Par quel motif cette jeune inconnue
Fuit sa présence et redoute sa vue.

Nephtale alors : « Viens t'asseoir près de moi ,
» De mes douleurs noble consolatrice !
» Cher Azaël , entre ton père et toi
» Sa voix toujours se fit médiatrice.
» De ton retour, sans ses généreux soins,
» Ruben et moi ne serions plus témoins.
» Son cœur toujours, pendant ta longue absence ,
» Avec le mien souffrit d'intelligence ;

- » Toujours ensemble, après t'avoir pleuré,
 » Ensemble encor nous t'avons espéré.
 » Juge à présent si Jephthé m'est chère !
 » Tu dois l'aimer, car elle aima ta mère ;
 » Et si ton cœur, égaré trop long-temps,
 » Acquitte enfin ma plus douce promesse,
 » Elle est à toi ; rends à ses jeunes ans
 » Tout le bonheur que lui doit ma vieillesse ».

La jeune vierge, à ces mots si flatteurs,
 Pleure de joie et rougit de ses pleurs.
 Telle, au matin ⁵, quand l'eau des cieux l'arrose,
 De Janoë s'épanouit la rose.

Mais d'Azaël que le cœur est troublé !

De son bonheur il se sent accablé :

- « Eh quoi ! dit-il, cette vierge si pure
 » Consentirait à me donner sa foi !
 » Quoi ! ses regards me verraient sans effroi !
 » Puis-je en douter quand ma mère l'assure ?
 » Ah ! cet espoir qui me semble si doux,

- » Du repentir s'il est la récompense,
» Aux cœurs heureux qu'habite l'innocence,
» Dieu juste et bon ! quel prix réservez-vous !

Ainsi déjà, vers la beauté qui l'aime,
Sans le savoir, le jeune Hébreu lui-même
Est entraîné par un charme vainqueur ;
Et toutefois, dans le fond de son cœur,
Il rougissait de s'offrir devant elle,
Couvert encor du même vêtement
Dont l'aspect seul à tous les yeux rappelle
De ses excès l'horrible châtement.
Mais Ruben parle : à la voix paternelle,
Du voyageur l'onde a lavé les pieds ;
L'or, à ses doigts, en anneaux étincelle ;
De frais tissus, promptement dépliés,
Ont aux regards dérobé sa misère ;
Un lin plus pur couvre son front joyeux ;
Sur son amante il lève enfin des yeux
Enorgueillis des bontés de son père ;

Et le vieillard, célébrant le retour
Du jeune fils que pleurait son amour,
Pour le banquet, veut que Pharan choisisse
De ses troupeaux la plus grasse génisse.

A ces apprêts, un souvenir cruel
S'est réveillé dans le cœur d'Azaël.

« Pourquoi, dit-il, en ce moment prospère,
» Auprès de vous, ne vois-je pas mon frère?
» Lui seul, hélas ! quand je quittai ces lieux,
» A mon départ refusa ses adieux.
» Que mon retour, s'il se peut, le fléchisse !
» A vos pardons que son pardon s'unisse !

Tels s'exhalèrent de ce cœur généreux
La douce plainte et les timides vœux,
Quand de Pharan la voix se fait entendre.
Son frère alors, pour voler dans ses bras,
Se précipite au-devant de ses pas ;

Mais lui, de loin, sans le voir, sans l'attendre :

- « Eh bien ! mon père ! enfin l'événement
- » Vient de répondre à mon pressentiment.
- » Lorsqu'Azaël, las de sa vie errante,
- » Reviendrait nu, sous cette même tente
- » Où de sa fuite il forma le projet,
- » N'ai-je pas dit que des bontés d'un père
- » Lui seul encor il se verrait l'objet ?
- » Qu'il soit heureux, j'y consens, c'est mon frère !
- » Mais quoi ! pour lui, voudrait-on m'oublier ?
- » De son bonheur pourquoi m'humilier ?
- » Quels sont mes torts ? Quand une folle ivresse
- » Aux bords lointains égarait sa jeunesse,
- » Ces mêmes champs, qu'il avait méprisés,
- » Par mes sueurs se sont fertilisés ;
- » Jamais, pourtant, l'équité paternelle
- » N'a d'un seul mot récompensé mon zèle,
- » Et, par des yeux contre moi prévenus,
- » Mes soins toujours ont été méconnus » !

- « Il n'est donc point de bonheur sans mélange !
» Répond Ruben : oh ! quelle plainte étrange !
» Dieu m'est témoin si mon cœur est changé.
» Entre mes fils mon amour partagé
» N'eut pour aucun d'injuste préférence
» Mais de leur sort quelle est la différence !
» Pharan, ton frère exilé, malheureux,
» Cherchait en vain où reposer sa tête,
» Et du désert subissait la tempête,
» Quand, près de moi, tout riait à tes vœux.
» Sois donc plus juste ; et quand Dieu nous renvoie
» Ce même objet et de deuil et de joie,
» Bénissez tous la main qui m'a rendu
» Le jeune fils que je croyais perdu ».

Il dit : soudain l'autorité d'un père
Veut rapprocher et l'un et l'autre frère ;
Mais Azaël, qui se sent repoussé :
« Hélas ! dit-il, ici j'arrive à peine,
» Et ma présence y réveille la haine.

» Ah ! tous mes maux n'ont point encor cessé !
» Si mon bonheur doit affliger mon frère ,
» Punissez-moi ; rendez-moi ma misère !
» Faut-il encor » ?... — Sa mère le retient,
Pâle d'effroi ; son amante supplie ;
Ruben frémit , indigné qu'on oublie
Les droits d'un fils que lui-même soutient ;
Pharan s'apaise et bientôt dans son âme,
De ses fureurs se repent et se blâme ;
Il est confus de ses emportemens.
Il cède enfin ; les larmes de son frère
Ont attendri sa jalouse colère ,
Et de son cœur les vieux ressentimens
Se sont éteints dans leurs embrassemens.

Le voyageur, recueillant sa pensée ,
A sa famille autour de lui pressée ,
Raconte enfin les dangers qu'il courut :
Dans les plaisirs sa jeunesse écoulée ,

Hors de Memphis sa détresse exilée,
Son désespoir que Dieu seul secourut,
Et même alors, à sa tremblante épouse,
Le malheureux, soit honte, soit pitié,
Pour épargner sa tendresse jalouse,
De ce récit déroba la moitié.

Mais du banquet enfin l'heure s'avance :
Ah! renaissiez, aux tentes de Ruben,
Des cœurs unis heureuse intelligence,
Transports d'amour, doux préludes de l'hymen,
Jours de bonheur, et surtout d'espérance!
Et toi, long-temps transfuge d'Israël,
Toi, son espoir; au banquet paternel,
Jeune exilé, viens reprendre ta place.
Viens! une épouse y va suivre tes pas;
De tes erreurs elle a gémi tout bas,
Mais dans ses yeux tu peux lire ta grâce.
Pharan lui-même, à tes transports joyeux
N'oppose plus un dépit envieux.

De tes amours la légitime ivresse
Va de Ruben ranimer la vieillesse.
Mais, quel plaisir, quel autre enchantement
Peut de ta mère égaler l'allégresse!
Son cœur éprouve un pur ravissement ;
Sur tous ses traits le bonheur se déploie,
Et le ciel même eût envié sa joie.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

¹ PAGE 244.

Et si parfois ses yeux épouvantés
Se reposaient sur ces jeunes beautés,
Filles du Nil, qui, loin de son rivage,
Du voyageur épris de leurs appas
Jusqu'au désert accompagnent ses pas.

HÉRODOTE vante la beauté des courtisanes égyptiennes. Les voyageurs modernes et les *Lettres des Missionnaires* font mention de cette classe de femmes; on les appelle *almé* ou *filles savantes*. Ce sont des espèces d'improvisatrices. Elles se font remarquer par la facilité qu'elles

ont à raconter des histoires d'amour , à chanter des airs nouveaux , et à représenter , par des danses et des pantomimes , les actions de la vie ordinaire. La souplesse de leur corps est inconcevable. On est étonné de la mobilité de leurs traits ; il n'est guère de fêtes , de festins où elles ne soient appelées , pour déployer leurs talens dans l'art de la déclamation , du chant ou de la danse. Les Turcs , peu passionnés pour les arts , passent des nuits entières à les entendre. Pour rendre leurs mouvemens plus libres , en variant les figures de leurs danses , elles quittent leur voile. Une chemise , transparente comme la gaze , voile à peine leur sein ; leurs cheveux tressés et parfumés flottent sur leurs épaules découvertes. La décence ne permet pas de dire jusqu'où elles portent la licence de leurs gestes et de leurs attitudes.

^a PAGE 246.

Dès l'instant même à sa garde est livré

Un vil troupeau des Hébreux abhorré.

On sait que chez les Égyptiens et chez les Hébreux le

porc était un animal immonde. Chez les Égyptiens, toute communication avec les autres citoyens était refusée aux hommes dont la fonction est de garder les porcs. « L'entrée des temples leur était interdite : ils » étaient distingués du reste de la nation par leur longue » chevelure , et ne pouvaient s'allier qu'entr'eux , de » sorte qu'ils ont constamment formé une tribu isolée » couverte de beaucoup d'opprobres ».

(M. de Paw, Recherches philosophiques sur les Égyptiens).

3 PAGE 248.

Que craindrais-tu? Viens, c'est moi qui naguère
 Au vieux Tobie ai ramené son fils.

(Voyez la Bible, liv. de Tobie, chap. x et xi).

4 PAGE 256.

Au malheureux, à souffrir condamné,
 Pourquoi le jour a-t-il été donné!

Imitation de Job : *Pourquoi la lumière a-t-elle été*

donnée au misérable, et la vie à celui qui est dans l'amertume du cœur?

(Job, chap. III, vers. 20).

⁵ PAGE 264.

Telle, au matin, quand l'eau des cieux l'arrose,
De Janoë s'épanouit la rose.

L'écriture abonde en comparaisons tirées des objets les plus communs; souvent même les poètes hébreux saisissent, dans la chose la plus vulgaire, un rapport avec le sujet le plus élevé: telle est cette comparaison qu'Isaïe met dans la bouche du roi d'Assyrie, enivré du succès de ses armes: *Les peuples les plus redoutables ont été, pour moi, comme un nid de petits oiseaux, qui s'est trouvé sous ma main; j'ai réuni sous ma puissance tous les peuples de la terre, comme on ramasse quelques œufs que la mère a abandonnés* *. L'étude de la Bible

* Isaïe, chap. x.

nous offre des images hardies et des beautés neuves, dont notre poésie peut s'enrichir. On sait avec quel bonheur le génie de Racine et celui de J.-B. Rousseau ont puisé à cette source des saintes écritures. Ce choix exigera toujours un goût sûr et un grand discernement. L'ouvrage du docteur Lowth, intitulé : *De Sacra Hebræorum poesi*, est un des meilleurs guides qu'on puisse suivre dans cette étude. Je me fais un plaisir de rapporter ici ce qu'il dit de la comparaison chez les poètes hébreux. Je cite ce morceau avec d'autant plus de confiance qu'il est tiré de la traduction de l'ouvrage du docteur Lowth, que va publier M. Roger. Je profite de cette circonstance pour annoncer que nous allons avoir, dans peu de temps, une traduction, aussi fidèle qu'élégante, de cet ouvrage qui manquait à notre littérature.

« Chez les Hébreux, dit le docteur Lowth, traduit par
» M. Roger, on ne trouve rien qui corresponde aux fables
» dont les poètes grecs et latins font un usage si fréquent,
» lorsqu'ils veulent amplifier un sujet : les Hébreux puis-
» saient dans une source qui n'était pas moins abondante ;
» elle leur fournissait des images consacrées par la re-
» ligion et par l'antiquité, et dont le sens était en

» même temps si exactement défini , qu'il ne pouvait
» échapper au lecteur le plus borné. Toutes les fois que
» l'amplification devient nécessaire , les poètes hébreux
» se servent d'images prises dans la nature , images si
» élégantes et si hardies , que nous n'avons pas lieu de
» regretter les peintures dont une mythologie ingénieuse
» fournissait les couleurs aux poètes des autres nations.
» Ainsi , veulent-ils exprimer l'opulence et la prospérité ?
» leurs comparaisons sont tirées du cèdre ou du palmier.
» Veulent-ils peindre la grâce et la majesté ? ils présen-
» tent aux yeux du lecteur le Liban et le mont Carmel.
» Quelquefois leurs images sont empruntées des coutu-
» mes religieuses , qui , chez les Hébreux , se célébraient
» avec magnificence. Le psalmiste emploie ces deux sortes
» de comparaisons pour peindre les charmes de l'union
» fraternelle : *Elle est aussi douce , dit-il , que l'odeur des*
» *parfums qu'on répand sur la tête sacrée d'Aaron ; elle*
» *est semblable à la rosée du matin , qui brille sur la mon-*
» *tagne de Sion , ou qui argente la verdure humide des*
» *cimes escarpées du mont Hermon* *. Écoutons pareille-

* Psaume cxxxii , vers. 2 et 3.

» ment Isaïe ; aucun écrivain n'a égalé ce poète , pour la
 » propriété et la sublimité du style.

» *Malheur à cette multitude nombreuse de peuple qui*
 » *ressemble au bruit d'une grande mer ! Malheur à ces*
 » *voix tumultueuses qui retentissent comme le bruit des*
 » *vagues et des flots !*

» *Les peuples frémiront comme des eaux qui se débor-*
 » *dent : Dieu s'élèvera contre eux et les fera fuir bien*
 » *loin : ils seront dissipés devant lui , comme la poussière*
 » *que le vent enlève sur les montagnes , et comme un*
 » *tourbillon de poudre qui est emporté par la tempête.*

(Isaïe , chap. xvii , vers. 12 et 13).

» Parmi les opérations de l'esprit , il en est deux tout à
 » fait opposées : l'une consiste à combiner les idées ,
 » l'autre à les séparer et à les distinguer. La première
 » pensée qui nous frappe , lorsque nous jetons les yeux sur
 » cette immense variété de formes éparses dans la nature ,
 » c'est que les unes ont entr'elles des rapports immédiats
 » de ressemblance , et que les autres sont totalement dif-
 » férentes. L'esprit , après avoir contemplé les objets qui

» sont semblables , cherche naturellement s'il n'existe
» pas quelques points sur lesquels ils diffèrent, afin de
» pouvoir s'en former ainsi une idée précise et distincte.
» C'est tout le contraire pour les objets dont la dissem-
» blance est frappante : il s'étudie à trouver , dans leurs
» circonstances et dans leurs accessoires, quelques rap-
» ports de similitude qui les fassent rentrer dans la classi-
» fication générale. La première de ces deux opérations
» sert à nous précautionner , à nous tenir en garde
» contre l'erreur, qui confondrait dans notre intelligence
« des choses séparées dans la nature. La seconde sert à
» former dans notre mémoire une espèce de trésor , de
» recueil d'images et de connaissances , auxquelles nous
» puissions avoir recours , soit pour notre utilité , soit
» pour notre agrément. L'une constitue le *jugement* , et
» l'autre *l'imagination* : ainsi , de même que la sagacité
» du jugement consiste à découvrir quelques différences
» dans les objets les plus ressemblans ; de même , le
» propre de l'imagination est de démêler un rapport sen-
» sible entre des objets d'une nature et d'une forme tout à
» fait opposées. Dans ces comparaisons , qui n'ont d'autre
» but que d'orne le sujet principal et d'égayer le lecteur ,
» on peut donc regarder comme un principe certain ,

» qu'il faut non-seulement que l'image en elle-même ait
» de la dignité, mais encore que l'objet dont la compa-
» raison est tirée, soit matériellement différent du sujet
» comparé, et n'ait avec celui-ci qu'un ou deux points de
» contact.

» Un exemple fera mieux comprendre ma pensée. On
» trouve dans Virgile * une comparaison d'un vase plein
» d'eau bouillante, comparaison empruntée à Homère **.
» Je suppose dans chacun de ces poètes un style et des
» vers d'une élégance égale. Néanmoins, suivant que le
» rapport qui existe entre les points de comparaison se-
» rait différent, la grâce et la beauté de celle-ci seraient
» pareillement différentes. Dans Homère, les eaux du
» fleuve du Xanthe, qui bouillonnent dans leur lit par
» l'action du feu que Vulcain y a jeté, sont comparées
» à l'eau qui frémit et s'échauffe dans un vase placé près
» d'un brasier : Virgile compare le même objet à Turnus,
» dont l'esprit est agité par les Furies. Le premier poète

* Énéide, liv. VII, vers 462.

** Iliade, liv. XXI, vers 362.

» rapproche deux idées dont la ressemblance est mani-
 » feste , ou qui , pour mieux dire , sont les mêmes , et ne
 » diffèrent que dans quelques circonstances. Virgile au
 » contraire compare des objets d'une nature tout à fait
 » opposée , mais qui se ressemblent dans quelques-uns de
 » leurs attributs. Ainsi , la comparaison du poète latin est
 » neuve , juste et diversifiée ; l'image du poète grec ,
 » quoiqu'elle fasse connaître vivement le sujet comparé ,
 » n'a ni grâce , ni éclat , ni variété.

» C'est par les motifs exposés ci-dessus que la compa-
 » raison suivante de Virgile , est une des plus ingénieuses
 » et des plus élégantes qui existent * :

» *Quæ Laomedontius heros*

» *Cuncta videns , magno curarum fluctuat æstu ,*
 » *Atque animum nunc huc celerem , nunc dividit illuc ,*
 » *In partesque rapit varias , perque omnia versat :*
 » *Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis*
 » *Sole re percussum , aut radiantis imagine lunæ ,*
 » *Omnia pervolitat late loca , jamque sub auras*
 » *Erigitur , summique ferit laquearia tecti.*

* Énéide , liv. VIII , vers 18.

» Nous le répétons : dans les comparaisons dont le but
» principal est l'ornement et la variété, le poëte doit em-
» ployer des images d'une nature différente, et qui ne
» touchent à l'objet comparé que par quelques circons-
» tances particulières. Cette figure est néanmoins sujette
» à deux grandes imperfections : la première a lieu lorsque
» les objets comparés diffèrent trop dans leurs circons-
» tances ; la seconde, lorsque les rapports de ressemblance
» sont trop exacts et trop minutieux : dans le premier cas,
» la comparaison devient monstrueuse et chimérique ;
» dans le second, froide et rampante.

» Les exemples viennent ici s'offrir en foule. Je n'en
» rapporterai que deux tirés d'Isaïe. L'un, de la narration
» historique de la ligue des Syriens et des Israélites contre
» le royaume de Juda : *A cette nouvelle*, dit le prophète,
» *le cœur du roi et le cœur du peuple furent agités, comme*
» *les arbres de la forêt sont agités par le vent* *. L'autre
» présente une comparaison poétique plus étendue et plus
» détaillée que la poésie hébraïque ne le comporte ordinai-
» rement : les parties se correspondent exactement entre

* Isaïe, chap. vii, vers. 2.

» elles. La grâce divine et ses effets sont comparés à ces
 » légères pluies qui fertilisent la terre, image constamment
 » appliquée à ce sujet.

» *Et comme la pluie et la neige descendent du ciel et*
 » *n'y retournent plus, mais qu'elles abreuvent la terre,*
 » *la rendent féconde, et la font germer, et qu'elle donne*
 » *la semence pour semer le pain, pour se nourrir;*

» *Ainsi ma parole, qui sort de ma bouche, ne retour-*
 » *nera point à moi sans fruit; mais elle fera tout ce que*
 » *je veux, et elle produira l'effet pour lequel je l'ai*
 » *envoyée.*

(Isaïe, chap. LV, vers. 10 et 11).

» On peut voir dans le cantique de Salomon * des
 » exemples d'une aussi grande élégance, où l'on remarque
 » le même défaut; c'est-à-dire, où la ressemblance des
 » objets comparés est trop éloignée, où les rapports sont
 » presque chimériques, défaut très-important, dans le-
 » quel il est facile de tomber. Mais il arrive souvent que

* Chap. IV, vers. 1 et 5; chap. VII, vers. 2 et 4.

» la faute vient du lecteur et non de l'écrivain; la critique ne doit ici s'exercer qu'avec circonspection. En effet, plusieurs objets dont ces comparaisons sont tirées, sont devenus obscurs pour des lecteurs modernes; d'autres appartiennent à un ordre de choses, ou qui n'existe plus, ou qui nous est totalement inconnu. Un critique judicieux ne doit pas se hâter de condamner ce qu'il ne peut souvent connaître qu'imparfaitement.

» Les comparaisons les plus parfaites sont peut-être celles où ces différens genres, combinés et réunis, servent en même temps à expliquer, amplifier et embellir le sujet principal. On en trouve un exemple admirable dans le livre de Job : ce modèle des misères humaines reproche à ses amis leur ingratitude et la dureté avec laquelle ils se sont éloignés de lui, aux jours de son adversité, tandis qu'ils lui prodiguaient les témoignages de l'amitié, dans des jours plus heureux. Il les compare à ces torrens, qui, grossis par les pluies d'hiver, inondent pour un temps leurs rivages, et forment une immense nappe d'eau; mais qui, aux premiers rayons du soleil devenu plus ardent, tarissent jusque dans leur source, et abandonnent ainsi et laissent périr, dans les

» douleurs de la soif, l'infortuné voyageur qui s'est en-
 » gagé dans les vastes et poudreuses solitudes de l'A-
 » rabie *.

» Les comparaisons dans la poésie hébraïque, sont
 » peut-être plus fréquentes que dans toute autre langue.
 » Mais leur abondance est compensée par leur brièveté :
 » la ressemblance d'abord porte sur une simple circons-
 » tance qu'ils expriment d'une manière simple, sans y
 » mêler rien d'étranger. L'exemple suivant est le seul où
 » l'on voit l'image principale, pour ainsi dire, surchar-
 » gée d'accessoires :

» *Qu'ils deviennent comme l'herbe qui croît sur les*
 » *toits, qui sèche avant qu'on l'arrache ;*

» *Dont celui qui fait la moisson ne remplit point sa*
 » *main, ni celui qui ramasse les gerbes, son sein.*

» *Et ceux qui passaient n'ont point dit : Que la béné-*
 » *diction du Seigneur soit sur vous ! nous vous bénissons*
 » *au nom du Seigneur.*

(Psaume CXXVIII, vers. 6 et 8).

* Job, chap. vi, vers. 15 et 20.

» Cet exemple, je le répète, est unique. Les poètes
» hébreux ne se livrent point à des détails aussi longs.
» Souvent dans un seul mot, dans une seule sentence, la
» comparaison toute entière se trouve renfermée : cette
» brièveté résulte de la nature du style sentencieux, qui
» domine toujours dans la poésie hébraïque, et qui,
» comme nous l'avons remarqué, consiste à resserrer, à
» comprimer le volume de la phrase, pour donner à la
» pensée plus de force et d'intensité. Ainsi, dans les en-
» droits même où les autres poètes sont abondans et diffus,
» les Hébreux, au contraire, sont vifs, précis et énergi-
» ques : il ne cherchent pas à embellir chaque image par
» des ornemens accessoires, mais ils se plaisent à grouper
» ensemble plusieurs images analogues, qu'ils expriment
» avec clarté et précision ».

FIN.

LIVRES NOUVEAUX.

Cours de Déclamation prononcé à l'Athénée de Paris, par J. M. Larive, lecteur de Sa Majesté la reine d'Espagne, correspondant de l'Institut de France, *tomes deuxième, troisième et dernier*, pour servir de complément à son premier Cours; deux volumes in-8.°, de 770 pages, bien imprimés sur beau papier de Buges. 10 fr.

Et franc de port, par la poste. 12 fr. 50 c.

P. S. Il reste encore quelques exemplaires du premier volume formant le premier Cours, mais qui ne se vend plus qu'avec les deux derniers. Prix des trois volumes in-8.° de 1120 pages bien imprimés. 15 fr.

Et franc de port, par la poste. 19 fr.

Géo-Chronologie de l'Europe, ou Abrégé de géographie et d'histoire des divers empires, royaumes et états de cette partie du monde; contenant leur situation, étendue, limites, la division civile, les montagnes, rivières, lacs et baies, l'histoire naturelle, les habitans primitifs, la population, mœurs et usages; la forme de gouvernement, les forces militaires, religion de l'état, sciences et arts, commerce et manufactures, avec un tableau analytique de chronologie d'histoire, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours. Traduite de l'anglais, de J. Aspin, enrichie d'une très-belle carte coloriée de l'Europe, dans laquelle sont gravées les successions chronologiques des souverains des divers états, avec les dates de leur règne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque actuelle, 1 volume in-8.° avec carte. 7 fr. 50 c.

Le Rollin de la Jeunesse, ou Morceaux choisis des histoires ancienne et romaine, précédés d'un abrégé de la Vie de Rollin, et accompagnés de courtes réflexions; par un ancien maître-ès-arts, 2 vol. in-12 ornés de grav. 6 fr.

Vie privée, politique et militaire du prince Henri de Prusse, frère de Frédéric II, 1 vol. in-8.° de 360 pages, imprimé sur beau papier carré fin, en caractères cicéro neuf, orné de son portrait, très-bien gravé par Roger. 5 fr.

Le même, papier vélin. 10 fr.

Chansonnier (le) du bon vieux temps, ou Choix de romances, chansons et vaudevilles publiés pendant les quinzième, seizième et dix-septième siècles, avec une table des airs ou timbres, au moyen de laquelle on peut trouver, d'un coup d'œil, tous ceux qui peuvent s'adapter au même sujet, 3 vol. in-18. fig. 6 fr.

Lettres de Julie à Ovide, et les réponses d'Ovide à Julie, 1 vol. in-18, fig. 1 fr. 50 c.

Tableau littéraire de la France, pendant le dix-huitième siècle, in-8.° 1 fr. 50 c.

Amour maternel (l'), poème, par Charles Millevoye, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée; ornée d'un joli frontispice en taille-douce, et enrichie de six belles gravures exécutées par d'habiles artistes, 1 vol. in-18. 4 fr. 50 c.

Flore (la) littéraire, ou Recueil de bouquets, compliments et madrigaux pour le jour de l'an, les fêtes, naissances, mariages, anniversaires, etc.; choisis dans les opuscules de nos meilleurs poètes de société, tant anciens que modernes; et présentés à la reconnaissance et à l'amitié, comme des modèles de sentiment et de galanterie française, 1 vol. in-18. 2 fr.

Belzunce, ou la Peste de Marseille, poème, par Millevoye, suivi d'autres poésies, 1 vol. in-18, papier grand-raisin fin. 3 fr.

Esprit (l') de l'Encyclopédie, ou Choix des articles les plus agréables, les plus curieux et les plus piquans de ce grand dictionnaire, 12 vol. in-8.° 42 fr.

Esprit de Rivarol, 1 vol. in-12. 3 fr.

Éléments de l'histoire de France, par Millot, 3 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

Encyclopédie comique, ou Recueil anglais de gaietés, plaisanteries, bons mots, anecdotes, etc., 3 vol. in-12, fig. 5 fr.







